

L'HOMME AUX CONTES
(1857)

ALEXANDRE DUMAS

L'homme aux contes

LE JOYEUX ROGER
2012

Cette édition a été réalisée à partir de celle de Calmann Lévy, éditeur, Paris, 1878, nouvelle édition..

Nous en avons respecté l'orthographe et la ponctuation, à quelques corrections près.

ISBN : 978-2-923981-32-1

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Préface

Vous saurez, chers petits lecteurs, auxquels s'adresse plus spécialement ce recueil, qu'en 1838, c'est-à-dire bien longtemps avant que vous fussiez nés, je faisais un voyage en Allemagne.

Je m'arrêtai un mois à Francfort pour y attendre un ami à moi, qui savait une foule de jolis contes et qu'on appelait Gérard de Nerval.

Hélas ! un jour, chers petits lecteurs, vous saurez comment il a vécu et comment il est mort. Sa vie est plus qu'une histoire et mieux qu'un conte : c'est une légende.

J'avais reçu l'hospitalité dans une famille dont le père était Français, la mère Flamande, et dont les enfants étaient un peu de tout cela.

Il y avait, dans la maison, deux petits garçons et une petite fille.

Les deux petits garçons avaient, l'un sept ans et l'autre cinq. La petite fille avait quatorze mois.

Les deux garçons sont aujourd'hui, l'un sous-lieutenant, l'autre sergent en Afrique. La petite fille est une grande et belle personne de vingt et un ans.

J'avais donc bien raison de vous dire que mon voyage avait eu lieu bien longtemps avant que vous fussiez nés.

Sous le prétexte qu'ils me voyaient écrire pendant une partie de la journée, les deux petits garçons, tous les soirs, après le dîner, me demandaient de leur dire un conte.

Quant à la petite fille, qui m'en a quelquefois et à son tour demandé depuis, elle ne demandait rien alors que son biberon, qu'elle caressait, il faut le dire, avec une affection toute particulière.

J'épuisai vite mon répertoire de contes ; car vous connaissez l'insatiable avidité des auditeurs de votre âge. Un conte à peine

achevé, leur manière d'applaudir est de dire : « Encore ! » leur manière de remercier est de dire : « Un autre ! »

Quand je n'en sus plus, j'en inventai. Je suis fâché de ne pas me les rappeler, attendu que, sur la quantité, il y en avait un ou deux fort jolis.

Arrivé au bout de mon imagination, je dis à mes petits camarades :

— Mes enfants, j'attends de jour en jour mon ami Gérard de Nerval. Il sait beaucoup de contes charmants et vous en dira tant que vous voudrez.

Ce n'était pas précisément cela que demandaient les deux enfants. Mais, comme une lettre était arrivée le matin, qui annonçait pour le surlendemain l'arrivée de Gérard, grâce à une tartine de beurre et de fraises, mets essentiellement german, ils prirent patience.

Le surlendemain, Gérard arriva en effet : ce fut une fête dans la maison ; les enfants, qui l'avaient regardé venir de loin et à qui j'avais dit : « Voilà *l'homme aux contes* ! » coururent au-devant de lui et lui sautèrent au cou en criant :

— Soyez le bienvenu, *monsieur l'homme aux contes* ! en savez-vous beaucoup ? resterez-vous longtemps ? pourrez-vous nous en dire un tous les jours ?

On expliqua à Gérard ce dont il était question. Gérard trouva dès lors l'accueil tout naturel et promit un conte pour le même soir, après dîner.

Les enfants passèrent leur journée à regarder l'heure à la pendule et à dire qu'ils avaient faim.

Enfin, on annonça que *monsieur* était servi.

En Allemagne, mes enfants, on dit : « *Monsieur* est servi. »

En France, on dit : « *Madame* est servie. »

Plus tard, vos parents vous expliqueront la différence qu'il y a entre ces deux manières d'inviter le maître et la maîtresse de la maison à se mettre à table. Elle explique le génie des deux peuples, aussi bien et même mieux qu'une longue dissertation.

S'il n'y avait eu à table que les enfants, le dîner n'eût certes pas duré dix minutes.

Les enfants sautèrent à bas de leur chaise avant le dessert et vinrent tirer Gérard par le bas de ce fameux paletot tabac d'Espagne, dont lui-même a écrit l'histoire.

Gérard ne réclama que le temps de prendre son café. – Le café était une des voluptés de Gérard.

Le café pris, il n'y eut plus moyen de résister.

On coucha la petite Anna dans son berceau en mettant son biberon à la portée de sa main, et l'on alla s'asseoir sur un balcon formant terrasse et donnant sur le jardin.

Charles, l'aîné des deux garçons, grimpa sur mon genou ; Paul, le plus jeune, se glissa entre les jambes de Gérard ; tout le monde prêta l'oreille, comme s'il s'agissait du récit d'Énée à Didon, et Gérard commença la série des contes que je vais transcrire, et qui, pendant huit jours, tinrent en éveil, de sept heures à neuf heures du soir, les deux charmants enfants de notre hôte de Francfort.

J'ose espérer que, tout en amusant les petits lecteurs, ces contes n'ennuieront pas trop les grands.

I

Le soldat de plomb et la danseuse de papier

Il y avait une fois vingt-cinq soldats, tous frères ; car non-seulement ils étaient nés le même jour, mais encore ils avaient été fondus d'une seule et même vieille cuiller de plomb. Ils avaient tous l'arme au bras et la figure de face. Leur uniforme était magnifique : bleu avec des revers rouges.

Les premières paroles qu'ils entendirent quand on enleva le couvercle de la boîte où ils avaient été enfermés le jour même de leur apparition dans ce monde, et qu'ils n'avaient pas quittée depuis ce jour-là, furent ceux-ci :

— Oh ! les beaux soldats !

Inutile de dire que ces paroles les rendirent très-fiers.

Ces paroles étaient prononcées par un petit garçon à qui on venait de les donner pour le jour de sa fête : il s'appelait Jules.

Et, de joie, il sauta d'abord, frappa dans ses mains ensuite : après quoi, il les rangea en ligne sur la table.

Tous ces soldats se ressemblaient non-seulement d'uniforme, mais de visage.

Nous avons donné l'explication de cette ressemblance en prévenant qu'ils étaient frères.

Un seul différait des autres : il n'avait qu'une jambe.

Le petit garçon crut d'abord que le soldat avait eu cette jambe emportée à quelqu'une de ces grandes batailles que les soldats de plomb se livrent entre eux. Mais un savant médecin qui était l'ami de la maison, ayant examiné le moignon du pauvre éclopé, déclara que le soldat était infirme de naissance, et qu'il n'avait qu'une jambe, parce que, ayant été fondu le dernier, le plomb avait fait défaut.

Mais il n'y avait que demi-mal. Le soldat était aussi solide sur sa jambe unique que les autres sur leurs deux jambes.

Or, c'est justement de celui-là que je vais vous raconter l'histoire.

Il y avait, outre la boîte aux soldats de plomb, plusieurs autres joujoux sur la table ; car le petit garçon avait une petite sœur qui s'appelait Antonine, et, pour ne pas faire de jaloux, quand c'était la fête du petit garçon, on donnait, comme à lui, des joujoux à la petite fille, et *vice versa*.

Vice versa, mes jeunes amis, sont deux mots latins qui veulent dire qu'on en faisait autant pour le petit garçon, le jour de la fête de la petite fille, que pour la petite fille le jour de la fête du petit garçon.

Je disais donc que, outre la boîte aux soldats de plomb, il y avait plusieurs autres joujoux sur la table ; parmi ces joujoux, celui qui sautait le premier aux yeux était un joli petit château de cartes, avec quatre tourelles, une à chaque angle, et chaque tourelle surmontée d'une girouette indiquant de quel côté venait le vent. Les fenêtres en étaient toutes grandes ouvertes, et, à travers ces fenêtres toutes grandes ouvertes, on pouvait voir dans l'intérieur des appartements. Devant le château, il y avait des arbres plantés par groupes près d'un petit miroir découpé irrégulièrement, posé à plat sur le gazon, et simulant un lac limpide et transparent ; des cygnes de cire blanche y nageaient et s'y miraient. Tout cela était mignon et gracieux au possible !

Mais le plus gracieux et le plus mignon de tout cela, c'était une petite dame qui était debout sur le seuil de la grande porte d'entrée. Elle était en papier et avait une robe du linon le plus clair ; un ruban bleu était jeté sur ses épaules en guise de châle ; elle avait, en outre, à sa ceinture une rose magnifique presque aussi large que son visage.

— Bon ! dit le petit garçon, j'ai là un soldat invalide qui n'est bon à rien et qui dépareille ma compagnie ; je vais le mettre en faction devant le château de cartes de ma sœur.

Et il fit ainsi qu'il disait, de sorte que le soldat de plomb se trouva de garde en face de la dame de papier.

La dame de papier, qui était une danseuse, était restée au milieu d'un pas, les bras étendus et la jambe en l'air, les cordons de son soulier s'étant accrochés à ses cheveux.

Comme c'était une danseuse très-souple, sa jambe était tellement collée à son corps, que le soldat de plomb, ne la voyant plus, crut que, comme lui, elle n'avait qu'une jambe.

— Ah ! voilà la femme qu'il me faudrait ! pensa-t-il ; mais par malheur, c'est une grande dame ; elle habite un château, tandis que, moi, je demeure dans une boîte, et encore dans cette boîte sommes-nous vingt-cinq ! Ce n'est point là une habitation convenable pour une baronne ou pour une comtesse. Contentons-nous donc de la regarder sans nous permettre de lui déclarer nos sentiments.

Et, fixe, au port d'armes, il regarda de tous ses yeux la petite dame, qui, toujours dans la même position, continuait de se tenir sur une seule jambe, sans perdre un instant l'équilibre.

Quand le soir fut venu et qu'on vint chercher le petit garçon pour le coucher, il mit tous les soldats de plomb dans leur boîte, laissant, par mégarde ou avec intention, l'invalidé en sentinelle.

Mais, si ce fut avec intention ou par méchanceté, le petit garçon se trompait fort. Jamais soldat en chair et en os ne fut plus content que notre soldat de plomb quand il vit qu'on ne le relevait pas de faction et qu'il pourrait rester toute la nuit à contempler la belle dame.

Sa seule crainte était qu'il ne fût pas clair de lune ; enfermé depuis longtemps dans sa boîte, il ignorait où on en était du mois. Il attendit donc avec anxiété.

Vers dix heures, au moment où tout le monde était couché dans la maison, la lune se leva et darda son rayon d'argent à travers la fenêtre ; alors la dame de papier, qui un instant s'était perdue dans l'obscurité, reparut plus belle que jamais, cette lumière nocturne allant admirablement bien à l'air de son visage.

— Ah ! dit le soldat de plomb, je crois qu'elle est encore plus belle la nuit que le jour.

Onze heures sonnèrent, puis minuit.

Comme le coucou venait de chanter pour la dernière fois, une tabatière à musique, qui était sur la table avec les autres joujoux, et qui jouait trois airs et une contredanse, se mit à jouer d'abord *J'ai du bon tabac*, puis *Malbrouk s'en va-t'en guerre*, puis *Fleuve du Tage*.

Enfin, après la dernière note de *Fleuve du Tage*, elle attaqua sa contredanse, qui était une espèce de gigue.

Mais alors, à la première mesure de cette gigue, la petite danseuse commença par décoller sa jambe de son corps, puis, par un effort détacha l'autre du sol et attaqua un pas qui semblait avoir été composé par le maître de ballet des sylphes lui-même.

Pendant ce temps-là, le soldat de plomb, qui ne perdait pas un des flics-flacs, des jetés battus ou des ronds de jambes de la danseuse, entendait ses compagnons qui faisaient tous leurs efforts pour soulever le couvercle de leur boîte ; mais le petit garçon les avait si bien enfermés, qu'ils n'en purent venir à bout et que le bienheureux factionnaire fut le seul qui put jouir jusqu'à l'enivrement du talent de la charmante artiste.

Quant à celle-là, c'était bien certainement la première danseuse qui eût jamais existé. Selon toute probabilité, elle était à la fois élève de Taglioni et d'Essler. Elle s'enlevait comme la première, et, au besoin, pointait comme l'autre ; de sorte que le pauvre soldat de plomb vit ce qu'il n'avait encore été donné à aucun œil humain de voir : c'est-à-dire une danseuse qui pouvait, dans la même soirée, danser la cachucha du *Diable boiteux*, et le pas de la supérieure des nonnes dans *Robert le Diable*.

Le soldat de plomb n'avait pas bougé de sa place, et c'était lui, tandis que la charmante chorégraphe, légère comme un oiseau, semblait n'y pas penser, c'était lui dont le front ruisselait de sueur. Il est vrai que la danseuse avait semblé lui faire les honneurs de ses pas les plus élevés, et plus d'une fois, comme marque du grand intérêt qu'elle lui portait, avait, dans ses pirouettes, presque effleuré son nez du bout de son petit pied rose.

Mais, au milieu de cette satisfaction inouïe que venait d'éprouver la pauvre factionnaire, d'avoir un ballet à lui tout seul, il lui était arrivé une grande désillusion.

C'est qu'il avait reconnu son erreur primitive : la belle dame avait deux jambes. Si bien que cette similitude sur laquelle il comptait un peu pour se rapprocher de la grande dame ayant disparu, il s'en trouvait repoussé à mille millions de lieues.

Le lendemain, les enfants, tout joyeux de revoir leurs joujoux, se levèrent presque avec le jour.

Comme il faisait un temps magnifique, le petit garçon décida que ses soldats de plomb passeraient la revue sur la fenêtre.

Pendant trois heures, il leur fit faire, à sa grande joie, toutes sortes d'évolutions.

À huit heures, on l'appela pour aller déjeuner.

Comme on parlait fort dans le pays d'une invasion de hulans, il craignait que ses hommes ne fussent surpris, et plaça son factionnaire de la veille – de la vigilance duquel il avait été content, l'ayant retrouvé à la même place où il l'avait mis – en sentinelle perdue, le plus près possible du bord de la fenêtre.

Pendant que le petit garçon déjeunait, soit qu'un courant d'air eût emporté la sentinelle, soit que, placé trop près du bord, le pauvre éclopé eût eu le vertige, et, mal solide sur sa jambe, n'eût pas pu se retenir, soit enfin que les hulans que l'on craignait fussent venus et l'eussent surpris au moment où il s'y attendait le moins, le factionnaire fut précipité, la tête la première, du troisième étage.

C'était une chute horrible !

Un miracle seul pouvait le sauver ; – le miracle se fit.

Comme, même en tombant, le fidèle soldat n'avait point lâché son arme, il tomba sur la baïonnette de son fusil.

La baïonnette entra entre deux pavés, et il resta la tête en bas, la jambe en l'air.

La première chose dont s'aperçut le petit garçon en rentrant dans la chambre, après son déjeuner, ce fut la disparition de sa

sentinelle perdue.

Il pensa judicieusement qu'elle avait dû tomber par la fenêtre, appela la bonne de sa sœur, mademoiselle Claudine, descendit avec elle et se mit à chercher sous la fenêtre.

Deux ou trois fois l'un ou l'autre des chercheurs faillit mettre la main ou le pied sur le soldat de plomb ; mais il était juste dans la position où il présentait le moins de surface, et ni l'un ni l'autre des chercheurs ne le vit, quelque attention qu'ils missent à leurs recherches.

Si seulement le soldat leur eût crié : « Ici, me voilà ! » ils l'eussent trouvé et réuni à ses camarades, ce qui eût épargné bien des malheurs.

Mais, sans doute, rigide observateur de la discipline comme il l'était, il jugea qu'il n'était point convenable de parler sous les armes.

De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber ; un orage terrible s'amassait au ciel ; le petit garçon, en habile général, pensa que mieux valait abandonner un soldat estropié, à qui sa chute d'un troisième étage n'avait pas dû remettre la jambe, que d'exposer à une inondation et aux coups de tonnerre une compagnie de vingt-quatre hommes habillés à neuf et bien portants.

Il remonta donc au troisième étage, disant à la bonne de sa sœur de le suivre, ce que celle-ci s'empressa de faire.

Puis il rentra ses vingt-quatre soldats, les remit dans leur boîte, referma la fenêtre contre la pluie, tira les rideaux contre les éclairs, et laissa la tempête faire rage, se contentant pour toute réflexion de crier, en passant, à sa sœur :

— Comme elle a l'air triste, ta danseuse ! est-ce que, par hasard, elle était amoureuse de mon soldat de plomb ?

— Ah ! oui, répondit la petite fille ; avec cela qu'elle aurait été choisir justement celui-là qui n'avait qu'une jambe !

— Dame ! qui sait, dit le petit garçon avec une philosophie au-dessus de son âge, les femmes sont si capricieuses.

Et il sortit pour aller prendre sa leçon.

Pendant ce temps, il tombait une pluie torrentielle, que le soldat de plomb reçut la tête en bas, fiché qu'il était entre deux pavés par la pointe de sa baïonnette.

Cette pluie fut un grand bonheur pour lui. Placé comme il l'était, il eût eu, à coup sûr, sans ce rafraîchissement inattendu, une congestion cérébrale.

L'orage passa comme tous les orages ; puis le beau temps revint. Deux gamins se mirent à jouer aux billes contre le mur de la maison, au bas de la fenêtre d'où était tombé le soldat de plomb.

Une bille s'arrêta contre le schako du soldat de plomb.

En ramassant sa bille, le gamin ramassa le soldat de plomb, et le remit sur ses jambes, ou plutôt sur sa jambe.

Le brave fantassin n'avait pas bougé, malgré son amour pour la danseuse de papier, malgré sa nuit de veille, malgré sa chute du troisième étage. Il était toujours ferme au port d'armes, l'œil fixé à dix pas devant lui.

— Il faut l'embarquer, dit un des gamins.

C'était chose facile : les ruisseaux étaient de véritables rivières. Il ne manquait qu'un bateau ; le premier morceau de papier en ferait les frais.

Les gamins entrèrent chez un épicier, et lui demandèrent s'il voulait leur donner un journal.

La femme de l'épicier venait de mettre au monde un fils, chose que désirait beaucoup l'épicier, qui n'avait encore eu que des filles et qui craignait que son nom ne s'éteignît. Il était donc dans un moment de bonne humeur. Il fut généreux et donna aux deux gamins le journal qu'ils lui demandaient. Ceux-ci en confectionnèrent un bateau : à l'instant même, on posa le bateau sur le ruisseau, et, à l'avant, le soldat de plomb, qui se trouva être à la fois capitaine, lieutenant, contre-maître, pilote et équipage.

Le bateau partit, ayant son roulis et son tangage comme un bâtiment de haut bord.

Les deux gamins l'accompagnèrent en courant et en frappant

dans leurs mains.

Au reste, le bateau, malgré le cours rapide du fleuve sur lequel il était embarqué, se conduisait à merveille, montant avec la vague, descendant avec elle, naviguant au milieu des épaves de toutes sortes, qui nageaient çà et là, heurtant les roches du rivage, mais tout cela sans échouer, sans sombrer, sans même faire eau.

Au milieu de tout ce bouleversement, le soldat de plomb se tenait à l'avant, l'arme au bras, solide au poste, et ne paraissant pas plus incommodé du mouvement des vagues que s'il eût navigué toute sa vie.

Seulement, quand le bâtiment virait de bord, ce qui lui arrivait quelquefois lorsqu'il rencontrait un tourbillon, on pouvait voir le soldat jeter un regard rapide et mélancolique sur la maison où il laissait ce qu'il avait de plus cher au monde.

Le ruisseau allait se jeter à la rivière.

Le bâtiment se jeta à la rivière avec le ruisseau.

Une fois là, les gamins furent forcés de l'abandonner ; ils le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu sous l'arche d'un pont.

L'arche de ce pont jetait une telle obscurité, que, n'était le mouvement imprimé au bateau, le soldat de plomb eût pu se croire dans sa boîte.

Tout à coup, il entendit qu'on lui criait :

— Eh ! là-bas, du bateau, avancez ici.

Mais, au lieu d'obéir, le bateau continuait son chemin.

— N'avez-vous rien à déclarer ? cria la même voix.

Cette seconde question n'obtint pas plus de réponse que la première.

— Ah ! contrebandier de malheur, cria la même voix, tu vas avoir affaire à moi.

En ce moment, le bateau fit un de ces virements de bord dont nous avons parlé, et le soldat de plomb vit un gros rat d'eau qui se mettait à la nage pour le poursuivre.

— Arrêtez-le ! arrêtez-le ! criait le rat d'eau, il n'a pas payé

les droits.

Et il suivait le bateau, grinçant des dents, et criant aux copeaux et aux tampons de paille qui faisaient la même route que lui :

— Arrêtez-le ! mais arrêtez-le donc !

Par bonheur, ou par malheur, – car il eût peut-être été heureux pour le soldat de plomb, qui, fort de son innocence, n'avait rien à craindre d'être arrêté par les douaniers, – par bonheur, ou par malheur, le courant était si rapide, que le bateau se trouva bientôt, non-seulement hors de la poursuite du rat, mais même hors de la portée de la voix.

Toutefois, le navigateur n'échappait à un péril que pour tomber dans un autre.

Il entendait au loin comme le bruit d'une cataracte.

Au fur et à mesure que l'on avançait, ce bruit devenait plus fort.

Plus le bruit devenait fort, plus le courant devenait rapide.

Le soldat de plomb, qui n'était jamais sorti de sa boîte, ne connaissait pas les environs de la ville. Cependant ce bruit croissant, cette rapidité doublée, et surtout le battement de son cœur, lui indiquaient que l'on approchait d'un Niagara quelconque.

Il eut un instant l'idée de se jeter à l'eau et de gagner le bord ; mais le bord était fort éloigné, et il nageait comme un soldat de plomb.

Le bateau continuait d'avancer comme une flèche. Seulement, plus une flèche se rapproche de son but, plus elle va doucement. Plus le bateau approchait du but, plus il allait vite.

Le pauvre soldat se tenait aussi roide et aussi d'aplomb qu'il pouvait, et nul ne lui reprochera, si grand que fût le danger, d'avoir cligné l'œil.

L'eau devenait verte et transparente. Ce n'était plus le bateau qui semblait avancer, c'était le rivage qui semblait fuir. Les arbres couraient tout échevelés, comme si, effrayés du bruit, ils voulaient, le plus vite possible, s'éloigner de la cascade.

Le bateau allait à donner le vertige.

Fidèle à son fournement, le brave soldat de plomb ne voulut pas que l'on pût dire qu'il avait abandonné ses armes. Il serra plus fort que jamais son fusil contre sa poitrine.

Le bateau tourna deux ou trois fois sur lui-même et commença de faire eau.

L'eau monta rapidement. Le soldat au bout de dix secondes en eut jusqu'au cou.

Le bateau s'enfonçait peu à peu.

Plus il s'enfonçait, plus il se détendait ; il avait à peu près perdu sa forme et ressemblait à un radeau.

L'eau passa par-dessus la tête du soldat de plomb.

Cependant le bateau remonta à la surface et le soldat revit encore une fois le ciel, les rives du fleuve, le paysage, et, devant lui, le gouffre écumant.

En ce moment suprême, il pensa à sa petite danseuse de papier, si jolie, si légère, si mignonne.

Tout à coup, il sentit qu'il penchait en avant. Le bateau se déchira sous ses pieds et il fut précipité dans l'abîme sans même avoir le temps de dire : « Ouf ! »

Un énorme brochet, qui tendait le bec dans l'espérance qu'il lui tomberait quelque chose d'en haut, le reçut dans sa gueule et l'avala.

Au premier abord, il eût bien été impossible au pauvre soldat de plomb de se rendre compte de ce qui s'était passé ni de dire où il était.

Ce qu'il sentait, c'est qu'il était tout à fait mal à son aise et couché sur le côté.

De temps en temps, comme si une lucarne s'entrebâillait, un jour glauque arrivait jusqu'à lui, et il voyait des choses dont les formes lui étaient inconnues.

Il était agité par un mouvement rapide et saccadé, qui lui donna peu à peu à penser qu'il pourrait bien être dans le ventre d'un poisson.

Du moment où cette idée lui fut venue, il s'orienta et comprit que ces espèces d'éclairs qui venaient jusqu'à lui, c'était le jour qui pénétrait dans les cavités thoraciques du poisson, lorsqu'il ouvrait ses ouïes pour dégager l'air de l'eau.

Au bout d'un quart d'heure, il ne douta plus.

Que faire ? Il eut bien l'idée de s'ouvrir un chemin à l'aide de sa baïonnette ; mais, s'il avait le malheur de crever la vessie natatoire du poisson, le poisson, ne pouvant plus faire la provision d'air à l'aide de laquelle il monte à la surface de l'eau, tomberait au fond de la rivière.

Que deviendrait-il alors, lui, pauvre soldat, enseveli dans un cadavre ?

Il valait mieux laisser vivre le poisson : si puissants que fussent les sucs gastriques du cétaqué, il était probable que ceux-ci ne parviendraient pas à le dissoudre.

Il serait bien certainement une gêne pour le poisson, qui, au bout de deux ou trois jours, finirait par le rejeter.

Il y avait un précédent : Jonas !

Du moment où il lui fut clairement démontré qu'il était dans un poisson, le naufragé ne s'étonna plus de rien. Tout lui était expliqué : les mouvements rapides à droite et à gauche, les plonges au fond de l'eau, les soulèvements à sa surface ; et, autant qu'il put mesurer le temps, il passa vingt-quatre heures ainsi, dans un état de tranquillité relative.

Tout à coup, le brochet se livra à des soubresauts effrayants, dont notre héros chercha en vain à se rendre compte. Il fallait ou qu'il lui fût arrivé quelque accident grave, ou qu'il fût agité par une passion violente : il se tordait, secouait la queue, et, pendant quelques instants, le soldat, couché jusque-là, se retrouva dans une position verticale.

Le brochet était tiré hors de l'eau par une force supérieure à la sienne, et à laquelle il essayait inutilement de résister.

Le brochet avait une affaire désagréable avec un hameçon.

À la façon plus difficile dont respirait le brochet, à la façon

plus facile dont il respirait, lui, – le soldat de plomb comprit que le brochet était amené hors de son élément. Pendant une heure ou deux, il y eut encore lutte entre la vie et la mort ; enfin, la vie fut vaincue, et l'animal resta immobile.

Durant son agonie, le brochet avait été transporté d'un endroit à un autre ; mais où cela ? Le soldat de plomb l'ignorait complètement.

Tout à coup, un éclair pénétra jusqu'à lui. La lumière lui apparut et il entendit une voix qui disait, avec l'accent de l'étonnement :

— Tiens, le soldat de plomb !

Le hasard avait ramené le voyageur dans la même maison d'où il était parti, et cette exclamation était poussée par mademoiselle Claudine, la bonne de la petite fille, qui assistait à l'ouverture du brochet, et qui reconnaissait celui que, la veille, elle et le petit garçon avaient inutilement cherché dans la rue.

— Ah ! par exemple, dit la cuisinière, en voilà une sévère ! Comment diable l'homme de plomb de M. Jules peut-il être dans le ventre d'un poisson ?

Il n'y avait que le soldat de plomb qui pût répondre à cette question ; mais il se tut, dédaignant probablement de dialoguer avec des domestiques.

— Ah ! dit la bonne, M. Jules va être fièrement content !

Et, mettant le soldat de plomb sous le robinet de la fontaine, elle lui fit la toilette, chose dont il avait grand besoin, et le reporta sur la table du salon.

Toutes les choses étaient comme le soldat de plomb les avait laissées. La tabatière à musique se trouvait à sa place, les vingt-quatre soldats bivaquaient dans un bois d'arbres peints en rouge, au feuillage pointu et frisé ; enfin, la danseuse de papier était toujours sous sa grande porte, non plus postée vaillamment sur ses pointes, mais d'aplomb sur ses deux pieds, et, – comme si ses deux pieds ne la pouvaient porter – appuyée contre la grande porte.

En outre, on devinait qu'elle avait beaucoup pleuré ; elle avait les yeux horriblement bouffis, et elle était pâle à faire croire qu'elle allait mourir.

Le pauvre soldat fut si ému de l'état dans lequel il la voyait, qu'il eut l'idée de jeter loin de lui shako, fusil, sac et giberne, et d'aller tomber à ses pieds.

Au moment où il délibérait s'il devait le faire, et où il essayait de vaincre sa timidité naturelle par toute sorte de raisonnements intérieurs, la petite fille rentra et le vit.

— Ah ! c'est donc toi, dit-elle, mauvais invalide, qui es cause que ma danseuse de papier a pleuré toute la nuit, et qu'elle est si faible ce matin, qu'elle peut à peine tenir sur les jambes. — Tiens ! voilà pour ta peine !

Et, prenant, sans plus de discours, le soldat de plomb à pleines mains, mademoiselle Antonine le jeta dans le poêle.

L'action avait été si rapide, si instantanée, si inattendue, que le soldat de plomb n'avait pu opposer aucune résistance.

Il venait de passer d'une eau très-froide dans une atmosphère tempérée, et, tout à coup, il éprouvait une chaleur étouffante et se trouvait au milieu d'un foyer chauffé à blanc.

Cette chaleur près de laquelle la température du Sénégal eût paru pleine de fraîcheur était-elle celle du feu qui lui brûlait le corps ou de l'amour qui lui brûlait le cœur ?

Il ne le savait pas lui-même.

Mais ce qu'il sentait parfaitement, c'est qu'il s'en allait, fondant comme une cire, et que, dans un instant il ne resterait plus de lui qu'un lingot informe.

Alors, de ses yeux mourants, il jeta un dernier regard sur la petite danseuse, qui, de son côté, le regardait, les bras étendus vers lui et les yeux tout éperdus.

En ce moment, la fenêtre, mal fermée, s'ouvrit sous l'effort du vent ; une rafale entra dans la chambre, et, emportant la danseuse comme une sylphide, la jeta dans le poêle, presque dans les bras du soldat de plomb.

À peine y était-elle, que le feu prit à ses vêtements et qu'elle disparut au milieu des flammes, consumée, comme Sémélé, en quelques secondes.

La petite fille se précipita pour porter secours à la danseuse.

Il était trop tard !

Quant au pauvre invalide, il acheva de fondre, et, lorsque le lendemain la bonne nettoya les cendres, elle ne retrouva plus qu'un petit lingot ayant la forme d'un cœur.

C'était tout ce qui restait du soldat de plomb.

II Petit-Jean et Gros-Jean

I

Il y avait une fois, dans un village dont je ne me rappelle plus le nom, deux individus qui s'appelaient l'un comme l'autre, c'est-à-dire Jean.

Mais l'un possédait quatre chevaux, tandis que l'autre ne possédait qu'un seul cheval.

Afin de les distinguer l'un de l'autre, on avait nommé le propriétaire des quatre chevaux Gros-Jean, tandis que l'on appelait Petit-Jean celui qui n'avait qu'un seul cheval ; – ce qui vous indique en passant, mes jeunes amis, que ce n'est ni l'intelligence ni la taille qui vous font Petit-Jean ou Gros-Jean, mais que c'est tout bonnement la fortune...

Par suite d'une convention conclue entre les deux villageois, Petit-Jean devait labourer les terres de Gros-Jean et lui prêter son unique cheval pendant les six jours de la semaine, tandis que Gros-Jean, par réciprocité, devait aider Petit-Jean en lui prêtant ses quatre chevaux pour labourer son champ unique, mais cela seulement une fois par semaine, le dimanche.

Un autre que Petit-Jean se fût plaint de travailler le jour où tout le monde se repose ; mais Petit-Jean était un joyeux compagnon, ne répugnant point à la fatigue.

Aussi il fallait le voir ! Ce jour-là, c'était son triomphe. Il se carrait fièrement devant son attelage de cinq chevaux, faisant claquer son fouet, et flic et flac ! car, pendant tout un jour, il se figurait que les cinq chevaux lui appartenaient.

Le soleil brillait, les cloches appelaient les fidèles à l'église, et paysans et paysannes passaient, le livre de prières sous le bras et en grande toilette, devant le champ de Petit-Jean, pour aller entendre le service divin.

Et Petit-Jean, courbé sur sa charrue, se redressant pour saluer ses amis, était là, joyeux et fier, avec ses cinq chevaux labourant son champ.

— Flic ! flac ! et allez donc, mes cinq chevaux ! criait gaiement Petit-Jean.

— Tu ne devrais pas parler ainsi, dit Gros-Jean, qui, au lieu de l'aider dans sa besogne comme c'était chose convenue, le regardait travailler en se croisant les bras.

— Et pourquoi ne devrais-je point parler ainsi ? demanda Petit-Jean.

— Mais parce que, de ces cinq chevaux, un seul t'appartient ; les quatre autres sont à moi, ce me semble.

— C'est vrai, répondait sans envie Petit-Jean.

Mais, malgré cet aveu, aussitôt qu'un ami, une connaissance ou même un étranger passait et le regardait travailler, Petit-Jean oubliait cette défense et recommençait de plus belle à faire claquer son fouet, flic, flac, et à crier :

— Oh ! allez donc, mes cinq chevaux !

— Je t'ai prévenu, lui dit Gros-Jean, qu'il me déplaisait que tu dises : *Mes cinq chevaux !* – Je te préviens de nouveau, mais c'est la dernière fois ; si cela t'arrive encore, tu verras un peu ce que je ferai.

— Ça ne m'arrivera plus, dit Petit-Jean.

Mais à peine le monde recommença-t-il à passer en le saluant amicalement de la tête, que le démon de la vanité le prit à la gorge, et que, au risque de ce qui pouvait lui arriver de la part de Gros-Jean, le voilà de nouveau faisant claquer son fouet, flic, flac, et criant de toutes ses forces :

— Oh ! allez donc, mes cinq chevaux !

— Attends, attends, je vais te les faire aller, tes cinq chevaux, dit Gros-Jean.

Et, prenant un caillou, il le lança si rudement au milieu du front du cheval de Petit-Jean, que le cheval s'abattit et mourut sur le coup.

— Hélas ! voilà que je n'ai plus de cheval, maintenant ! dit Petit-Jean.

Et il se mit à pleurer.

Mais c'était un garçon peu mélancolique de sa nature, et il comprit que les larmes ne remédieraient à rien. Il essuya donc ses yeux avec la manche de sa chemise, tira son couteau de sa poche, et, comme son cheval n'avait plus rien de bon que la peau, il se mit en devoir de le dépouiller.

Le cheval dépouillé, Petit-Jean étendit sa peau sur une haie jusqu'à ce qu'elle fût sèche.

Puis, une fois sèche, il la mit dans un sac et chargea le sac sur son épaule.

Son intention était d'aller vendre la peau à la ville.

Il y avait loin du village de Petit-Jean à la ville. Avant d'y arriver, il fallait traverser un grand bois bien sombre. Au milieu du bois, un orage le surprit ; il s'égara, et la nuit vint avant qu'il eût pu retrouver sa route.

À force de marcher, il arriva cependant à la lisière de la forêt et aperçut une ferme.

Il s'en approcha tout joyeux, espérant y trouver un gîte.

Les volets étaient fermés à l'extérieur, mais la lumière brillait à travers leurs fentes.

Petit-Jean frappa à la porte.

La fermière ouvrit.

Petit-Jean exposa poliment sa demande ; mais cette politesse ne toucha point la fermière.

— Passez votre chemin, mon ami, dit-elle. Mon mari est absent, et, en son absence, je ne reçois point d'étranger.

— Il me faudra donc passer la nuit à la belle étoile ? dit Petit-Jean avec un gros soupir.

Mais, si attendrissant que fût le soupir de Petit-Jean, la paysanne, sans lui répondre, lui ferma la porte au nez.

Petit-Jean regarda tout autour de lui, car il était bien décidé à ne pas aller plus loin.

Il y avait près de la maison une meule de foin, et, entre la meule et la maison, un petit hangar avec un toit de chaume plat.

— Tiens, pensa Petit-Jean en voyant le toit de chaume, voilà un lit tout trouvé ; j'étendrai la peau de mon cheval sur le toit, je m'étendrai sur la peau de mon cheval, je me couvrirai de mon sac et je dormirai mieux que ce mauvais Gros-Jean, qui m'a tué ma pauvre bête.

Alors, levant les yeux en l'air :

— Seulement, pourvu que la cigogne ne vienne pas me piquer les yeux avec son long bec tandis que je dormirai, dit Petit-Jean, c'est tout ce que je demande.

Et, en effet, il y avait un nid de cigognes sur la cheminée qui dominait le hangar, et, sur cette cheminée, la mère ou le père cigogne se tenait debout sur une patte.

Cette observation faite, Petit-Jean monta sur le toit, étendit sa peau et s'étendit dessus, se couvrit de son sac et se tourna et retourna pour creuser son lit.

En se tournant et retournant, un jet de lumière lui tira l'œil.

Ce jet de lumière venait d'un volet entre-bâillé.

Par l'entre-bâillement du volet, Petit-Jean put voir ce qui se passait dans la chambre de la ferme.

Après ce que lui avait dit la fermière, ce qu'il vit ne laissa point que de l'étonner...

Il vit une grande table, et sur cette table était un poisson magnifique, une dinde rôtie, un pâté et toutes sortes de vins excellents.

À cette table étaient assis la femme du fermier et le bedeau du village qu'habitait Petit-Jean.

Ils étaient seuls, et la fermière servait à son convive du poisson, qui était son mets favori, et lui versait force rasades, en l'invitant à boire à sa soif et même au delà.

— Ah çà ! ah çà ! dit Petit-Jean ; mais c'est donc une fête. Bon ! voilà la fermière qui se lève ; que va-t-elle chercher encore ? Des gâteaux ! des tartes à la crème ! — Il n'est pas

malheureux, notre bedeau, peste !

Alors, sur la route, il entendit quelqu'un qui s'approchait et qui marchait vers la ferme.

C'était le mari de la fermière qui revenait chez lui.

Petit-Jean ne le connaissait point ; mais il devina cela en le voyant se diriger vers la porte de la ferme et y frapper à coups redoublés.

Il n'y avait qu'un maître qui pût frapper ainsi.

C'était un brave homme que ce fermier ; mais il avait une étrange manie : c'était de ne pouvoir regarder en face un bedeau sans entrer dans des fureurs qui tenaient de la rage.

Ajoutons que le bedeau, connaissant cette antipathie du mari pour les bedeaux en général et pour lui en particulier, était venu dire bonjour à la femme justement parce qu'il savait le mari absent. Il en résultait que la bonne paysanne, pour le remercier de son honnêteté, lui avait servi ce qu'elle avait de meilleur.

Or, quand les deux convives entendirent frapper à la porte, et que, à la manière dont on frappait, ils eurent reconnu la main du maître, ils s'effrayèrent si grandement, que la femme pria le bedeau de se cacher dans un grand coffre vide qui se trouvait dans un coin de la salle.

Le bedeau, qui tremblait de tous ses membres, ne se fit pas prier, et, tandis que la femme en soulevait le couvercle, il enjamba le coffre et se blottit au fond.

La femme laissa retomber le couvercle.

Elle eût bien voulu fermer le coffre à la clef ; mais, depuis longtemps, la clef était perdue ; et, ne prévoyant point de quelle utilité ce coffre lui pouvait être, la fermière n'en avait point fait refaire une autre.

Elle se contenta donc de jeter sur le coffre tout ce qu'elle trouva sous sa main, et, courant à la table, elle prit le poisson, le dindon, le pâté, les gâteaux, les tartes et les crèmes, et fourra tout dans le four.

Car vous comprenez bien que, si son mari eût vu tout cela, il

n'eût point manqué de demander d'où venait cette bombance.

— Ah ! soupira tout haut de son toit Petit-Jean, en voyant la gueule du four s'ouvrir toute grande et engloutir ce magnifique repas, ah ! bienheureux four !

Le fermier, qui frappait toujours à la porte, entendit ce soupir.

— Eh ! là-haut, demanda-t-il, est-ce qu'il y a quelqu'un ?

— Il y a moi, répondit Petit-Jean.

— Qui, toi ?

— Petit-Jean.

— Que fais-tu là-haut ?

— Par ma foi, monsieur le fermier, j'essaye de dormir ; mais cela n'est pas facile, et je soupirais justement après le sommeil.

— Et pourquoi n'es-tu pas dans la grange ou dans le grenier à foin ?

— Parce que votre femme, qui est une femme prudente, m'a répondu que, en votre absence, elle ne recevait pas d'étranger.

— Ah ! ah ! dit le fermier satisfait ; ma grosse Claudine, je la reconnais bien là. Mais viens avec moi, et tu seras bien reçu, je te le promets.

— Eh ! eh ! eh ! fit Petit-Jean en remettant sa peau dans son sac, son sac sur son épaule, et en se laissant glisser sur le talus du toit, il me semble qu'elle ne vous ouvre pas vite, votre grosse Claudine.

— Elle est couchée, elle dort, la pauvre créature, et elle a le premier sommeil très-dur. Mais tiens, la voilà, je l'entends.

Enfin, la porte s'ouvrit.

— Eh ! c'est toi, mon pauvre Nicolas ! s'écria la fermière en sautant au cou de son mari ; est-ce qu'il y a longtemps que tu frappes ?

Et elle étouffait si bien le pauvre homme en le serrant contre son cœur et en l'embrassant, que ce ne fut qu'au bout d'un instant que celui-ci put lui répondre.

— Dame ! dix minutes ou un quart d'heure.

— Un quart d'heure ! oh ! mon pauvre homme, s'écria Clau-

dine, comme tu dois avoir froid et être fatigué ! Viens vite te coucher et dormir.

— Oh ! oh ! fit Nicolas, pas tout de suite ainsi. J'ai encore plus faim que je n'ai froid et sommeil, et j'espère bien souper avant de me mettre au lit, sans compter que voilà un garçon qui ne demande pas mieux que de souper avec moi. N'est-ce pas, Petit-Jean ?

— Ah ! dame ! monsieur Nicolas, dit Petit-Jean, je n'aurais pas osé vous le demander ; mais, puisque vous m'invitez, cela me fera plaisir et honneur.

Puis, se tournant vers la fermière, comme s'il la voyait pour la première fois :

— Madame, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

— Bonsoir, bonsoir, dit la fermière, qui eût autant aimé que Petit-Jean fût à cent lieues de là, non pas qu'elle eût l'idée que Petit-Jean eût rien vu, mais parce qu'elle pensait que, si une fois son mari se mettait à table avec lui, on ne pourrait plus les faire lever ni l'un ni l'autre ; ce qui serait une chose bien ennuyeuse pour le pauvre bedeau, enfermé dans son coffre.

Mais elle avisa un autre moyen pour qu'ils ne tinssent pas trop longtemps à table : c'était de ne mettre sur la table qu'un gros plat de légumes cuits à l'eau, sans beurre ni lard, et qui restait du dîner des charretiers.

Le fermier, qui avait faim, mangeait de grand appétit et sans se plaindre, parce qu'il ne soupçonnait point autre chose dans la maison, et que, dans ce plat de légumes à l'eau, il ne voyait rien que le fait d'une bonne ménagère.

Mais il n'en était point ainsi de Petit-Jean, qui avait vu le poisson, la dinde rôtie, le pâté, les gâteaux, les tartes et les crêmes, et qui savait qu'il n'avait que la porte du four à enlever pour retrouver tout cela.

Petit-Jean avait fourré sous la table le sac où était la peau de son cheval, qu'il allait vendre à la ville. Il avait le pied sur le sac,

et, comme le plat de légumes ne lui revenait point et qu'il ruminait un moyen de faire sortir du four toutes les friandises qu'il contenait, il appuya machinalement son pied sur le sac.

— Coinck ! fit la peau.

— Chut ! dit le fermier.

— Quoi ? demanda Petit-Jean.

On fit silence.

Petit-Jean appuya de nouveau son pied sur le sac.

— Coinck ! répéta la peau gémissant pour la seconde fois.

Le fermier vit bien d'où venait le bruit.

— Qu'as-tu donc dans ton sac ? demanda-t-il à Petit-Jean.

— Oh ! ne faites pas attention, dit Petit-Jean ; c'est un magicien.

— Comment, un magicien ?

— Oui.

— Tu as un magicien dans ton sac ?

— Pourquoi pas ?

— Et c'est lui qui se plaint ?

— C'est lui qui me parle.

— Et que dit-il ?

— Il me dit dans sa langue de ne pas manger ces affreux légumes sans beurre ni lard, attendu qu'il a mis dans le four toutes sortes de bonnes choses destinées à notre souper.

— Saprelotte ! dit le paysan, si c'était vrai, ce serait un brave homme que ton magicien.

— Allez-y voir vous-même.

— Et s'il ment ?

— Vous en serez pour une courte peine ; mais mon magicien ne ment jamais.

II

Petit-Jean parlait d'un ton si assuré, que le fermier alla droit au four et en tira le couvercle.

Il resta ébahi ; car il y trouvait tous les bons morceaux et tou-

tes les friandises que sa femme y avait cachés.

Quant à la femme, elle n'osait souffler le mot, et elle s'empressa de couvrir la table de toutes les bonnes choses que le four contenait, et que les deux convives se mirent à entamer à belles dents.

C'était triste de manger cela en buvant de la piquette.

Aussi Petit-Jean mit-il de nouveau le pied sur son sac, et de nouveau le sac fit *coinck*.

— Bon ! qu'y a-t-il encore ? demanda le fermier tout joyeux de l'excellent repas qu'il faisait sans qu'il lui en coûtât rien.

— Il y a que c'est ce bavard de magicien qui ne veut pas se taire.

— Et pourquoi se tairait-il, lui qui parle si bien ?

Encouragé, le magicien fit *coinck*.

— Que dit-il ? demanda le fermier, qui ne parlait point cette langue-là.

— Il m'apprend, dit Petit-Jean, que, dans le coin opposé du four, comme pendant au poisson, au pâté et à la dinde rôtie, il a caché trois bouteilles d'excellent vin destiné à les faire passer.

— Va voir, femme, va voir, cria gaiement le fermier.

Et la femme fut forcée d'aller prendre les bouteilles de vin et de verser à boire aux deux convives.

Le fermier buvait beaucoup et devenait très-gai ; il aurait bien désiré avoir en sa possession un pareil magicien.

— Est-ce qu'il pourrait faire apparaître le diable ? demanda-t-il à son compagnon de table.

— Ouf ! dit Petit-Jean, vous en demandez long.

— Informez-vous s'il le peut, hein ? insista le fermier.

— Et vous n'avez pas peur ?

— Moi, allons donc ! quand j'ai une bouteille de vin en tête, je n'ai peur de rien. — Le peut-il ? le peut-il ?

— Mon magicien peut tout ce que je veux. — N'est-ce pas, demanda Petit-Jean, en regardant sous la table et en appuyant le pied sur le sac, ce qui fit crier la peau.

— Eh bien ? demanda le fermier plein d'anxiété.

— Eh bien ? n'avez-vous pas entendu ?

— Si ; mais je n'ai pas compris.

— Ah ! c'est vrai ; eh bien, il a répondu qu'il ne demandait pas mieux.

— Allons vite, alors.

— Le diable est si laid, cher ami, que nous ferions aussi bien de ne pas le voir.

— Bon ! je ne suis pas une femmelette !

— N'importe ; y a-t-il, par exemple, une chose ou un homme que vous détestiez plus que tout au monde ?

— Oui ; il y a les bedeaux en général, et celui du village de Niederbronn en particulier.

C'était justement le bedeau de Niederbronn qui était caché dans le coffre.

— Eh bien, le diable va vous apparaître sous la forme du bedeau de Niederbronn.

— Soit ; mais qu'il ne m'approche pas de trop près, ou je ne réponds pas de moi.

— C'est bien : en ce cas, dites à votre femme d'aller soulever le couvercle du coffre.

— Claudine ? elle n'osera jamais ! — N'est-ce pas, Claudine ?

— Oh ! non, dit-elle.

Et ses dents claquaient les unes contre les autres.

— Alors, dit Petit-Jean, j'y vais aller, moi.

— Ne levez pas trop le couvercle, afin qu'il ne s'échappe pas.

— Oh ! soyez tranquille.

Le fermier allongea le cou ; quant à la fermière, appuyée contre un fauteuil, on eût cru qu'elle allait tomber, tant elle était pâle et tant les genoux lui tremblaient.

Petit-Jean souleva le couvercle du coffre.

— Eh ! voyez, dit-il, si ce n'est pas, de point en point, la ressemblance du bedeau de Niederbronn.

— Hou ! fit le fermier, c'est effrayant !

Il n'y avait garde que le diable essayât de sortir ; il était collé et comme aplati au fond du coffre.

Petit-Jean laissa retomber le couvercle.

— Et, là-dessus, buvons, dit-il. Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais rien ne m'altère comme de voir le diable !

Et les deux amis, se faisant remplir leurs verres par Claudine, qui leur versait à boire tout en tremblant, choquèrent leurs verres en donnant le diable aux bedeaux et les bedeaux au diable.

— C'est égal, dit le fermier à Petit-Jean, tu devrais bien me vendre ton magicien.

— Oh ! dit Petit-Jean, impossible ! songez donc de quelle utilité il m'est.

— Demande-moi ce que tu en voudras.

Puis, tout bas :

— Je suis riche, va, plus riche qu'on ne croit.

— Oui ; mais, moi, je ne vous l'aurai pas plus tôt vendu, dit Petit-Jean, que je serai pauvre.

— Et si je te le paye assez cher pour t'enrichir ? Tiens, je te donne tout un boisseau plein d'argent.

— Écoute, dit Petit-Jean, comme tu as été bon pour moi, comme tu m'as recueilli quand j'étais à la belle étoile, eh bien, ce que je ne ferais pour personne, je le ferai pour toi. Tu auras mon magicien pour un boisseau d'argent, tant qu'il en pourra tenir.

— Ça va.

— Attends.

— Quoi ?

— Je veux ce vieux coffre par-dessus le marché.

— Avec plaisir ! le diable n'aurait qu'à y être encore.

— Vas-y voir.

— Ah ! par ma foi, non, j'en ai assez ! il est trop laid.

Le fermier donna à Petit-Jean un boisseau d'argent bien empi-lé, et Petit-Jean lui donna la peau du cheval dans son sac.

Le fermier prêta une charrette et deux chevaux pour emporter

l'argent et le coffre, tant il était content du marché.

— Adieu, Nicolas ! dit Petit-Jean.

Et il partit avec la charrette, les deux chevaux, l'argent et le coffre où était encore le bedeau.

À la sortie du bois se trouvait une rivière large et profonde ; arrivé au beau milieu, Petit-Jean dit :

— J'ai, par ma foi, eu tort de demander ce vieux coffre à Nicolas. Il n'est bon à rien, et, tout vide qu'il est, il pèse tant, qu'on le croirait plein de pierres. Je vais le jeter à l'eau ; s'il surnage et qu'il arrive à la maison, tant mieux ; s'il coule au fond, ma foi, tant pis, cela m'est égal.

Et, saisissant la caisse d'une main, il la souleva comme pour la jeter à l'eau.

Petit-Jean faisait ainsi par malice, afin d'effrayer le bedeau.

Et, en effet, le bedeau eut grand peur, si grand peur, qu'il s'écria :

— Arrête, Petit-Jean, arrête un instant, morbleu ! et laisse-moi sortir d'abord.

— Ah ouiche ! fit Petit-Jean en s'asseyant sur le coffre, non pas ; puisque le diable est encore dedans, noyons le diable, et tout ira bien sur la terre.

— Je ne suis pas le diable, cria le malheureux prisonnier ; je suis le bedeau de Niederbronn. Ne me noie pas, Petit-Jean, et je te donnerai un boisseau plein d'argent.

— Fais-moi ton billet, dit Petit-Jean en passant un crayon et du papier au bedeau à travers la serrure du coffre.

Cinq minutes après, le billet sortait du coffre par la même voie qu'il y était entré.

— Voilà, dit le bedeau.

Petit-Jean lut :

Je reconnais devoir à Petit-Jean un boisseau plein d'argent...

— Tu as oublié *bien empilé*, dit Petit-Jean.

— Je m'y engage, je m'y engage, dit le bedeau.

— Alors, continua Petit-Jean, bien empilé ?

— Oui.

... *Que je lui mesurerai aussitôt qu'il m'aura ramené sain et sauf à la maison.*

La date y était, et, au-dessous de la date, la signature ; le billet était en règle.

Petit-Jean ouvrit le coffre, le bedeau sauta dehors, et tous deux jetèrent le coffre à l'eau.

Une fois que la charrette eut atteint l'autre bord, le chemin alla tout seul jusqu'au village de Niederbronn.

Petit-Jean déposa le bedeau à sa porte et descendit avec lui.

Le bedeau lui mesura un boisseau d'argent bien empilé.

Petit-Jean noua les bouts de manche de sa veste, et dans sa veste mit les deux boisseaux d'argent.

Après quoi, il rentra chez lui.

— Par ma foi, se dit-il, voilà mon cheval bien payé.

Et il vida son argent au milieu de sa chambre.

— Voilà qui va mettre Gros-Jean de triste humeur, ajouta-t-il, quand il saura combien il m'a rendu service en tuant mon pauvre cheval ! Mais il me semble que mes deux coquins ont mesuré l'argent bien chichement.

Et, appelant un petit garçon, il l'envoya chez Gros-Jean pour lui demander, de sa part, un boisseau à mesurer.

— Que diable peut-il bien avoir à mesurer, qu'il me prie de lui prêter un boisseau ? se demanda Gros-Jean.

Et, pour savoir à quoi s'en tenir, il enduisit le fond du boisseau avec de la poix, afin qu'il y restât attaché quelque fragment de la chose mesurée.

L'événement ne manqua point d'arriver comme l'avait prévu Gros-Jean. Petit-Jean, qui ne se doutait point de la malice, ou qui, s'il s'en doutait, n'était point fâché de faire connaître sa bonne fortune à Gros-Jean, Petit-Jean ne regarda point au fond du boisseau ; de sorte que Gros-Jean y trouva collées trois pièces neuves

de huit groschen d'argent.

— Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ? dit Gros-Jean. Petit-Jean est-il devenu si riche, qu'il mesure l'argent au boisseau ?

Et il courut chez Petit-Jean.

L'argent était encore à terre.

— Où donc as-tu trouvé tout cet argent ? dit Gros-Jean ébahi.

— C'est le prix de la peau de mon cheval, que j'ai vendue hier au soir, dit Petit-Jean.

— Foi d'homme ?

— Foi d'homme !

Petit-Jean ne mentait pas.

Il est vrai qu'il y avait l'argent du bedeau mêlé à l'argent du fermier. Mais c'était toujours de l'argent venant de la peau de son cheval.

— On te l'a bien payée, il me semble.

— Elles sont hors de prix ! Quel service tu m'as rendu, sans t'en douter, de me tuer une bête qui, vivante, ne valait pas dix écus, et qui, morte, m'en a rapporté plus de trois mille.

— Et à qui l'as-tu vendue ?

— Au fermier qui demeure à la lisière de la forêt. Si tu as quelque chose à lui vendre, informe-toi de Nicolas.

— Oui ! dit Gros-Jean, j'ai justement quelque chose à lui vendre.

— Ouais ! fit Petit-Jean, comme cela tombe bien ! Il m'a prêté sa charrette et ses deux chevaux par-dessus le marché. Toi qui as de l'avoine et du foin que tes granges en regorgent, donne-leur à manger et reconduis-lui chevaux et charrette. Il te revaudra cela.

— Ça va, dit Gros-Jean.

Et il emmena la charrette.

En rentrant, il prit une hache, s'en alla droit à son écurie, tua ses quatre chevaux, les dépouilla, fit sécher leurs peaux sur la haie, et, mettant les quatre peaux dans la voiture, il prit le chemin de la ville.

C'était justement jour de marché.

— Des peaux de chevaux ! criait Gros-Jean

Les cordonniers et les tanneurs accouraient.

— Combien les peaux ? demandaient-ils.

— Deux boisseaux d'argent bien empilés la pièce, répondait Gros-Jean.

On crut d'abord que Gros-Jean était ivre.

Mais, comme il se tenait parfaitement sur ses jambes, que sa voix n'était pas le moins du monde avinée, on vit bien qu'il parlait sérieusement.

— Es-tu fou ? lui dirent les tanneurs et les cordonniers, et crois-tu que nous avons de l'argent au boisseau ?

— Des peaux de chevaux à vendre ! des peaux de chevaux à vendre ! continuait de crier Gros-Jean.

Et à tous ceux qui lui demandaient le prix de ses peaux, il continuait de répondre :

— Deux boisseaux d'argent bien empilés la pièce.

— Il veut se moquer de nous ! s'écrièrent les cordonniers.

— Et de nous aussi ! dirent les tanneurs.

Et, prenant, les tanneurs leurs tabliers de cuir, et les cordonniers leurs trépieds, ils se mirent à rosser Gros-Jean d'importance.

Gros-Jean cria au secours.

Au nombre des curieux qui accoururent à ses cris était le fermier Nicolas.

Il ne reconnut que deux choses : ses chevaux et sa voiture.

Puis, se rappelant qu'il avait été la dupe de celui à qui il avait prêté sa charrette et ses chevaux :

— Ah ! bandit ! s'écria-t-il, ah ! coquin ! ah ! escroc !

Et, à son tour, il tomba sur Gros-Jean à grands coups de manche de fouet.

Pour le coup, Gros-Jean abandonna la partie, et, laissant les deux chevaux et la charrette de Nicolas et les quatre peaux à lui, il s'enfuit hors de la ville à toutes jambes, mais pas si vite, qu'il

ne fût cruellement meurtri.

— Ah ! oui-da ! dit-il en rentrant chez lui, Petit-Jean me payera cela ; je le tuerai !

III

Or, le hasard voulut que, tandis que Gros-Jean méditait sa mauvaise action, la vieille grand'mère de Petit-Jean, qui venait d'atteindre sa quatre-vingtième année, mourût dans la chambre qu'elle occupait à côté de celle de son fils.

Elle avait été bien méchante pour le pauvre Petit-Jean, l'avait bien battu, bien fouetté, bien mis au pain et à l'eau sans qu'il le méritât ; mais, comme Petit-Jean avait un excellent cœur, cela ne l'empêcha point d'être fort affligé de cette mort, à laquelle, vu le grand âge de la défunte, il devait cependant bien s'attendre.

Prenant donc la vieille femme dans son lit glacé, il la mit dans son lit à lui, qui était tout chaud, afin de voir si cette chaleur ne la rendrait point à la vie.

Lui se mit dans un coin obscur sur une chaise, et s'arrangea pour dormir ainsi qu'il avait déjà fait maintes fois.

Mais, comme on le pense bien, il ne dormait pas très-fort ; il en résulta que, pendant la nuit, entendant la porte s'ouvrir, il se réveilla et ouvrit les yeux.

Alors il vit une chose effrayante.

Il vit Gros-Jean, pâle comme un mort, entrant sur la pointe du pied, une hache à la main.

Comme celui-ci savait où était le lit de Petit-Jean, quoique la chambre ne fût éclairée que par la lune, il alla droit au lit, et fendit le crâne de la grand'mère d'un coup de hache, croyant frapper sur Petit-Jean.

— Tiens, dit-il, tu ne te moqueras plus de moi.

Et il retourna dans son logis.

— Oh ! que voilà un méchant homme, pensa Petit-Jean, il a voulu me tuer ! Comme c'est heureux pour la grand'mère qu'elle fût déjà morte ; sans cela, il l'eût, ma foi ! assommée toute roide.

Pendant le reste de la nuit, comme Petit-Jean ne voulait pas ou plutôt n'osait pas dormir, il rumina un plan qu'il exécuta lorsque le jour fût venu.

Il mit à sa grand'mère ses habits de fête, cacha sous son plus beau bonnet la blessure que Gros-Jean lui avait faite au front, emprunta un cheval à son voisin de gauche, l'attela à une charrette que lui prêta son voisin de droite, y plaça la grand'mère adossée aux ridelles, afin qu'elle ne pût pas tomber en route, et partit ainsi pour la forêt.

Vers les neuf heures, il s'arrêta devant une grande auberge pour y manger quelque chose.

L'aubergiste avait beaucoup, beaucoup d'argent, – plus d'argent que le bedeau. – Au commencement de sa carrière, le père de Petit-Jean, pour l'aider à fonder son auberge, lui avait prêté une grosse somme d'argent dont il avait négligé de lui faire faire une reconnaissance.

Son père mort, Petit-Jean, qui savait que cette somme était due, avait été la réclamer à l'aubergiste ; mais celui-ci avait mis l'extrémité du pouce de sa main droite au bout de son nez, et, avec les quatre autres doigts, il avait simulé le mouvement de rotation des ailes d'un moulin à vent ; ce qui dans tous les pays du monde veut dire : « Si tu as compté là-dessus, mon garçon, tu as compté sans ton hôte. »

Petit-Jean ne se tint point pour battu et insista ; mais l'aubergiste fit un autre geste non moins expressif que le premier, d'autant plus qu'à celui-là il employa les deux mains.

De la main droite, il prit un nerf de bœuf, et, de la gauche, montra la porte à son créancier.

Or, comme Petit-Jean le connaissait pour un homme d'une extrême violence, et qu'il ne se sentait pas de force à lutter avec lui, il prit le chemin qui lui était indiqué et disparut.

Depuis ce jour, Petit-Jean avait revu dix fois l'aubergiste, mais sans lui parler jamais de rien, ce qui n'empêchait point qu'il n'eût sur le cœur, comme on dit, la somme que l'aubergiste

devait à son père.

Or, nous l'avons dit, vers neuf heures du matin, Petit-Jean s'arrêta devant la porte de cet homme violent et de mauvaise foi.

Il entra gaiement dans l'auberge.

— Bonjour, Petit-Jean, lui dit l'aubergiste. Peste ! te voilà de bonne heure en route ; on voit bien que tu n'as pas le sou, mon pauvre garçon.

— C'est vrai, répondit Petit-Jean, je suis de bonne heure en route, car je conduis la grand'mère à la ville ; quant à ce qui est de n'avoir pas le sou, vous vous trompez, car voilà une pièce de deux groschen d'argent. Donnez-moi une bouteille de vin de la Moselle et deux verres, afin que nous puissions boire un coup, moi et la vieille bonne femme.

L'hôtelier regarda la pièce de deux groschen, et, voyant qu'elle était de bon argent, il la mit dans sa poche, quitte à en rendre la monnaie plus tard, et descendit chercher à la cave la bouteille demandée.

L'aubergiste déboucha la bouteille et remplit les deux verres.

Petit-Jean porta le sien à ses lèvres.

— Eh ! lui dit l'aubergiste, ne portes-tu pas celui-là à ta grand'mère ?

— Bon ! dit Petit-Jean, m'est avis que vous avez plus soif qu'elle, maître Claus.

— Le fait est, dit l'aubergiste, que je suis altéré.

— Eh bien, mais à vous l'autre, dit Petit-Jean en choquant son verre à moitié vide contre le verre plein.

L'aubergiste n'attendit pas une seconde invitation. Il aimait fort boire son vin quand il était payé par un autre que lui ; aussi prit-il le verre et l'avalait tout d'un trait.

— Ah ! dit Petit-Jean, vous l'avez avalé si vite, qu'il n'a pas dû vous désaltérer beaucoup ; — à un autre, maître Claus.

Et il lui remplit une seconde fois son verre, que maître Claus vida cette fois avec un peu plus de lenteur, mais avec non moins de plaisir.

C'étaient de grands verres, de sorte que la bouteille y avait passé.

— Tiens c'est drôle, dit maître Claus en la mirant au jour, la bouteille est déjà vide !

— Eh bien, dit Petit-Jean, au lieu de me rendre la monnaie de mes deux groschen, allez donc chercher une autre bouteille, ou plutôt deux ; car, si je compte bien, vous gardant ma monnaie, ce sont deux bouteilles qui me reviennent.

— Peste ! tu sais ton compte, garçon, dit l'aubergiste.

— Dame ! répondit Petit-Jean, quand on ne peut pas compter beaucoup, il faut compter juste.

— Bien dit, garçon, bien dit, fit l'aubergiste en descendant à sa cave, d'où un instant après il sortait avec deux bouteilles.

De ces deux bouteilles, l'aubergiste but tout le contenu sauf un verre ; de sorte que le sang lui montait aux yeux et que les yeux lui sortaient de la tête.

En même temps, il serrait les poings, jurant que, si quelqu'un lui cherchait querelle en ce moment, ce quelqu'un là passerait un mauvais quart d'heure.

Mais Petit-Jean n'avait aucune envie de chercher querelle à l'aubergiste.

Il n'était pas venu pour cela.

L'aubergiste allait se verser le dernier verre qui restait dans la troisième bouteille, mais Petit-Jean l'arrêta.

— Et la vieille grand'mère, dit-il, ne faut-il pas qu'elle ait son verre ? il me semble qu'il y a assez longtemps qu'elle l'espère.

— Tu as raison, dit l'aubergiste en vidant la bouteille dans le verre ; tiens, porte-lui cela.

— Oh ! fit Petit-Jean en faisant semblant de trébucher, je n'ai pas les jambes assez solides ; faites-moi le plaisir de le lui porter, maître Claus, vous qui êtes un crâne.

— Ah ! mauvais clampin, dit maître Claus, qui renonce pour si peu. Eh bien, oui, on va lui porter son verre de vin, à la vieille

grand'mère ; et, s'il ne la réchauffe pas, c'est qu'elle a un glaçon dans le ventre.

Et maître Claus alla à la vieille grand'mère, qui se tenait assise dans la voiture.

Tenez, la mère, dit-il, voilà un verre de vin de Moselle que votre petit-fils vous envoie. Avalez-moi cela, et vous m'en direz des nouvelles.

Mais la bonne femme ne répondit mot et resta immobile.

— Ohé ! ne m'entendez-vous pas ? cria l'hôte le plus fort qu'il put. Je vous dis que voilà un verre de vin de Moselle que votre petit-fils vous envoie.

Mais, si fort qu'il eût crié cette fois, la vieille ne répondit pas plus que la première.

Et une troisième fois il répéta les mêmes paroles en criant plus haut encore ; et, comme la bonne femme ne bougeait ni ne répondait :

— Ah ! vieille entêtée, dit-il, je vais t'apprendre à te moquer de moi.

Et il lui jeta le verre d'hydromel à la tête.

Le coup fut si violent que la bonne femme en perdit l'équilibre, et, glissant le long des ridelles, tomba sur le côté.

— Ah ! s'écria Petit-Jean, qui avait suivi l'aubergiste sur la pointe du pied, voilà que tu as tué ma grand'mère ; regarde un peu le trou que tu lui as fait au front.

Et il lui sauta au collet en disant :

— Je t'arrête !

— C'est un gros malheur, s'écria l'aubergiste dégrisé en levant les mains au ciel. Hélas ! tout cela vient de ma vivacité, mais le cœur n'y était pour rien. Il faut me pardonner, petit, en considération de ce qu'elle était bien vieille et qu'elle n'aurait pas tardé à mourir de sa belle-mort.

— Malheureux ! dit Petit-Jean, elle eût vécu deux cents ans ; tu vois qu'elle était à la fleur de l'âge. Chez le juge ! chez le juge !

— Petit-Jean, tais-toi, dit l'aubergiste, et je te donnerai un plein boisseau d'argent.

— Bien empilé ? demanda Petit-Jean.

— Bien empilé, répondit l'aubergiste.

— Eh bien, va donc pour un boisseau d'argent, dit Petit-Jean ; mais, en conscience, la grand'mère valait plus que cela.

Et Petit-Jean reçut de l'aubergiste un boisseau d'argent bien empilé et fit enterrer sa grand'mère très-convenablement.

Le boisseau d'argent faisait moitié plus que la somme que le père de Petit-Jean avait prêtée à maître Claus.

Mais il est bon de se souvenir que les intérêts couraient depuis dix ans.

IV

Lorsque Petit-Jean rentra chez lui, il envoya le même petit garçon, qui déjà y avait été, prier Gros-Jean de lui prêter une seconde fois son boisseau, ayant quelque chose encore à mesurer.

— Comment, s'écria Gros-Jean, est-ce que je ne l'ai pas tué ? Il faut que je m'en assure.

Il porta donc lui-même le boisseau à Petit-Jean.

Il vit tout l'argent que venait de lui mesurer l'aubergiste.

— Où as-tu encore pris tout cet argent ? lui demanda-t-il en ouvrant de grands yeux.

— Écoute, Gros-Jean, dit Petit-Jean, en croyant me tuer, tu as tué ma grand'mère ; alors, moi, j'ai vendu la défunte, et l'on m'en a donné tout l'argent que tu vois.

— On t'a donné tout l'argent que je vois pour ta grand'mère ?

— Oui ; il paraît que les vieilles femmes sont très-chères cette année.

— Bon ! dit Gros-Jean, j'ai ma grand'mère qui est idiote ; tout le monde dit : « Quel bonheur pour elle, la pauvre chère femme, si elle pouvait mourir ! » Je vais la tuer et aller la vendre.

Et Gros-Jean rentra chez lui, prit la même hache avec laquelle

il avait tué ses chevaux et la grand'mère de Petit-Jean, fendit la tête de sa grand'mère, mit le corps dans sa voiture, et s'en alla tout droit chez l'apothicaire de la ville la plus proche.

Il s'arrêta devant la boutique, et, sans descendre de sa voiture :

— Eh ! monsieur l'apothicaire, cria-t-il ; eh !...

L'apothicaire était à genoux. Que faisait-il à genoux ? L'histoire ne le dit pas.

Il entendit qu'on l'appelait.

— C'est bien, c'est bien, dit-il, j'y vais, j'ai fini dans un instant.

Mais Gros-Jean était pressé : il descendit de sa voiture, et entra dans la boutique par la porte de la route, juste au moment où l'apothicaire y rentrait par la porte de l'arrière-boutique.

— Que me voulez-vous, mon ami ? demanda-t-il à Gros-Jean.

— Monsieur l'apothicaire, je veux vous vendre ma vieille grand'mère, répondit celui-ci.

— Votre vieille grand'mère ? Eh ! mon cher ami, que voulez-vous que je fasse d'une pareille idiote ?

— Elle ne l'est plus, fit Gros-Jean.

— Comment, elle ne l'est plus ?

— Non, elle est morte.

— Le bon Dieu lui a fait une belle grâce, pauvre chère femme !

— Ce n'est pas le bon Dieu qui lui a fait cette grâce-là, dit Gros-Jean, c'est moi.

— Comment, c'est vous ?

— Oui, je l'ai tuée.

— Pourquoi faire ?

— Pour vendre son corps un boisseau d'argent.

— Un boisseau d'argent, le corps d'une vieille femme ?

— Dame ! c'est le prix que Petit-Jean a vendu celui de sa grand'mère.

— Mon ami, dit l'apothicaire, vous me faites un conte.

— Un conte ?

— Oui ; et c'est fort heureux pour vous ; car, si vous aviez tué votre grand'mère, comme vous le dites, – sans compter que vous ne trouveriez pas de son corps un petit écu, – les gendarmes vous prendraient, le juge d'instruction vous ferait votre procès, les juges vous condamneraient et le bourreau vous guillotinerait.

— Bon ! fit Gros-Jean en devenant tout pâle, cela se passerait ainsi, dites-vous ?

— De point en point.

— Vous ne plaisantez pas ?

— Je ne plaisante pas.

— Votre parole d'honneur ?

— Foi d'apothicaire.

— Oh la la ! fit Gros-Jean en remontant dans sa voiture. – Heureusement que personne n'a vu la grand'mère.

Puis, se retournant vers l'apothicaire :

— Vous avez raison, dit-il, c'était une farce.

Et il mit son cheval au galop, rentra chez lui, coucha la grand'mère dans son lit, détacha une pierre du plafond, la lui fit tomber sur la tête, et sortit en criant :

— Au secours ! au secours ! la grand'mère vient d'être tuée par accident.

Et, comme Gros-Jean n'avait aucun motif de tuer sa grand'mère, qu'elle était pauvre, que, conséquemment, il n'en héritait pas, on ne fit aucune recherche sur cette mort, la bonne femme ayant, d'ailleurs, quatre-vingt-deux ans, et ayant ainsi vécu plus qu'âge de femme.

Mais, comme on emportait la bonne femme pour l'enterrer :

— Tu vas me payer cela, Petit-Jean ! dit Gros-Jean.

Et, profitant du moment où tout le village suivait le corps de la grand'mère, il prit le plus grand sac qu'il put trouver chez lui, et alla chez Petit-Jean.

— Ah ! ah ! lui dit-il, tu t'es encore moqué de moi, monsieur le drôle ! et c'est la seconde fois. La première fois, tu m'as fait

tuer mes chevaux ; la seconde, tu m'as fait tuer ma grand'mère ; mais, cette fois-ci, je te tiens, et tu ne m'attraperas plus.

Et, au moment où Petit-Jean s'en doutait le moins, il lui jeta le sac sur la tête, y fit glisser tout le corps, le lia par le bout, et le chargea sur son dos en lui criant :

— Maintenant, recommande ton âme à Dieu, car je vais te jeter à la rivière.

L'avis ne rassura pas Petit-Jean, qui se doutait bien, d'ailleurs, que Gros-Jean ne le mettait pas dans un sac pour lui faire des marivaudages.

Il y avait loin de la maison de Petit-Jean au fleuve, et Petit-Jean pesait plus qu'une plume ; de sorte que, la route passant près d'une église, — et Gros-Jean entendant le son de l'orgue et le chant des fidèles, — il résolut de profiter de la circonstance pour faire une petite prière en passant.

En conséquence, il déposa son sac près de la porte de la rue, et entra dans l'église.

Son imprudence était justifiée par l'impossibilité où était Petit-Jean de sortir du sac et par la solitude du porche.

— Hélas ! hélas ! soupira Petit-Jean en se tournant et se retournant dans le sac.

Mais il ne put que répéter une troisième fois *hélas !* sans arriver à dénouer le lien.

Un conducteur de bestiaux vint à passer par là. C'était un vieux pécheur qui avait eu une jeunesse fort orageuse. Son premier métier, racontait-on, avait de se mettre à l'affût dans les endroits les plus touffus et les plus écartés de la forêt Noire. Sur la cause qui le poussait à se mettre à l'affût, les avis étaient fort partagés : les uns disaient qu'il n'en voulait qu'aux cerfs, aux daims et aux sangliers du grand-duché de Bade ; les autres disaient qu'il s'attaquait, au contraire, à tout ce qui passait, bêtes et gens, et que, des bêtes il prenait la peau, et, des gens, la bourse.

Enfin était venu le moment où il avait renoncé à ce métier pour faire celui de marchand de bestiaux. Mais, si honnête que

fût sa dernière profession, il était facile de voir que le bonhomme avait un poids sur la conscience, et que, plus il vieillissait, plus le poids devenait lourd.

Or, un des bœufs qu'il conduisait heurta le sac où était Petit-Jean, et le renversa.

— Hélas ! hélas ! dit Petit-Jean, qui croyait que son heure était venue, je suis encore bien jeune pour entrer dans le royaume des cieux !

— Et moi, misérable que je suis, dit le bouvier, je suis trop vieux pour y entrer jamais.

— Qui que tu sois, cria Petit-Jean, ouvre le sac et prends ma place, et, dans un quart d'heure, je te réponds que tu y seras, dans le royaume des cieux !

— Ah ! si je te croyais, dit le bouvier.

— Foi de Petit-Jean, répondit le prisonnier avec un accent de converti qui ne laissa aucun doute à l'amateur.

Le bouvier dénoua le sac, aida Petit-Jean à s'en dépêtrer, y entra à sa place, priant Petit-Jean de le nouer bien solidement au-dessus de sa tête pour que l'on ne s'aperçût point de la substitution.

Petit-Jean fit un véritable nœud gordien.

— Fais attention aux bêtes ! cria le vieillard, de l'intérieur du sac.

— Sois tranquille, répondit Petit-Jean.

Et il se mit à chasser le troupeau devant lui.

À peine avait-il tourné l'angle de la rue, que Gros-Jean sortit de l'église et remit son sac sur ses épaules. Le vieillard, qui était fort sec, ne pesait guère que les deux tiers de ce que pesait Petit-Jean.

Mais Gros-Jean crut que c'était sa station dans l'église qui lui avait donné des forces.

— Oh ! oh ! dit-il, il est devenu bien léger ; cela provint sans doute de ce que j'ai entendu un cantique.

Et il s'achemina vers le fleuve, choisit un endroit large et pro-

fond, et y jeta le sac avec le conducteur de bestiaux, lui criant, croyant toujours s'adresser à Petit-Jean :

— Là, cette fois, tu ne m'attraperas plus.

Et, là-dessus, il s'en revint chez lui, prenant un chemin de traverse qui diminuait la route de près d'une lieue.

Il en résulta que, tout à coup, il vit devant lui Petit-Jean, qui, forcé de suivre le grand chemin à cause de son troupeau, chassait devant lui ses bœufs, ses vaches et ses moutons.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Gros-Jean stupéfait, ne t'ai-je donc pas noyé ?

— Non, répondit Petit-Jean ; tu m'as bien jeté à l'eau, c'est vrai ; mais...

— Mais quoi ?

— Mais à peine arrivé au fond, le sac s'ouvrit, et je me trouvai au milieu de la plus magnifique prairie du monde.

— Ouais ! fit Gros-Jean.

— Ce n'est pas tout, continua Petit-Jean : une ondine habillée de bleu, avec une couronne de roseaux sur la tête, me prit par la main, et, m'aidant à sortir du sac :

» — Est-ce toi, Petit-Jean ? demanda-t-elle.

» — Oui, mademoiselle, répondis-je ; mais, sans indiscretion, à qui ai-je l'honneur de parler ?

» — À l'une des filles du roi des eaux, et je suis chargée de t'offrir, de la part de mon père, ce beau troupeau qui paît là tranquillement dans cette vallée.

» Je regardai autour de moi, et je vis, non-seulement le troupeau que m'offrait la fille du roi des eaux, mais encore bien d'autres choses qui me ravirent en admiration.

— Et lesquelles ?

— D'abord, que le fond du fleuve était une grande route sur laquelle voyageait le peuple du fleuve qui se rendait à la mer, et le peuple de la mer qui remontait le fleuve. On ne voyait que des allants et venants, à pied, à cheval, en voiture. La route était bordée d'arbres et de fleurs ; on marchait sur une herbe toute semée

de petites fleurs bleues ; les poissons de toutes les couleurs, argent doré, rouges et bleus, nageant dans l'eau, glissant le long des treilles comme des oiseaux dans l'air. Ah ! Gros-Jean, tu n'as pas idée du singulier peuple et du magnifique bétail que cela fait !

— Mais, dit Gros-Jean, si tout est si beau là-bas, pourquoi n'y es-tu pas resté ?

— Attends donc, dit Petit-Jean, la chose à laquelle j'ai fait attention, c'était surtout à la fille du roi des eaux... Alors, comme elle était pleine de bonté pour moi, je lui ai demandé si elle ne voulait pas être ma femme. Elle m'a répondu que ce serait avec un grand plaisir, mais que, comme j'avais encore mon père et ma mère, il me fallait la permission de mes parents. C'était trop juste ; alors je lui ai dit que j'allais l'aller chercher, ce à quoi elle a répondu :

» — Eh bien, pour qu'ils croient à ce que tu leur diras, conduis-leur ce troupeau, et dis-leur que c'est le cadeau que leur fait leur belle-fille.

» Alors je suis parti, conduisant le troupeau à mes parents, et allant chercher mes papiers pour épouser la fille du roi des eaux. Ne me retarde donc pas, Gros-Jean ; car tu dois comprendre que je suis pressé : un plus joli garçon que moi n'aurait qu'à tomber à l'eau, la fille du roi en pourrait devenir amoureuse et l'épouser. Ce serait un beau mariage manqué, tu comprends ? Il est vrai que je pourrais me rabattre sur ses sœurs.

— Elle a donc des sœurs ? demanda Gros-Jean.

— Huit !... Elles sont neuf filles, à ce qu'il paraît.

— Tu peux te vanter d'être né coiffé, dit Gros-Jean.

Petit-Jean se rengorgea sans répondre.

— Et, dit Gros-Jean, si l'on me jetait au fleuve, moi, crois-tu que j'épouserais une des filles du roi des eaux ?

— Oh ! je n'en doute pas, dit Petit-Jean, vu que tu es encore plus beau garçon que moi.

— Eh bien, rends-moi un service, Petit-Jean.

- Volontiers.
- Comme je sais nager, si je me jetais à l'eau tout seul, je n'irais peut-être pas au fond ?
- Ah ! ça, c'est probable.
- Mets-moi dans le sac et jette-moi à l'eau.
- Avec plaisir ; mais tu es trop lourd. Je ne pourrai pas te porter jusque-là comme tu as eu la bonté de le faire pour moi.
- Nous irons à pied jusqu'au pont.
- Ça me retardera bien, Gros-Jean, dit Petit-Jean, paraissant hésiter.
- Oui ; mais tu auras obligé un ami.
- C'est vrai, dit Petit-Jean, et cela me décide. Ah ! mais attends donc.
- Quoi ?
- Ne vas pas te faire aimer de la mienne !
- Dis-moi son nom.
- Elle s'appelle Coraline.
- Eh bien, sois tranquille.
- Parole d'honneur ?
- Foi de Gros-Jean.
- En ce cas, allons, dit Petit-Jean, mais dépêchons-nous.
- Ce n'est pas moi qui te retarderai, dit Gros-Jean en pressant sa course dans la direction du pont.
- Mais, en arrivant sur le pont :
- Ah ! dit Petit-Jean, c'est impossible !
- Pourquoi impossible ?
- Pourquoi ? J'ai oublié le sac au fond de l'eau, et, comme tu sais nager, tu n'iras jamais au fond, et c'est au fond qu'il faut aller pour rencontrer les filles du roi des eaux.
- Il y a un moyen, dit Gros-Jean.
- Lequel ?
- Attache-moi une pierre au cou.
- Oui ; mais tu auras les mains libres, tu te débattras ; vaut mieux retourner à la maison et prendre un sac.

— Ce sera bien du temps de perdu.

— Dame ! c'est vrai.

— Écoute, lie-moi les mains derrière le dos.

— C'est juste, dit Petit-Jean.

— La fille du roi des eaux me les déliera.

— Ah ! fit Petit-Jean en secouant la tête avec un soupir, décidément tu es plus fin que moi, Gros-Jean.

— J'en ai toujours eu l'idée, dit Gros-Jean avec un sourire de vanité. Allons, allons, lie-moi les mains et attache-moi une pierre au cou.

— C'est toi qui m'en pries, n'est-ce pas ?

— Je crois bien que c'est moi qui t'en prie !

— Tu ne feras pas la cour à Coraline ?

— Je m'en garderai bien, dit Gros-Jean avec un sourire narquois.

— Eh bien, puisque cela t'arrange, mon pauvre Gros-Jean, je n'ai rien à te refuser.

Et il lui lia les mains derrière le dos, et il lui attacha une pierre au cou ; après quoi, Gros-Jean monta de lui-même sur le parapet du pont.

— Maintenant, pousse-moi, dit Gros-Jean.

— Tu le veux ?

— Oui.

— Eh bien, bon voyage ! fit Petit-Jean.

Et il poussa Gros-Jean, qui tomba avec un grand bruit dans la rivière, et qui, grâce à ses mains liées derrière le dos et à la pierre qu'il avait au cou, ne reparut jamais.

Quant à Petit-Jean, il revint chez lui avec son troupeau, et, devenu riche, épousa, non pas la fille du roi des eaux Coraline, mais Marguerite, la plus belle fille de tout le village.

Et la morale de ceci, mes enfants, c'est que le mal arrive toujours à celui qui veut le faire.

III

Le roi des taupes & sa fille

I

À l'extrémité d'un petit village de Hongrie, si petit qu'il n'a pas même de nom sur la carte, s'élevait une chaumière où vivait une pauvre veuve avec son fils.

La veuve s'appelait Madeleine et son fils Joseph.

Un petit jardin fruitier, au bout duquel était un champ, formait toute leur richesse. Ils y travaillaient avec ardeur, et, de la vente des fruits et de la récolte du blé, gagnaient de quoi vivre, pauvrement, il est vrai ; mais ni l'un ni l'autre n'avaient une ambition plus grande que ce qui leur était accordé par la parcimonieuse bonté du Seigneur.

Joseph avait toujours été un bon fils, un enfant pieux ; il chérissait sa mère, la soignait dans sa vieillesse, et, sciemment du moins, ne lui avait jamais fait la moindre peine.

Il était arrivé ainsi à l'âge de vingt ans.

C'était un beau garçon de cinq pieds quatre pouces, bien pris dans sa taille moyenne, avec de beaux cheveux blonds bouclés, comme les enlumineurs du xv^e siècle en mettent aux anges des missels. Il avait des yeux bien fendus, bleus comme l'azur du ciel, des dents blanches et un teint qui, à travers son hâle, laissait transparaître la fraîcheur et la santé de la jeunesse.

Il avait toujours été gai et joyeux ; le dimanche, après vêpres, courant le premier après les ménétriers, pour qu'ils donnassent le signal de la danse, et, ce signal donné, ne quittant la place que quand le dernier ménétrier avait passé son archet sous les cordes de son violon.

Quant aux jours de la semaine, c'était tout autre chose. Le village ne connaissait pas de meilleur travailleur que lui, soit qu'il labourât son champ, soit qu'il bêchât son jardin, soit qu'il

greffât ses arbres, soit qu'il taillât ses rosiers ; car, grâce à la façon dont il ménageait le temps et la place, il avait temps pour tout, et, au milieu des poiriers, des pommiers, des pêchers, place pour les fleurs.

Souvent sa mère voulait l'aider, ne fût-ce que pour ésherber les allées ou les plates-bandes, mais lui, en riant, lui prenait l'herbinette des mains, lui disant :

— Mère, quand vous avez pris la peine de faire un gros et grand garçon comme moi, c'était avec promesse du bon Dieu que, quand ce garçon aurait vingt ans, vous vous reposeriez. J'ai vingt ans, reposez-vous donc. Et, si vous ne voulez pas me quitter, tant mieux ; asseyez-vous là, et votre vue me donnera du courage.

Et Madeleine s'asseyait, regardant avec amour son Joseph, qui se remettait à travailler en chantant quelque belle chanson en l'honneur de la Hongrie et de la reine Marie-Thérèse ; car c'était non-seulement un bon enfant pour sa mère que Joseph, mais encore un bon fils pour la patrie.

Or, il arriva tout à coup que Joseph, au lieu de partir le matin en chantant, de travailler en chantant, de revenir en chantant et de manger en chantant au retour son morceau de pain sec et noir, d'abord ne chanta plus, puis ne travailla plus, puis ne mangea plus.

Il restait bien encore au jardin, mais au jardin seulement. Quant à le faire rentrer à la maison, c'était presque impossible.

C'était la nuit surtout qu'il se tenait assis, immobile, rêvant sous une petite tonnelle appliquée à la muraille, et qu'il avait tressée avec de la vigne pour mettre sa mère à l'ombre, tandis qu'il travaillait et que, tout en lisant ses prières dans son livre de messe, le seul qu'il eût jamais lu, sa mère le regardait travailler.

Madeleine devint fort inquiète ; elle voyait son pauvre enfant changer à vue d'œil, quoiqu'il n'eût aucune maladie de corps, mais son inquiétude n'en était que plus grande, car elle comprenait qu'il avait une maladie de cœur.

Parfois, – souvent, – puis enfin presque toujours, elle le suivait dans le jardin ; là, elle se cachait derrière quelque bel arbre fruitier couvert de feuilles et chargé de fruits, et elle voyait son pauvre Joseph rêvant et les yeux fixés sur la terre, comme s'il attendait que quelque chose en sortît.

Alors sa mère n'y pouvait tenir ; elle paraissait, s'approchait de lui, et, des larmes dans les yeux, lui demandait :

— Au nom du ciel, mon cher Joseph, si tu es malade, dis-le à ta mère.

Mais lui secouait la tête, s'efforçait de sourire, et répondait :

— Non, mère ! je me porte bien.

Mais sa bouche ne se refermait pas sans laisser passer un soupir.

Ce soupir rendait à Madeleine le courage de l'interroger de nouveau.

— Mais, si tu n'es pas malade, mon enfant, lui disait-elle, il doit tout au moins te manquer quelque chose ; autrefois, tu n'étais pas ainsi. Parle, mon cher Joseph, et je ferai tout ce que tu voudras ; seulement, tu redeviendras gai et joyeux comme tu étais autrefois.

— Impossible ! ma mère, répondait Joseph ; ma gaieté est partie pour toujours, et votre amour, si grand qu'il soit, ne peut me donner ce que je désire.

Alors Madeleine se mettait à pleurer amèrement ; car elle aimait son Joseph au delà de toute mesure et elle eût volontiers donné sa vie pour qu'il eût cette chose qu'il disait impossible à obtenir. Enfin, elle le pria tant de lui dire ce qu'il avait sur le cœur, elle pleura tant en le suppliant, elle fut si inconsolable, que lui, tout ému et l'embrassant, laissa échapper ces paroles, qui sortirent si péniblement de son cœur, qu'on eût dit qu'en sortant elles l'avaient brisé :

— Ma mère, je suis amoureux !

Mais Madeleine à ces paroles essuya ses larmes. Elle voyait son Joseph avec des yeux de mère et ne pensait pas qu'il y eût

dans tout le village une fille qui ne fût heureuse de l'épouser.

— Bon ! dit-elle, si ce n'est que cela, mon enfant chéri, tu as tort de te désoler. Dis-moi seulement quelle est la fille assez heureuse pour que tu l'aimes, et, quand ce serait Bertha, la fille du magister, ou Marguerite, la fille du bailli, j'irais la demander à ses parents.

— Ah ! répliqua Joseph, ce n'est ni la fille du magister ni la fille du bailli. Oh ! si ce n'était que Marguerite ou Bertha, je ne serais point embarrassé.

— Malheureux ! dit la pauvre mère, tu as donc porté tes regards plus haut ?

— Hélas ! oui, répondit Joseph.

— Une fille noble, mon pauvre enfant ?

— Si ce n'était que cela !

— Tu serais amoureux d'une baronne ?

— Plus haut, ma mère.

— D'une comtesse ?

— Plus haut.

— D'une marquise ?

— Plus haut.

— D'une duchesse ?

— Plus haut, plus haut.

— D'une princesse ?

— Ma mère ! s'écria le pauvre Joseph en se jetant en sanglotant dans les bras de Madeleine, ma mère, je suis amoureux de la fille du roi des taupes.

Madeleine jeta un cri.

Puis, quand elle fut revenue à elle :

— Oh ! mon pauvre enfant, dit-elle, il est fou !

— Non, ma mère, par malheur, je ne suis pas fou, dit Joseph.

Oh ! si j'étais fou, je serais bien heureux.

— Mon enfant, dit Madeleine, si tu veux, nous irons à la ville et nous consulterons un médecin.

— Oh ! ma mère, il ne s'agit pas d'un médecin ; je vous dis

que je ne suis pas fou, et, pour vous le prouver, je vais vous raconter ce qui m'est arrivé !

La mère secoua la tête, car cette affirmation de son fils ne la rassurait aucunement. Elle savait que les pires de tous les fous sont ceux qui ne veulent pas convenir de leur folie.

Joseph vit ce qui se passait dans son cœur et quelle crainte avait la pauvre femme ; il en eut pitié.

— Écoutez-moi, ma mère, lui dit-il, et vous allez tout savoir.

Il fit asseoir sa mère près de lui, lui prit les deux mains entre les siennes et commença :

— Il y a maintenant deux mois, dit-il, qu'un matin, en allant tailler mes arbres dans le jardin, je remarquai que la terre était bosselée d'une innombrable quantité de taupinières ; vous savez, ma mère, combien je détestais alors ces animaux qui sont le désespoir des jardiniers ; je me mis donc le même jour à leur tendre des pièges. Mais, pendant cinq ou six jours, les pièges furent tendus inutilement. Enfin, un matin, je vis une taupe dans la taupinière.

» — Ah ! m'écriai-je en prenant ma bêche, tu vas payer pour toutes, toi !

» Et, là-dessus, je levai ma bêche pour la couper en deux.

» Mais jugez de mon étonnement, ma mère, quand j'entendis la taupe me dire :

» — Ne me tue pas, Joseph ! ce que j'ai fait, c'est par ignorance ; je suis bien jeune encore, et je ne savais pas, en venant respirer l'air à la surface du sol, que je te fisse du tort ; si tu me laisses la vie, je te promets qu'à l'avenir pas une taupe ne bouleversera ton jardin ni aucune terre qui t'appartienne.

» L'animal avait parlé d'une voix si douce et si suppliante, que je sentis mon cœur tout ému et que je le lâchai en lui disant :

» — Vivez !

» — Je te remercie, dit-elle alors, et, si tu veux me revoir, viens demain soir aussitôt que la lune se lèvera, et alors je te dirai quelque chose en confidence.

» En disant cela, la taupe s'enfonça dans la terre.

» J'avais grande envie de lui dire de rester, afin de causer plus longtemps avec elle. Mais j'étais pris d'une sorte de terreur ; je n'avais jamais entendu raconter que les taupes parlissent. Et celle-ci avait disparu avant que j'eusse surmonté cette terreur.

» J'eus d'abord envie de vous raconter cet événement ; mais, le premier jour, lorsque la pensée m'en vint, je résolus d'attendre au lendemain pour avoir quelque chose de plus positif à vous dire. La taupe avait promis de me faire des confidences : c'était vingt-quatre heures de plus ou de moins, voilà tout.

» Le lendemain, à l'heure convenue, je me rendis au jardin, et, là, je restai les yeux tantôt fixés sur l'endroit de l'horizon où devait apparaître la pleine lune, tantôt sur la place où la taupe avait disparu dans la terre.

» La lune se leva au ciel, mais la taupe ne sortit pas de terre.

» Je pensai que l'animal s'était moqué de moi et je m'apprêtai à rentrer à la maison, plus triste que je n'eusse cru jamais l'être pour un rendez-vous manqué avec une taupe, lorsque, en jetant un dernier regard autour de moi, je vis s'élever du milieu d'un massif de roses une jeune fille, belle comme la statue de la nuit. Elle avait ses longs cheveux noirs déroulés, mais serrés aux tempes par une couronne aux feuilles d'or. Elle avait des yeux noirs doux comme du velours, de longs cils et de beaux sourcils noirs, dessinés en arcs irréprochables. Le reste du costume était une longue robe ou plutôt une tunique serrée à la taille par une ceinture d'or, avec de grandes manches ouvertes qui laissaient voir ses bras ronds et blancs.

» La lune, qui se levait dans son plein, éclairait son visage de sa douce et caressante lumière et me permettait de voir combien elle était belle.

» — Qui êtes-vous ? lui demandai-je, et comment êtes-vous entrée dans le jardin ?

» — Je viens de sortir de terre, me répondit-elle en souriant.

» — Vous venez de sortir de terre ! et comment cela ?

» — Oui ; je suis la taupe à laquelle, hier, tu laissas la vie et qui vient te remercier de ta générosité.

» Je restai tout étourdi, et, la contemplant, je crus que je rêvais.

» — Je t'ai dit hier que j'avais une confiance à te faire, continua-t-elle. La voici :

» Je devins tout oreilles, pour écouter la belle jeune fille.

» Je suis la fille unique et la seule héritière du roi des taupes, dit-elle, lequel est, en réalité, un être humain ; mais un méchant magicien nous a changés en taupes et enfermés dans la terre, où nous vivons maintenant comme des taupes ordinaires ; seulement, il m'est permis, à moi, chaque fois que la pleine lune se lève, de reprendre ma forme naturelle, de son lever à son coucher. Mais mon père n'a pas obtenu la même faveur et ne doit pas reprendre sa forme première jusqu'au jour qui la lui rendra éternellement ; car nous sommes des génies, et, par conséquent, nous sommes immortels.

» Je sentais que mon cœur volait au-devant de la belle jeune fille, et que mon âme était suspendue à ses lèvres, tandis qu'elle parlait.

» — Oh ! lui dis-je, si, en effet, vous avez quelque reconnaissance de ce que je vous ai sauvé la vie, accordez-moi les quelques heures qu'il vous est, à toutes les pleines lunes, permis de passer en ce monde sous votre forme naturelle.

» — Ne le désire pas, dit-elle ; car, au lieu d'une faveur, ce pourrait bien être un malheur pour toi ; il est toujours dangereux pour les hommes de nous fréquenter, nous autres pauvres créatures métamorphosées. Crois-moi, c'est pour ton bien que je refuse de revenir. Adieu ! ne pense plus à moi.

» Alors, elle remonta sur sa taupinière, qui était au centre du massif de rosiers et s'enfonça lentement dans la terre.

» J'étendis les bras, mais je ne saisis plus que l'air. La vision s'était évanouie. Depuis ce jour, ma mère, ou plutôt depuis cette nuit, je ne l'ai pas revue !

» Voilà pourquoi je ne quitte plus le jardin, ma mère ; voilà pourquoi je passe mes nuits dehors ; c'est que j'espère toujours la revoir. Voilà pourquoi, enfin, ne la revoyant pas, je suis triste, car elle était si merveilleusement belle, que, pendant cette unique entrevue, j'en suis devenu amoureux comme un fou !

» Maintenant, vous comprenez comment, après cette confiance, je me tus si obstinément. Je craignais que votre âme chrétienne, ma mère, ne me fît un crime de cet étrange amour.

— Oh ! Joseph ! Joseph ! que viens-je d'entendre ? En effet, s'écria Madeleine, c'est une action impie que d'aimer une taupe, fût-elle la fille du roi ; car, enfin, tu ne peux désirer une femme qui sera taupe six semaines, et femme une seule nuit. Qui sait si, au lieu d'être ce qu'elle t'a dit, ce n'est point quelque diablesse femelle envoyée par Satan pour te tenter ?

— Hélas ! ma mère, répondit Joseph, plutôt au ciel ; car, s'il en était ainsi, elle serait revenue.

— Alors, tu te seras endormi et tu auras rêvé.

— Oh ! ma mère, j'ai vu bien des femmes dans mes rêves, et jamais aucune comme celle-là n'est restée vivante dans mon esprit. Non, non, c'est bien la fille du roi des taupes que j'ai vue. C'est bien une réalité que j'aime !

— Eh bien, alors, tâche de l'oublier, mon enfant chéri, dit Madeleine. En tout cas, c'est un sortilège, et il est bon de le chasser de ton esprit. Prie et travaille, et, si tu veux te choisir une femme, que ce soit parmi les filles du village. Tu es beau garçon, Joseph, et, bien que nous ne soyons pas riches, nous avons bonne réputation, et tu trouveras une femme sage et jolie. Sois pieux, réfléchi et laborieux comme par le passé, et tout ira bien.

Mais Joseph secoua la tête en souriant avec tristesse. Il voyait bien que le conseil que lui donnait sa mère était le bon et le seul à suivre ; mais il n'avait pas la force ou plutôt la puissance d'oublier la belle jeune fille à la ceinture d'or et à la couronne d'ancolies.

La seconde pleine lune arriva depuis le moment où Joseph

avait vu la fille du roi des taupes ; au fur et à mesure que l'on se rapprochait du moment où Joseph espérait revoir celle qu'il aimait, il devenait plus gai et meilleur travailleur. Seulement, de son côté, depuis qu'elle était prévenue, sa mère ne le quittait pas des yeux.

Le soir tant attendu revint.

Madeleine fit tout ce qu'elle put pour faire rentrer son fils à la maison ; mais celui-ci déclara que, pour tous les trésors du monde, il ne quitterait pas le jardin.

— Alors, dit sa mère, je resterai avec toi.

— Restez, ma mère, dit Joseph, mais demeurez à l'écart ; car, si elle vient, et que vous la voyiez, vous encouragerez mon amour, j'en suis bien sûr, au lieu de le combattre.

Le soir venu, Madeleine s'assit sous la tonnelle, et Joseph se tint debout, à dix pas de là, appuyé au tronc d'un arbre.

Madeleine pleurait et priait, ne perdant pas Joseph de vue.

Joseph priait et espérait, les yeux fixés sur la terre.

Tout à coup la pleine lune commença de paraître, se levant au-dessus de la montagne.

Et aussitôt, à quatre pas de Joseph, une taupinière se forma, qui devint de plus en plus forte, jusqu'à ce qu'elle présentât le volume d'une petite colline de huit à dix pieds de haut.

Alors, elle se fendit par le milieu, et, au lieu d'une belle jeune fille, on vit sortir de terre une énorme taupe, grosse comme un bœuf, qui s'avança vers Joseph.

Madeleine jeta un grand cri et accourut pour tirer Joseph en arrière ; mais celui-ci ne bougea point, on eût dit qu'il avait pris racine à sa place.

— Ma mère, ma mère, dit-il, c'est le roi des taupes, ne le reconnaissez-vous pas à la couronne qu'il porte sur sa tête ?

Et, en effet, le monstrueux animal avait sur la tête une couronne d'or qui brillait à la lueur de la lune.

En ce moment, la taupe était tout près de la mère et du fils ; elle se dressa, s'assit gravement sur son derrière, et, allongeant

vers Joseph sa patte colossale qui semblait une main humaine armée de griffes :

— Viens avec moi, dit le roi des taupes d'une voix sourde et terrible. Je te donne ma fille. Tu seras mon gendre. Viens ! ta fiancée t'attend.

Et il voulut entraîner Joseph en lui posant la patte sur l'épaule.

Mais la mère enlaça son fils dans ses bras en lui criant, avec un accent doux et suppliant à la fois :

— Oh ! Joseph, Joseph, songe à ta mère ! songe à Dieu ! ne suis pas ce monstre !

Et, en effet, Joseph, effrayé lui-même à l'aspect du monstre, saisit la main de sa mère et voulut fuir avec elle.

Mais, au moment où il se détournait, de la même taupinière sortit une femme merveilleusement belle ; comme la première fois, ses cheveux étaient flottants, et, d'une voix d'une douceur ineffable elle prononça ce seul mot :

— Joseph !

Joseph s'arrêta, fasciné. Il n'y avait pas moyen de résister à cette voix et à ce regard, qui semblaient unis pour briser toute volonté humaine. Il resta donc immobile au lieu de fuir.

Mais ce n'était point assez ; la fille du roi des taupes voulait non-seulement que Joseph ne s'enfuît pas, mais encore qu'il la suivît.

Aussi, d'une voix encore plus douce que la première fois :

— Viens ! dit-elle.

Et, à ce mot, entraîné comme par une force irrésistible, Joseph s'arracha des bras de sa mère et s'élança dans ceux de la jeune fille.

Au même instant, ils disparurent tous deux.,

Le roi des taupes, à son tour, s'enfonça lentement, empêchant la malheureuse mère de suivre son fils.

Au reste, la lutte ne fut pas longue. Dès que Joseph eut disparu sous la terre, Madeleine tomba évanouie sur le gazon.

II

Lorsque la pauvre femme revint à elle, le jour commençait à paraître et l'on se levait dans le village.

Elle se mit à pleurer et à crier si fort, que, quoique la maison fût, comme nous l'avons dit, en avant du village à une centaine de pas des autres, les plus proches paysans accoururent et lui demandèrent ce qu'elle avait.

Alors, elle raconta ce qui s'était passé sous ses yeux et ils furent saisis d'épouvante.

D'abord, ils avaient refusé de croire ; mais le récit portait un tel caractère de vérité, les larmes surtout étaient si vraies, si maternelles, que la conviction entra dans les cœurs, et que, voyant la pauvre mère qui grattait le sol avec ses mains à l'endroit où son fils avait disparu comme si elle eût voulu le déterrer, ils allèrent chercher des pelles et des pioches et se mirent à creuser la terre.

Mais ce fut au hasard qu'ils creusèrent, car, de l'immense taupinière, il ne restait pas la moindre trace.

Ce fut en vain qu'ils essayèrent de la consoler, elle refusait toute consolation.

— Ô mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait-elle, si seulement mon fils était mort, si dans votre bonté, Seigneur, vous me l'aviez repris ; il était si bon, que je serais bien sûre qu'il est près de vous dans le ciel ; mais, maintenant, il vit là-dessous dans la terre avec ces monstres aveugles ; il oublie Dieu et sa mère, et peut-être est-il à son tour changé en taupe !

Et sa douleur était si violente, et, au lieu de se calmer, s'exaltait tellement que les voisins lui dirent :

— Consolez-vous, nous allons fouiller la terre jusqu'à ce que nous le trouvions.

Et, en effet, ils se mirent à creuser la terre si profondément, que l'eau vint et les empêcha de fouiller plus avant ; mais ils n'avaient rien trouvé, ni Joseph, ni le roi des taupes, ni sa fille.

Une année s'écoula ainsi : la pauvre veuve ne cessait de pleurer son fils bien-aimé. Le jardin et le champ étaient redevenus déserts et incultes. Madeleine serait morte de faim si les bonnes âmes du village ne lui eussent apporté le nécessaire.

Un soir, elle était assise dans son jardin, tellement absorbée dans sa douleur muette, que le soir la surprit sans qu'elle s'en aperçût.

C'était justement pleine lune, ce soir-là.

L'astre au pâle visage venait de se lever, et brillait magnifiquement au ciel.

Tout à coup, une taupinière se forma à quelques pas de Madeleine, et la belle princesse des taupes apparut.

À sa vue, Madeleine se prit à crier :

— Ah ! c'est toi, malheureuse ! me ramènes-tu mon enfant ?

— Tu le reverras, répondit la princesse d'une voix douce ; mais, pour cela, il faut que tu nous suives dans notre empire.

— Si je te suis, le reverrai-je, bien sûr ? demanda la veuve.

— Bien sûr ! Suis-moi.

— Oh ! à l'instant même ! s'écria Madeleine.

— Alors, viens, dit la princesse.

Madeleine monta avec la princesse sur la taupinière, et aussitôt toutes deux furent englouties dans les entrailles de la terre.

Pendant l'espace d'une minute, la pauvre femme perdit toute espèce de sentiment d'existence ; et, lorsqu'elle reprit ses sens, elle se trouva dans un palais bâti en mottes de terre superposées, au milieu desquelles fourmillaient des taupes de toutes les tailles.

La veuve frissonna comme les feuilles du tremble ; mais le souvenir de son fils lui rendit le courage.

— Joseph ! cria-t-elle, où es-tu, mon bon Joseph ? je veux te voir.

Alors, le roi parut, toucha un rideau qui se sépara en deux parties. Et Joseph se précipita dans les bras de sa mère.

Ce ne fut qu'un seul cri échappé de ces deux cœurs :

— Mon fils !

— Ma mère !

Et, comme si la force leur manquait, ni l'un ni l'autre ne purent en dire davantage.

Madeleine, la première, retrouva la parole.

— Enfin, lui dit-elle, te voilà ! – Rien ne nous séparera plus, et tu reviendras avec moi là-haut, sur la terre.

Mais Joseph secoua tristement la tête.

— Non ? s'écria Madeleine effarée. – Je crois que tu m'as répondu non ?

— Ma mère, répondit tristement Joseph, je ne puis vous suivre, lors même que je le voudrais.

— Comment ! tu ne le peux pas ? s'écria la mère ; et qui t'en empêche donc ? Peut-être le roi ? Mais je vais le supplier jusqu'à ce qu'il m'accorde que tu reviennes avec moi.

En effet, elle se jeta à genoux aux pieds du roi des taupes, et le supplia les mains jointes.

— Sire roi ! s'écriait-elle, rendez-moi mon fils ! Vous êtes père, et vous savez ce que vous auriez à souffrir si l'on vous ravissait votre enfant. Oh ! si vous ne m'entendez pas, si vous ne m'exaucez pas, c'est que non-seulement les taupes n'ont pas d'yeux, mais encore qu'elles n'ont pas de cœur.

Alors, le roi lui répondit :

— En vérité, tu me fais grande peine, pauvre femme ; car tu te trompes : les taupes ont un cœur et plus sensible même que celui des hommes ; mais je ne puis laisser partir ton fils, puisque, demain, il épouse ma fille.

— Oh ! que Dieu ait pitié de moi ! s'écria Madeleine ; aurais-je jamais pu penser que j'élevais un si beau garçon, un si bon chrétien pour qu'il épousât une princesse des taupes ? Non, non, il n'en sera pas ainsi, vous me le rendrez, je l'emmènerai avec moi ou je mourrai.

— Écoute, dit le roi, tu peux ne pas te séparer de ton fils, mais alors il faut demeurer avec nous.

— Oh ! je le veux, je le veux, répondit la pauvre mère avec

passion ; il est vrai que c'est affreux de demeurer ici ; mais, avec mon Joseph, toute demeure est belle.

— Oui, reste ici, ma bonne mère, dit Joseph, et moi non plus, je n'aurai plus rien à désirer si je t'ai là, près de moi.

— Soit, dit le roi ; mais cela ne peut pas se passer tout à fait ainsi.

— Pourquoi cela ? demanda la mère.

— Il y a une condition pour que tu restes parmi nous.

— Laquelle ?

— Nous autres taupes, nous sommes aveugles, comme tu vois.

— Eh bien ? demanda la pauvre Madeleine en frissonnant.

— Eh bien, il faut que tu deviennes aveugle comme nous.

— Oh ! c'est bien épouvantable, dit la pauvre mère ; car, si je deviens aveugle, ne je pourrai plus voir mon enfant.

— En effet, répondit le roi des taupes, tu ne le pourras plus voir ; mais tu resteras près de lui, il t'aimera, tu le toucheras et tu entendras sa voix.

— Hélas ! hélas ! dit la mère, je voudrais cependant bien le voir ! songez qu'il y a un an que je ne le vois plus ! laissez-moi mes yeux, je vous en prie, je ne regarderai que lui, et, si je regarde autre chose, je consens à perdre la vue.

— Non, dit le roi, accepte ou refuse ; il n'y a pas de milieu : ou l'on va te crever les yeux à l'instant même, ou à l'instant même tu vas retourner sur la terre et tu ne verras plus ton fils.

— Non ! non ! s'écria la bonne femme, non, je ne puis pas, non, je ne veux pas me séparer de lui. Crevez-moi donc les yeux et laissez-moi près de mon Joseph ; seulement, tandis qu'on me les crèvera, je demande à lui tenir les mains, afin qu'on ne me le vole pas une seconde fois.

— C'est bien, dit le roi, ta demande t'est accordée.

Joseph vint s'agenouiller devant sa mère et lui prit les deux mains sur lesquelles il appuya ses lèvres.

De grosses larmes coulaient de ses yeux.

Lorsque Madeleine vit cela, elle essuya vite les siennes et lui dit :

— Ne pleure pas, Joseph, je suis bien heureuse, va !

Et, en effet, elle se mit à rire bruyamment pour lui faire croire qu'elle était gaie.

Pendant ce temps, deux taupes faisaient rougir à un réchaud deux aiguilles, tandis que deux autres soufflaient le feu pour redoubler l'intensité du foyer.

La pauvre femme tourna la vue de ce côté et frissonna ; mais, détournant les yeux et les arrêtant sur son fils avec une telle passion, qu'on eût dit qu'elle voulait graver le portrait de son Joseph dans son cœur :

— Si vous êtes prêt, dit-elle, je le suis.

Alors, le roi lui dit une dernière fois :

— Femme, es-tu bien décidée à ce que tu fais faire ? Réfléchis, tu es encore libre de te dédire ; c'est une grande souffrance que tu vas éprouver quand ces aiguilles rougies pénétreront dans le globe de ton œil.

— Ne me tentez pas et faites ce qui est convenu, dit la mère ; que je souffre, que je ne voie plus, que je reste aveugle pour toujours, mais que je ne quitte pas mon enfant.

Et, ayant regardé une dernière fois Joseph avec une tendresse inouïe :

— Maintenant, dit-elle, faites ce que vous voudrez.

Et elle embrassa son fils, qu'elle tint en pleurant dans ses bras.

— Ô ma mère ! ma mère ! s'écria celui-ci, Dieu récompensera un pareil amour.

Les deux taupes s'approchèrent alors chacune avec une aiguille rouge à la patte, et, se dressant sur leurs pieds de derrière, elles approchèrent lentement l'aiguille des yeux de Madeleine.

Mais, au moment où les aiguilles allaient toucher la rétine, un grand coup de tonnerre retentit et la terre trembla tellement, que le palais des taupes s'écroula.

Madeleine ne savait ce qui lui arrivait, tant elle était aba-

sourdie par cet effroyable tremblement de terre ; mais bientôt elle reprit ses sens ; elle était couchée aux bras de son fils ; elle ouvrit les yeux avec terreur, car elle le sentait encore ; elle tremblait de ne plus le voir, mais elle le vit.

Non-seulement lui, mais, à côté de lui, un homme d'une belle figure et d'une haute taille, avec un manteau de pourpre et une couronne d'or sur la tête.

Auprès de cet homme était la belle princesse, fiancée de son fils, telle qu'elle lui était apparue sur la terre ; elle ne pouvait pas embellir, étant déjà ce que l'on pouvait rêver de plus beau.

Beaucoup de seigneurs et de dames richement vêtus étaient à leurs côtés.

Le palais de terre avait disparu ; il était remplacé par un palais de marbre, et l'on était, non pas au fond d'un souterrain, mais dans une belle ville éclairée par les rayons du soleil, et tout autour d'eux régnait le plus grand luxe, le plus grand mouvement et la plus grande joie.

— Que signifie tout cela ? demanda Madeleine qui prenait tout ce qu'elle voyait pour un beau rêve.

Alors, l'homme au manteau de pourpre prit la parole et lui dit :

— Je suis le roi des taupes. Un méchant magicien m'avait, par vengeance, métamorphosé en taupe, moi et mes sujets ; de sorte que nous devons vivre sous terre et sous une forme hideuse, jusqu'à ce qu'un être humain se fût décidé, par amour, à se laisser crever les yeux, pour revenir parmi nous. Depuis deux mille ans, nous aspirons à notre délivrance. Nous avons attiré parmi nous beaucoup de créatures terrestres, mais aucune n'avait un amour assez grand pour se dévouer. Tu nous as délivrés, femme, et ta récompense sera égale au service rendu. Ton fils aime ma fille ; je la lui donne pour femme, et, un jour, il me succédera comme roi. Le méchant magicien ne peut désormais nous nuire, car c'est lui qui reprend ma place, et qui habite sous terre, à cette heure, avec ses enfants, aussi méchants que lui. Quant à toi, fem-

me, tu vas vivre dans ce palais avec nous, et nous ne cesserons de te témoigner notre reconnaissance.

Mais Madeleine, secouant la tête :

— Sire roi, dit-elle, je ne suis point habituée à toute cette splendeur et à tout ce luxe ; je vous remercie donc de vos bonnes intentions ; mais voulez-vous me rendre heureuse, laissez-moi vivre tout simplement dans le voisinage de mon fils en me donnant à proximité du palais une petite chaumière avec un petit jardin ; que je voie tous les jours mon Joseph, que je me réjouisse de son bonheur, et je serai grandement récompensée. Quant à ce que j'ai fait, je l'ai fait par amour pour mon fils, et, si vous avez attendu si longtemps pour être délivrés, c'est que vous n'avez pas songé à vous adresser à une mère.

Joseph épousa la belle princesse, vécut heureux avec elle, succéda au roi son père, et fit pendant toute sa vie le bonheur de ses sujets.

Sa mère mourut à quatre-vingts ans dans la chaumière que le roi des taupes lui avait fait bâtir, et elle ferma les yeux en lui disant :

— Je suis bien heureuse, car je vais t'attendre dans le monde où les mères ne deviennent jamais aveugles, et ont pour récompense la joie de voir éternellement leurs enfants !

IV La Reine des Neiges

I

LES ABEILLES BLANCHES

Dans une de ces grandes villes où il y a tant de maisons et tant d'habitants, qu'il n'y a pas assez de place pour que chacun possède un petit jardin, et où, par conséquent, la plupart doivent se contenter d'une caisse de bois sur la fenêtre, ou d'un pot de fleurs sur la cheminée, il y avait deux pauvres enfants qui avaient chacun leur jardin dans une caisse. Ils n'étaient pas frère et sœur, mais ils s'aimaient autant que s'ils l'eussent été.

Leurs parents demeuraient juste en face les uns des autres, au quatrième palier d'une de ces vieilles maisons en bois dont les étages, surplombant les uns sur les autres, vont toujours se rapprochant jusqu'à ce que les derniers se touchent presque.

Les toits des deux maisons ne se trouvaient donc en quelque sorte séparés que par les deux gouttières, de façon qu'un homme de grande taille eût pu – comme faisait ce gigantesque colosse de Rhodes dont vous avez entendu parler, mes chers enfants, et qui était une des sept merveilles du monde – poser un pied sur une fenêtre, un pied sur l'autre, et voir passer entre ses jambes les gens qui suivaient la rue, allant à leurs affaires ou à leurs plaisirs.

Les parents des deux enfants, qui étaient l'un un petit garçon, et l'autre une petite fille, avaient, en dehors de leur fenêtre, et chacun de leur côté, une grande caisse en bois pleine de terre, où croissaient des herbes destinées aux usagers de la cuisine, comme civette, persil, cerfeuil, et, en outre un petit rosier couvert, la moitié de l'année, de fleurs qui, tout en souriant au soleil, embaumaient la chambre.

Les rosiers étaient la propriété des deux petits enfants, qui les arrosaient, les taillaient, les soignaient avant de penser à eux-

mêmes, tant ils aimaient leurs rosiers.

Les parents, qui, de leur côté, étaient bien ensemble, songèrent un jour à rendre encore plus complète la communication de leurs deux appartements. Au lieu de laisser les caisses en large sur chaque fenêtre, ils les placèrent en travers, de manière qu'elles formassent un pont sur la rue ; ils y semèrent alors des pois de senteur et de beaux haricots rouges dont les longs filaments pendirent dans la rue ou remontèrent le long des fenêtres, de sorte que les deux caisses formaient comme un arc triomphal de verdure et de fleurs.

Comme les enfants savaient qu'il leur était défendu de traverser ce pont de feuillage, on leur accordait une fois chaque jour la permission de monter l'un chez l'autre, et de s'asseoir sur des petits bancs encadrés dans les fenêtres, où l'un jouait avec son polichinelle, l'autre avec sa poupée, et plus souvent encore tous ensemble avec un petit ménage de faïence ou de fer-blanc qui avait été donné à la petite fille par son parrain, le jour de ses étrennes.

En hiver, ce plaisir, où le bon Dieu intervenait pour les trois quarts au moins, prenait une fin. Les carreaux de fenêtres alors se couvraient de givre, et, pour se voir, les deux enfants faisaient chauffer un sou en cuivre et le posaient tout chaud contre les carreaux gelés. Ils obtenaient ainsi un petit rond par lequel, la vitre étant mise à découvert, ils se pouvaient entre-regarder. Alors, derrière chaque petit rond, on voyait à chaque fenêtre un œil doux et amical. C'étaient le petit garçon et la petite fille qui se disaient bonjour.

Le petit garçon s'appelait Peters et la petite fille Gerda.

L'hiver, comme il était impossible, à cause du froid, d'ouvrir les fenêtres, les séances devenaient naturellement plus longues chez l'un ou chez l'autre, surtout lorsque dehors il tombait de la neige.

— Ce sont les abeilles blanches qui essaient, disait la grand'mère.

— Ont-elles aussi leur reine ? demandait le petit garçon, qui savait que les abeilles ont une reine.

— Oui, elles en ont une, répondait la grand'mère ; elle s'appelle la Reine des Neiges, et elle vole là où l'essaim des flocons est le plus épais. C'est la plus grosse de toutes, et elle n'est jamais innocupée. À peine a-t-elle touché la terre, qu'elle remonte vers les nuages noirs. Seulement, à minuit, elle vole dans les rues de la ville en regardant aux fenêtres, et alors celles-ci se couvrent d'une couche de glace qui représente des fleurs.

— Oui, oui, nous avons vu cela, dirent les deux enfants.

Et, à partir de ce moment, ils crurent que c'était vrai, tant les petits et même les grands enfants ont facilité de croire à la vérité de ce qu'ils voient, quoique ce qu'ils voient, ou plutôt ce qu'ils croient voir ne soit pas toujours la vérité.

— Est-ce que la Reine des Neiges, qui regarde à travers les vitres, peut entrer dans les maisons ? demanda la petite fille avec une certaine crainte.

— Ah ! bon ! qu'elle entre dans la nôtre, dit le petit garçon avec ce ton de forfanterie particulier aux enfants, je la mettrai sur le poêle, moi, et elle fondra.

Le soir, étant à demi déshabillé, le petit Peters monta sur une chaise et regarda par le trou rond. Il vit alors des milliers de flocons de neige qui tombaient dehors, et, au milieu de l'essaim d'abeilles blanches, un énorme flocon qui tombait sur le rebord de la fenêtre. Le flocon, à peine tombé, grossit, grandit, s'arrondit, prit une forme humaine, et devint enfin une belle dame tout habillée d'une étoffe brillante comme l'argent, et composée de millions de flocons de neige, dont les uns formaient des étoiles et les autres des fleurs. Quant à son visage et à ses mains, ils étaient de la glace la plus pure, la plus brillante. Au milieu de ce cristal, ses yeux brillaient comme des diamants et ses dents comme des perles. Au reste, elle ne marchait pas, elle volait ou glissait.

Voyant le petit garçon qui regardait par son trou, elle lui fit un

salut de la tête et un signe de la main.

Le petit garçon, effrayé, quoi qu'il eût dit le matin, sauta à bas de la chaise, et appuya tant qu'il put ses deux mains contre la fenêtre, pour que la Reine des neiges ne pût entrer.

Toute la nuit, il crut entendre un gros oiseau battant la fenêtre de ses ailes.

C'était le vent.

Le lendemain, il fit une belle gelée blanche, puis bientôt vint le printemps, le ciel s'éclaircit, le soleil brilla, la verdure parut, les hirondelles bâtirent leur nid, les fenêtres se rouvrirent, et les deux enfants s'assirent de nouveau, soit en face l'un de l'autre, soit près l'un de l'autre.

Les roses, les pois de senteur et les haricots rouges fleurirent cette année d'une splendide façon.

La petite fille avait appris un psaume dans lequel il était question de roses. Elle le chanta au petit garçon, qui le répéta avec elle.

Les roses déjà se fanent et tombent ;
Nous verrons bientôt le petit Jésus.

Les deux enfants se tenaient par la main, baisaient les roses, voulaient faire manger du sucre aux boutons entr'ouverts, demandant pourquoi, puisque les oiseaux donnaient la becquée à leurs petits, ils ne donneraient pas, eux, la becquée à leurs roses. On eut de superbes jours d'été, et les roses fleurirent presque jusqu'à Noël, c'est-à-dire presque jusqu'au moment où, comme le disait le psaume, on allait voir le petit Jésus.

Peters et Gerda étaient assis, et regardaient ensemble un livre d'images où il y avait des gravures représentant des animaux et des oiseaux. Tout à coup, au moment où l'horloge de la ville sonnait cinq heures, le petit Peters s'écria :

— Aïe ! aïe ! aïe ! il m'est entré dans l'œil quelque chose qui m'a pénétré jusqu'au cœur.

La petite fille lui fit ouvrir la paupière, et lui souffla dans

l'œil.

— Bon ! je crois que c'est parti, dit le petit garçon.

Mais il se trompait, ce qui lui était entré dans l'œil, ce qui avait pénétré jusqu'à son cœur, n'était point parti.

Disons ce que c'était.

II

LE MIROIR DU DIABLE

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes chers petits enfants, qu'il existe un mauvais ange nommé Satan, qui, depuis qu'il a fait perdre à nos premiers parents le Paradis terrestre, ne sait qu'inventer pour damner les hommes et perdre le genre humain. Quand vous aurez dix-huit ou vingt ans, vous lirez dans un grand poète, aveugle comme Homère, nommé Milton, qu'un jour Satan se révolta contre Dieu, qui le foudroya et l'exila dans les profondeurs de la terre ; c'est de là qu'il essaye encore, de temps en temps, de lutter contre son vainqueur, sinon par la force, du moins par la ruse. Or, un des mille moyens qu'il employa dans cet incessant antagonisme fut de confectionner un miroir dans lequel ce qui était beau apparaissait hideux et ce qui était bon mauvais, tandis qu'au contraire la laideur s'y faisait beauté et le vice prenait le masque de la vertu.

Ce miroir avait pour but, comme vous le voyez, de changer la face de toutes les choses de ce monde.

— Voilà qui va être on ne peut plus récréatif, dit le diable en l'achevant.

Tous les démons qui fréquentaient son école – car il tenait une école de démons – racontaient à la ronde des propriétés du miroir diabolique, qu'ils appelaient le miroir de la vérité, tandis qu'il n'était, au contraire, que le miroir du mensonge.

— C'est seulement d'aujourd'hui, disaient-ils, que l'on va voir telle qu'elle est cette merveille de la création que l'on appelle l'homme.

Ils se mirent donc à parcourir le monde avec le miroir du dia-

ble, et il est impossible de dire le mal qu'ils firent dans tous les lieux où ils passèrent.

Quand ils en eurent visité les quatre parties – à cette époque, mes chers petits enfants, l'Océanie n'était point encore découverte – quand ils en eurent visité les quatre parties, ils résolurent de monter au ciel pour susciter parmi les anges le même désordre qu'ils avaient commis parmi les hommes.

Quatre démons prirent donc le miroir par les quatre coins et volèrent bien par delà la lune, qui est à quatre-vingt-dix mille lieues de nous, bien par delà le soleil, qui en est à trente-six millions de lieues, enfin, bien au-delà de Saturne, qui en est à trois cent millions de lieues, et ils frappèrent à la porte du ciel.

Mais à peine cette porte de diamant eut-elle tourné sur ses gonds, qu'un regard de notre divin créateur, pénétrant jusqu'au miroir diabolique, le brisa en autant d'atomes aussi impalpables que la poussière soulevée par l'ouragan au bord de la mer.

Alors un grand malheur arriva : c'est que tous les atomes de la glace maudite se répandirent dans l'atmosphère et flottèrent avec le vent. Or, comme chaque parcelle de miroir avait conservé la propriété du tout, il arriva que ceux qui en reçurent quelque atome dans les yeux commencèrent de voir le monde sous l'aspect où Satan désirait qu'il fût vu, c'est-à-dire tout en laid.

Quelques-uns reçurent un de ces fragments non-seulement dans l'œil, mais encore dans le cœur, et, pour ceux-là surtout, ce fut une chose fatale, car leur cœur se pétrifia et devint semblable à un glaçon.

Et le diable riait de si grand cœur, que le ventre lui en sautait des genoux jusqu'au menton.

C'était un de ces fragments que le petit Peters avait reçu non-seulement dans l'œil, mais dans le cœur.

Aussi, au lieu de remercier sa bonne amie Gerda, qui venait de lui souffler dans l'œil et qui prenait tant de part à sa souffrance, que les larmes lui tombaient des yeux :

— Pourquoi donc pleures-tu ? lui demanda-t-il. Oh ! si tu

savais comme tu es laide quand tu pleures ! Tiens, et cette rose là-bas qui est piquée par un ver, elle n'est pas belle non plus, sans compter qu'elle sent aussi mauvais qu'un œillet d'Inde.

Et il arracha la rose et la jeta dans la rue.

— Que fais-tu, Peters ? cria la petite Gerda. Oh ! mon Dieu, ma pauvre rose qui était si fraîche et qui sentait si bon !

— Et, moi, je te dis qu'elle était fanée et qu'elle puait, insista Peters.

Et, arrachant la seconde rose, il la jeta par la fenêtre comme la première.

La petite Gerda fondit en larmes.

— Je t'ai déjà dit que tu étais affreuse quand tu pleurais, répéta Peters.

Et, malgré l'ordre des parents, qui avaient défendu aux enfants de jamais passer sur le pont aérien, Peters sauta d'une fenêtre à l'autre, laissant Gerda tout éplorée du changement qui venait de se faire chez son petit compagnon.

Le lendemain, il revint, et Gerda voulut lui montrer son livre d'images ; mais il le lui fit sauter des mains en disant qu'il était bon pour des enfants au maillot, et que lui était un grand garçon, qui ne s'amusaient plus à de pareilles niaiseries.

Ce n'est pas tout : lorsque la grand'mère racontait des histoires, qui autrefois amusaient tant Gerda et l'amusaient tant lui-même, il avait toujours à dire quelque *mais* qui enlevait tout le charme de la pauvre histoire.

Il y avait plus : c'est que non-seulement les histoires de la grand'mère ne l'amusaient plus, mais encore, en toute occasion, il se moquait de la bonne femme, faisant des grimaces derrière elle, mettant ses lunettes et imitant sa voix.

Bientôt ce qu'il faisait pour sa grand'mère, Peters le fit pour tout le monde : il imita l'accent et la démarche de tous les habitants de la rue ; tout ce qu'ils avaient de ridicule, il le reproduisait avec une incroyable fidélité, si bien que tout le monde disait :

— En vérité, cet enfant a un esprit d'imitation extraordi-

naire ; il faudra en faire un acteur.

Et tout cela venait de ce malheureux fragment de miroir qu'il avait reçu dans l'œil et dans le cœur.

L'hiver arriva, et les abeilles blanches reparurent.

Un jour d'hiver qu'il neigeait, Peters vint avec un grand traîneau et dit à Gerda :

— Tu ne sais pas, Gerda, j'ai obtenu la permission d'aller jouer sur la grande place avec les autres enfants.

Et il se sauva sans même lui dire : Au revoir.

Vous me demanderez, mes chers enfants, si Peters avait un cheval pour mettre son traîneau en mouvement, et, s'il n'avait pas de cheval, à quoi pouvait lui servir son traîneau.

Ce à quoi je vous répondrai :

Peters n'avait point de cheval ; mais il comptait faire ce que faisaient en pareille circonstance les petits garçons qui n'avaient pas plus de chevaux que lui.

Ils attachaient, à l'aide d'une corde, leurs traîneaux aux voitures qui passaient, se laissaient tirer un bout de chemin, et cela allait à merveille.

Quand ils avaient été assez loin d'un côté, ils détachaient la corde et l'attachaient à une voiture qui allait dans le sens opposé, revenant ainsi d'où ils étaient partis.

À peine Peters et son traîneau furent-ils arrivés sur la place, que l'on vit venir un grand et magnifique traîneau conduit par deux chevaux blancs tout harnachés de blanc. Dans le traîneau était une belle dame avec une pelisse et un bonnet de duvet de cygne ; le traîneau lui-même était peint en blanc, et l'intérieur du traîneau capitonné de satin blanc.

— Bon ! dit Peters, voilà mon affaire.

Et, attachant son petit traîneau au grand traîneau blanc, il partit avec lui.

III

QUELLE ÉTAIT LA DAME DU GRAND TRAÎNEAU BLANC

À peine Peters eut-il attaché son petit traîneau au grand traîneau blanc, que celui-ci, après avoir fait deux fois le tour de la place, s'éloigna au grand trot, dans la direction de la porte du Nord.

En quittant la place, la dame du traîneau se retourna et fit un signe amical au petit Peters. On eût dit qu'elle le connaissait.

Puis, comme, à un quart de lieue de la ville, le petit Peters, commençant à craindre de ne plus trouver de voiture pour la ramener, voulait détacher son traîneau, la dame se retourna encore, lui fit un second signe, et le petit Peters laissa son traîneau attaché à celui de la dame.

Alors le grand traîneau continua de s'avancer toujours plus rapidement du côté du Nord, et la neige commença de tomber si épaisse, que le petit garçon pouvait à peine, de son petit traîneau, voir le grand traîneau blanc.

Peters fit un effort et détacha la corde qui le liait au grand traîneau ; mais il fut bien étonné quand son traîneau, tout libre qu'il était, continua de suivre le grand traîneau avec la rapidité du vent.

Il se mit à crier tout haut ; mais personne ne l'entendit. À peine pouvait-il respirer, tant les traîneaux allaient vite.

La neige tombait, les traîneaux semblaient avoir des ailes.

Peters, de temps en temps, sentait de grands cahots. On eût dit qu'il passait par-dessus des fossés et des haies. Il était fort effrayé ; il voulait dire son *Notre Père* ; mais, depuis ce jour où il avait ressenti une douleur à l'œil et au cœur, il avait oublié toutes ses prières, et ne put jamais se rappeler cet axiome arithmétique : « 2 et 2 font 4 ».

Les abeilles blanches – on se rappelle que c'était ainsi que les enfants appelaient les flocons de neige – devenaient de plus en plus grosses ; bientôt elles furent de telle taille, que jamais Peters

n'en avait vu de pareilles. On eût dit de grosses poules blanches. Tout à coup, la dame qui conduisait le traîneau s'arrêta et se leva ; sa pelisse et son bonnet étaient d'une blancheur éblouissante. Alors seulement le petit Peters la reconnut.

C'était la Reine des Neiges !

Le petit Peters resta tout effrayé, car il n'avait point là, comme dans sa maison, un poêle où il pût la faire fondre.

— Il est inutile de garder deux traîneaux, dit-elle au petit Peters ; avec un seul, nous irons plus vite. Viens donc avec moi ; je te mettrai dans ma pelisse de peau d'ours et je te réchaufferai.

Et, comme s'il lui était impossible de résister à cet ordre, le petit Peters quitta son traîneau et entra dans celui de la Reine des Neiges.

Elle le fit asseoir à côté d'elle et l'enveloppa de sa pelisse.

Il lui semblait qu'il entrait dans un lit de glace.

— Eh bien, lui demanda-t-elle en l'embrassant sur le front, as-tu toujours froid ?

Et, sous l'impression de ce baiser, il sembla au petit Peters que son sang se figeait dans ses veines. Il crut qu'il allait mourir ; mais ce malaise ne dura qu'un instant, et presque aussitôt il se sentit très-bien, l'impression de froid ayant complètement disparu.

— Mon traîneau, madame ! n'oubliez pas mon traîneau ! cria le petit Peters.

La Reine prit une poignée de neige et souffla dessus : cette neige devint aussitôt un petit poulet blanc, auquel on attacha le petit traîneau, et qui suivit le grand traîneau en volant.

Puis la Reine des Neiges embrassa une seconde fois le petit Peters ; et la grand'mère, et Gerda, et tout ce qui restait à la maison fut oublié.

— Et maintenant, dit la Reine des Neiges au petit Peters, je ne t'embrasserai plus ; sans quoi, je te ferais mourir.

Peters la regarda ; jamais visage plus gracieux et plus intelligent ne lui était apparu ; elle ne lui semblait plus de glace,

comme lorsque, l'année précédente, elle était apparue à sa fenêtre et qu'elle lui avait fait ce premier signe qui l'avait tant effrayé. Il n'en avait plus peur du tout, et, à son avis, c'était tout ce que jusqu'alors il avait vu de plus parfait.

Il lui raconta qu'il savait lire et calculer, qu'il savait compter de tête et même par fractions, qu'il savait combien de milles carrés contenait le pays et quel était le nombre des habitants.

Elle lui demanda s'il savait ses prières.

Il lui répondit qu'il les avait oubliées.

— Tu te souviens au moins du signe de la croix ? lui répondit-elle.

Le petit Peters essaya, et ne put venir à bout de le faire.

Alors, éclatant de rire :

— Allons, allons, lui dit-elle, décidément, tu es bien à moi, mon petit garçon.

Puis, comme ils étaient arrivés au bord d'une si grande étendue d'eau, que l'on eût dit une mer :

— Comment allons-nous continuer notre chemin ? demanda le petit Peters.

— Oh ! sois tranquille, répondit la Reine des Neiges, rien ne nous arrêtera jusqu'à mon palais.

— Et où est votre palais ? demanda Peters.

— Dans les glaces du pôle, répondit la Reine.

Et elle souffla sur la mer, qui se glaça aussitôt.

Alors le traîneau partit, emporté par le galop des deux chevaux blancs, dont les quatre queues et les crinières gigantesques flottaient au vent.

Plus ils avançaient, plus leurs formes devenaient indistinctes. Il était impossible de distinguer si c'étaient des quadrupèdes ou des oiseaux ; bientôt ils semblèrent des nuages blancs fouettés par l'aile de la tempête.

Ils passèrent par la région des loups, et les loups, qui étaient couchés, se levèrent en hurlant et suivirent le traîneau.

Ils atteignirent la région des ours blancs, et les ours, qui

étaient couchés, se levèrent en grondant et suivirent le traîneau.

Puis ils arrivèrent à la dernière région, c'est-à-dire à celle des phoques, des morses, des veaux marins, qui, n'ayant plus assez de vie pour courir, se contentaient de se traîner, et faisaient entendre de longs cris, de sinistres beuglements, lesquels paraissaient appartenir au monde des fantômes, vers lequel on semblait s'approcher.

Enfin, on entra dans le crépuscule éternel, et, comme le petit Peters était fatigué, il s'endormit aux pieds de la Reine des Neiges.

IV

LES PETITS SOULIERS ROUGES

Maintenant, revenons à la petite Gerda.

C'est elle qui fut bien triste lorsqu'elle ne vit pas revenir Peters, et lorsque deux ou trois jours se passèrent sans que l'on sût où il était allé.

La pauvre grand'mère avait été s'informer de tous côtés ; mais personne n'avait pu en donner des nouvelles.

Les petits garçons qui jouaient sur la place le jour de la disparition de Peters avaient raconté qu'on l'avait vu attacher son traîneau à un grand traîneau blanc, qui avait fait deux fois le tour de la place, puis qui avait pris à travers les rues et était sorti de la ville.

On attendit, espérant toujours voir tout à coup apparaître le petit Peters.

Mais peu à peu cette espérance elle-même s'évanouit.

On se dit que, sans doute, l'enfant était tombé dans le fleuve qui côtoie la ville et s'y était noyé.

Ce fut l'objet des entretiens de toute la veillée pendant les longs soirs d'hiver.

Puis vint le printemps avec son soleil vivifiant.

— Mon pauvre Peters est mort ! disait la petite Gerda.

— Je ne le crois pas, répondait ce beau soleil.

— Mon pauvre Peters est mort ! disait la petite Gerda aux hirondelles.

— Nous ne le croyons pas, disaient les hirondelles.

— Mon pauvre Peters est mort ! disait la petite Gerda à ses roses, à ses pois de senteur et à ses haricots rouges.

— Nous ne le croyons pas, répondaient les haricots rouges, les pois de senteur et les roses.

Et, à force de s'entendre répéter par les fleurs, par les hirondelles et par le soleil qu'ils ne croyaient pas à la mort du petit Peters, la petite Gerda n'y crut pas non plus.

— Je veux mettre mes souliers rouges tout neufs, dit-elle un matin, ceux que Peters n'a pas encore vus, et puis je descendrai, je m'informerai de lui et le chercherai jusqu'à ce que mes souliers soient usés.

— Laissons-la faire, dit la grand'mère ; c'est peut-être une inspiration du bon Dieu.

La petite Gerda descendit dans la rue et s'en alla tout droit au bord du fleuve.

— Est-il vrai, lui demanda-t-elle, que tu m'aies pris mon petit camarade de jeux ? Je te donnerai mes beaux souliers rouges tout neufs si tu veux me le rendre.

Et il lui sembla que le fleuve lui faisait des signes étranges : elle prit, en conséquence, ses souliers rouges, c'est-à-dire ce qu'elle aimait le plus au monde après son petit ami, et les jeta tous deux dans le fleuve.

Mais sans doute s'était-elle trompée lorsqu'elle avait cru que le fleuve les désirait, car une vague, qui paraissait en avoir reçu la mission particulière, les repoussa sur la rive.

Alors elle comprit que si le fleuve refusait une chose aussi précieuse que ses souliers rouges, c'est qu'il n'avait pas le petit Peters.

Elle se dit :

— Puisqu'il n'est pas noyé, allons plus loin.

Alors elle monta dans une barque ; et à peine y fut-elle, que

la barque se détacha toute seule et s'éloigna du rivage en suivant le cours du fleuve.

Quand la petite Gerda se vit ainsi seule au milieu du courant, et aussi loin d'une rive que de l'autre, elle commença d'avoir grand' peur et se mit à pleurer ; mais personne, excepté les passe-reaux, ne vit ses larmes et n'entendit ses sanglots, et, quoiqu'ils eussent pitié d'elle, leurs ailes étaient trop faibles pour qu'ils pussent la porter au rivage ; mais ils volaient en chantant tout autour d'elle, comme pour lui dire : « N'aie pas peur, nous ne chanterions pas s'il devait t'arriver malheur. »

Le bateau, nous l'avons déjà dit, suivait le cours de l'eau ; la petite Gerda était assise au milieu, immobile, avec ses bas aux pieds et ses souliers rouges aux mains.

Les deux rives étaient magnifiques : de belles fleurs, de beaux arbres, des troupeaux de moutons magnifiques défilaient devant elle ; mais elle avait beau regarder, elle ne voyait pas un être humain.

— Peut-être le fleuve me conduit-il du côté du petit Peters, pensa Gerda.

Et cela la rendit plus gaie ; elle se leva alors et regarda longtemps les belles rives verdoyantes.

Bientôt elle aperçut un beau jardin rempli de cerisiers, où il y avait une maison avec des fenêtres rouges et bleues. Elle était couverte en chaume, et sur la terrasse qui en dépendait il y avait deux soldats de bois qui présentaient les armes aux barques qui passaient.

Gerda, qui les croyait vivants, leur cria :

— Savez-vous où est le petit Peters ?

Les soldats de bois ne répondirent point ; Gerda crut qu'ils ne l'avaient point entendue, et se promit de les interroger quand elle serait à portée d'eux. Cela ne devait point tarder : le courant la poussait vers la terrasse.

En approchant, Gerda se mit à crier plus fort qu'elle ne l'avait fait encore, et, cette fois, sans doute fut-elle entendue, car une

petite vieille femme sortit de sa maison, en s'appuyant sur une béquille. Quoiqu'elle parût avoir cent ans au moins, elle était restée fort coquette, car elle avait sur la tête un grand chapeau rond de satin blanc, tout orné des plus belles fleurs.

— Ô ma pauvre petite enfant ! dit la vieille, comment es-tu venue seule dans ce bateau, sur ce grand et rapide fleuve, si loin dans le monde ?

Et la vieille, s'avancant par l'escalier de la terrasse, entra dans l'eau jusqu'aux genoux, tira la barque à elle avec sa béquille, et souleva dans ses bras la petite Gerda.

Gerda, de son côté, était toute joyeuse de se retrouver sur la terre ferme, bien qu'elle eût un peu peur de la vieille femme étrangère.

— Mets d'abord tes beaux souliers rouges, pour que les cailloux ne fassent point mal à tes petits pieds, dit la vieille femme, et raconte-moi qui tu es et comment tu es venue jusqu'ici.

Gerda mit ses souliers rouges et raconta tout à la vieille, qui secouait de temps en temps la tête en faisant *hum ! hum !* Et, quand Gerda lui eut tout raconté et demandé si elle n'avait pas vu le petit Peters, la vieille répondit que non, mais qu'elle ne devait point s'affliger pour cela, car son avis, à elle aussi, était que le petit Peters n'était pas mort.

Puis elle prit Gerda par la main, et toutes deux entrèrent dans la maison, dont la vieille referma la porte.

Les fenêtres étaient très-hautes, les vitres en étaient rouges, bleues et jaunes ; de sorte que le jour, par suite de toutes ces couleurs, était bizarre à l'intérieur. — Dans une multitude de pots de Chine, il y avait des fleurs superbes, et, sur la table, une corbeille de cerises magnifiques, comme la petite Gerda n'en avait pas encore vu ; et Gerda, invitée par la vieille, en mangea tant qu'elle voulut. Pendant qu'elle mangeait des cerises, la vieille femme la peignait avec un peigne d'or, et, à mesure qu'elle la peignait, ses cheveux se bouclaient et brillaient d'un magnifique jaune d'or, autour de son visage rond et souriant, qui ressemblait à une rose.

— J'ai bien longtemps désiré une si gentille petite fille, dit la vieille, et maintenant tu verras, ma chère enfant, comme nous allons vivre ensemble.

Et plus la vieille peignait les cheveux de Gerda, plus Gerda oubliait son ami le petit Peters, car la vieille était une magicienne ; seulement, c'était non point une méchante, mais une bonne fée, qui enchantait en amateur et pour son propre plaisir.

En voyant la petite Gerda si gentille, si jolie, si confiante, elle avait désiré la garder près d'elle et s'en faire une compagnie. Pour arriver à ce but, il s'agissait donc d'abord, et avant tout, de lui faire oublier le petit Peters. Or, comme Gerda lui avait beaucoup parlé de ses roses et de ses rosiers, elle pensa que si Gerda voyait dans son jardin des fleurs pareilles, cela la ferait souvenir de celui en quête de qui elle s'était mise. Elle descendit donc au jardin, étendit sa béquille sur tous les rosiers, et tous les rosiers disparurent à l'instant même, s'enfonçant dans la terre comme s'ils étaient rentrés dans des trappes.

Lorsque tous les rosiers eurent disparu, la magicienne revint chercher la petite Gerda, qui mangeait toujours des cerises, et elle la conduisit dans le jardin aux fleurs. C'était un parterre qui allait jusqu'à la magnificence. Toutes les fleurs imaginables et de toutes les saisons, mais fleurissant à la fois, étaient là dans leur plus bel épanouissement. Aucun livre d'images, aucune peinture même ne saurait en rendre la beauté ni les couleurs variées.

Gerda, en voyant un si magnifique parterre, sauta de joie et se mit à jouer, ce qu'elle continua de faire jusqu'à ce que le soleil se couchât derrière les hauts cerisiers.

Alors la vieille la conduisit à un beau lit, avec des coussins de soie rouge, tout parsemés de violettes brodées, où elle s'endormit en rêvant de beaux rêves, comme fait une reine le jour de ses noces.

Le lendemain, elle put de nouveau jouer à l'air, au soleil et au milieu des fleurs, et ainsi, sans qu'elle s'ennuyât un instant, se passèrent beaucoup de jours. Gerda connaissait chaque fleur par

son nom ; mais, si nombreuses et si variées qu'elles fussent, il lui semblait qu'au milieu de ces fleurs il en manquait une, la plus belle de toutes. Or, il arriva qu'un jour, comme elle regardait le grand chapeau de satin blanc de la vieille, elle aperçut, au milieu des fleurs qui l'ornaient, une rose que la vieille avait oublié d'enlever.

— Oh ! s'écria-t-elle toute joyeuse, une rose ! comment se fait-il donc que vous n'avez pas de roses ici ?

Et elle s'élança dans le jardin, cherchant de massif en massif, de plate-bande en plate-bande ; mais elle eut beau chercher, elle ne trouva point une seule rose.

Alors elle s'assit et pleura. Mais, comme ses pleurs tombaient justement à un endroit où un rosier avait existé autrefois, avant que la vieille les fît tous rentrer en terre, il arriva que, les larmes de Gerda humectant le sol, les feuilles du rosier commencèrent à pointer, puis les fleurs, et enfin le rosier, dans toute sa splendeur, sortit de terre aussi épanoui, aussi embaumé que lorsqu'il avait disparu.

Et, sans s'inquiéter des épines, Gerda le prit entre ses bras, le pressant contre son cœur, baisant les roses, et pensant aux roses de sa fenêtre et au petit Peters.

— Oh ! comme je me suis arrêtée longtemps ! s'écria la petite fille ; comment ai-je donc fait pour oublier ainsi mon petit ami, à la recherche duquel je m'étais mise ?

Puis, se tournant vers les roses :

— Savez-vous où il est, demanda-t-elle, et croyez-vous qu'il soit mort ?

— Il n'est pas mort, répondirent les roses : nous avons été dans la terre, c'est là que vont tous les morts, et nous n'avons pas vu le petit Peters.

— Alors, dit Gerda, c'est que le petit Peters est vivant.

Et, en disant ces mots, elle courut au bout du jardin.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle en regardant ses pieds, moi qui avais promis de le chercher jusqu'à ce que mes souliers rouges

fussent usés, et ils sont encore tout neufs ; il faut bien certainement que j'aie été ensorcelée par la vieille.

La porte était fermée ; mais, en appuyant sur le loquet, la petite Gerda ouvrit cette porte et s'élança de nouveau dans le vaste monde.

Elle se mit à courir, regardant de temps en temps en arrière ; mais, par bonheur, personne n'était là pour la poursuivre.

Elle courut tant qu'elle put courir ; enfin, la respiration lui manquant, elle se reposa sur un fragment de rocher.

L'été était passé, et l'on était même aux derniers jours de l'automne.

Elle n'avait pu s'en apercevoir, dans ce beau jardin où il y avait toujours un beau soleil et où fleurissaient en tout temps des fleurs de toutes les saisons.

— Ah ! Dieu ! s'écria la petite Gerda, comme je me suis attardée : voilà déjà l'automne. Je ne puis m'arrêter ; il faut absolument que je retrouve mon ami Peters.

Et elle se remit en chemin. Seulement, plus elle avançait, plus tout, autour d'elle, était froid et nu. Les longues herbes jaunissaient et la rosée en décollait comme une pluie. Les feuilles se détachaient de l'arbre et tombaient les unes après les autres. Le prunellier seul avait encore des fruits ; mais ils étaient si acides, qu'il était impossible de les avaler.

Oh ! qu'il faisait gris et froid dans le vaste monde !

V

PRINCE ET PRINCESSE

Enfin, Gerda dut encore se reposer, car elle sentait que ses forces l'abandonnaient, et que, si elle tentait d'aller plus avant, elle allait certainement tomber.

Elle s'assit donc sur une grosse pierre.

Juste en face de l'endroit où elle était assise sautillait une corneille.

Cette corneille la regarda longtemps, et finit par dire :

— Krrra ! krrra !... B'jour ! b'jour !

Elle ne savait pas mieux s'expliquer, la pauvre bête ; mais il était évident qu'elle voulait du bien à la petite fille.

Aussi Gerda lui fit-elle un gentil signe de tête en lui répondant :

— Bonjour, corneille !

Alors, toujours dans son langage, la corneille lui demanda où elle allait et comment elle se trouvait ainsi seule.

La petite Gerda lui raconta toute son histoire et finit par lui demander :

— Corneille, mon amie, n'as-tu pas vu le petit Peters ?

La corneille réfléchit longuement et dit :

— Cela pourrait bien être, cela pourrait bien être.

La petite Gerda prit la corneille et manqua l'étouffer en l'embrassant.

— Je crois, je crois... krrra ! fit la corneille, cela pourrait bien être... krrra ! Le petit Peters vit... krrra ! mais maintenant il doit t'avoir oubliée pour la princesse... krrra ! krrra ! krrra !

— Est-ce qu'il demeure chez une princesse ? demanda Gerda.

— Oui, répondit la corneille ; mais je parle mal ta langue. Est-ce que tu ne parles pas la mienne, toi ?

— Non, je ne l'ai point apprise, dit tristement la petite Gerda, et cependant, j'aurais pu, car ma grand'mère la savait.

— Cela ne fait rien, répondit la corneille, je vais tâcher de parler de mon mieux ; écoute.

La petite Gerda rassura la corneille, lui disant que, si mal qu'elle parlât, elle comprendrait bien certainement ; qu'elle pouvait donc commencer en toute tranquillité.

Et la corneille lui raconta ainsi tout ce qu'elle savait :

— Dans le royaume où nous sommes à présent demeure une princesse qui est incroyablement sage et savante. Mais il faut dire aussi qu'elle est abonnée à tous les journaux qui se publient dans le monde entier. Il est vrai qu'elle a tant d'esprit, qu'elle les

oublie aussitôt qu'elle les a lus. Elle monta sur le trône à l'âge de dix-huit ans, et, quelque temps après, on lui entendit chanter une chanson qui commençait par ces mots :

Il est temps de me marier...

Mais la fin de la chanson n'était pas si facile à dire que le commencement ; car la princesse ne voulait pas seulement un prince comme il y en a beaucoup, c'est-à-dire qui sût bien porter un bel uniforme, sourire à propos et être toujours de son avis. Non ; elle voulait un véritable prince, beau, brave, intelligent ; qui pût encourager les arts pendant la paix, se mettre à la tête des armées en cas de guerre ; enfin, elle voulait un prince comme, en regardant sur tous les trônes de la terre, elle n'en voyait pas. Mais la princesse ne désespéra point de trouver ce qu'elle désirait, décidée qu'elle était à ne pas s'arrêter à la condition et à choisir, dans quelque rang qu'il fût, un époux digne d'elle. Elle fit venir le directeur général de la presse, et les journaux parurent le lendemain entourés d'une guirlande de roses, et annonçant qu'un concours était ouvert pour obtenir la main de la princesse, et que tout jeune homme de bonne mine, âgé de vingt-cinq ans, pouvait se présenter au château, causer avec la princesse, qui accorderait sa main à celui qui lui paraîtrait réunir le plus de qualités intellectuelles et morales.

Tout cela n'était guère probable, et la petite Gerda paraissait douter de l'exactitude du récit de la corneille, lorsque celle-ci, mettant sa patte sur son cœur :

— Je vous jure, dit-elle, que je ne vous dis que la vérité, ayant appris tous ces détails par une corneille privée qui habite le palais, et qui est ma fiancée.

Du moment où la corneille était renseignée de si bonne source, il n'y avait plus à douter de ce qu'elle disait.

— Les jeunes gens à marier accoururent de tous les côtés du royaume ; c'était une foule à ne pas s'y reconnaître, une presse à ne pouvoir passer par les rues ; et cependant aucun ne réussit,

ni le premier, ni le second jour. Tous parlaient bien et avec beaucoup d'éloquence tant qu'ils n'étaient qu'à la porte du château ; mais, une fois dans la cour, quand ils voyaient les gardes en uniforme d'argent ; qu'après avoir monté les escaliers, ils voyaient les laquais en livrée d'or ; qu'après avoir traversé les grandes salles illuminées, ils se voyaient droits devant le trône de la princesse, oh ! alors, ils avaient beau chercher, ils ne trouvaient autre chose à dire qu'à répéter le dernier mot de la phrase qu'elle avait prononcée, de sorte que la princesse n'avait pas besoin d'en entendre davantage et savait du premier coup à quoi s'en tenir sur eux. On eût dit que tous ces gens-là avaient pris du narcotique qui endormait leur esprit, et qu'ils ne retrouvaient la parole qu'une fois hors du palais. Il est vrai qu'une fois là, elle leur revenait surabondamment ; tous parlaient à la fois, se répondant les uns aux autres ce qu'ils eussent dû répondre à la princesse, si bien que c'était un caquetage à ne pas s'entendre. Il y avait là toute une rangée de bourgeois imbéciles qui attendaient leur sortie, et qui riaient de leur désappointement. J'y étais, et je riaais avec eux de tout mon cœur.

— Mais le petit Peters ? mais le petit Peters ? demanda Gerda. Tu ne me parles pas de lui.

— Attends donc, attends donc, dit la corneille, nous y viendrons, au petit Peters. C'était le troisième jour ; voilà qu'il vint un petit bonhomme sans voiture, sans cheval, tout joyeux ; il marcha droit au château ; ses yeux brillaient comme les tiens ; il avait de beaux cheveux longs, mais d'ailleurs de pauvres habits.

— C'était Peters ! c'était Peters ! s'écria Gerda dans sa joie, oh ! alors, je l'ai retrouvé.

Et, dans son contentement, oubliant sa fatigue, elle sautait et frappait des mains.

— Il avait, continua la corneille, qui ne se laissait pas facilement couper la parole, un petit havre-sac sur le dos.

— Vous ne me parlez pas de son traîneau. Il devait avoir son traîneau, puisque c'est avec son traîneau qu'il est parti.

— C'est possible, reprit la corneille ; peut-être était-ce son traîneau et non un havre-sac qu'il avait sur le dos ; je n'y ai pas regardé de si près. Mais voilà ce que je sais de ma fiancée, la corneille apprivoisée : quand il passa la grande porte du château et qu'il vit les gardes tout en argent ; quand il eut monté les escaliers et qu'il vit les laquais tout en or, il ne parut pas le moins du monde intimidé ; il fit un petit signe amical et me dit : « C'est trop ennuyeux de rester sur l'escalier à attendre ; moi, j'entre. » Il entra dans les salles illuminées, et, là où les conseillers de la princesse, tout vêtus d'habits brodés, allaient pieds nus pour ne pas faire de bruit, il alla avec ses souliers qui criaient tout haut ; mais cela ne le démonta pas le moins du monde.

— C'était le petit Peters ! c'était le petit Peters ! cria Gerda ; je sais qu'il avait des souliers neufs, je les ai entendus crier dans la chambre de la grand'mère.

— Oui, vraiment, ils criaient, reprit la corneille ; mais lui, sans s'en inquiéter, alla courageusement tout droit à la princesse, qui était assise sur une perle grosse comme la roue d'un rouet ; et toutes les dames de la cour avec leurs dames d'atours et les dames d'atours de leurs dames d'atours, et tous les seigneurs avec leurs serviteurs et les serviteurs de leurs serviteurs qui, à leur tour, avaient tous un petit laquais, étaient rangés dans la salle, et plus près ils étaient de la porte, plus ils avaient l'air fier.

— Oh ! cela devait être bien imposant, dit la petite Gerda ; et cependant, dis-tu, Peters n'a pas été un seul instant déconcerté ?

— Pas un instant, dit la corneille. Il se mit à parler, à ce que m'a dit ma fiancée, la corneille apprivoisée, dans la langue du pays, presque aussi bien que je le fais moi-même quand je parle dans ma langue de corneille.

— Ah ! c'est bien là mon cher petit Peters, dit Gerda ; il avait tant d'esprit ! Il savait compter de tête, même avec fractions. Ne voudrais-tu pas me conduire au château, ma belle corneille ?

— Oui-da, c'est bientôt dit, répondit la corneille ; mais com-

ment arrangerons-nous cela ? Je vais en causer avec ma fiancée ; elle pourra nous donner un bon conseil ; car il faut que je te dise qu'il n'y a pas d'exemple qu'une petite fille de ton âge soit entrée au château.

— Oh ! si fait, j'y entrerai, répondit résolûment la petite Gerda ; dès que Peters saura que je suis là, il sortira et me fera entrer.

— Attends-moi donc ici, dit la corneille ; je reviendrai le plus tôt que je pourrai.

Et elle secoua la tête et s'envola.

Ce ne fut qu'assez tard dans la soirée que la Corneille fut de retour.

— Krrra ! krrra ! krrra ! fit-elle, je te salue trois fois de la part de ma fiancée. Voici un petit pain que j'ai pris pour toi à la cuisine, car tu dois avoir faim. Il n'est pas possible que tu entres au château : les gardes en argent et les laquais en or ne te laisseront jamais passer. Mais ne t'afflige pas ; tu pourras monter dans les greniers, et, une fois là, ma fiancée connaît un petit escalier dérobé qui conduit à la chambre à coucher, et elle sait où en prendre la clef. Suis-moi donc.

La petite Gerda suivit la corneille, qui marchait en sautillant devant elle, et ils arrivèrent à la grille du parc ; les deux battants en étaient tenus par une chaîne ; mais, comme la chaîne était un peu lâche et que Gerda était toute mignonne, elle put passer par l'entre-bâillement.

Quant à la corneille, elle passa entre les barreaux.

Une fois dans le parc, elles prirent la grande allée, où les feuilles commençaient à craquer sous les pieds. Arrivés au bout de l'allée, elle se cachèrent dans un massif et attendirent que les lumières du château s'éteignissent les unes après les autres. Lorsque la dernière fut éteinte, la corneille conduisit Gerda à une petite porte toute cachée sous des lierres.

Il fallait voir comme le cœur de Gerda battait de crainte et de bonheur ; on eût dit qu'elle allait faire quelque chose de mal, tant

son émotion était grande, et cependant elle voulait seulement s'assurer si c'était bien le petit Peters qui était au château.

Oui, ce devait être lui, et Gerda se le rappelait tel qu'il était, avec son charmant sourire et ses yeux intelligents, lorsque tous deux ils étaient assis sous les roses. Allait-il être joyeux de la revoir ! allait-il être content de l'entendre raconter tout le long du chemin qu'elle venait de faire pour le retrouver ! d'apprendre d'elle combien tout le monde au logis avait été affligé de ne pas le voir revenir ! Elle en frissonnait d'une telle joie, que l'on eût dit de la terreur.

Elles étaient alors dans l'escalier ; une petite lampe brûlait sur une armoire. Sur la première marche du palier se tenait la corneille apprivoisée, tournant la tête pour mieux voir Gerda, laquelle faisait à la corneille la révérence, ainsi que la grand'mère le lui avait enseigné.

Enfin, la corneille prit la parole :

— Ma chère demoiselle, dit-elle, mon fiancé m'a dit tant de bien de vous, que je suis tout à votre dévotion. Veuillez prendre la lampe qui est sur l'armoire, et je vous précéderai. Nous pouvons aller tout droit ; je suis sûre ici de ne rencontrer personne.

— Et cependant, fit observer Gerda, on dirait que nous ne sommes pas seuls. Tenez, ne voyez-vous point passer des ombres sur la muraille ? Voici des chevaux montés par des écuyers et des pages, voici des piqueurs, des seigneurs et des dames à cheval ; et, de l'autre côté, voyez comme c'est triste : voici une belle jeune fille vêtue tout de blanc, couronnée de roses blanches, couchée dans une bière, et autour d'elle des gens qui pleurent.

— Ce sont les rêves qui viennent prendre les pensées des hôtes endormis du château, et qui les emportent vers les plaisirs ou la douleur. Tout est pour le mieux, car cela nous prouve que le Sommeil est déjà entré, attendu que les rêves ne viennent qu'après lui.

Elles arrivèrent ainsi dans la première salle, qui était tendue de satin rose avec des bouquets d'or et d'argent. Les salles, au fur

et à mesure qu'elles se succédaient, étaient de plus en plus magnifiques. C'était d'une richesse à éblouir les yeux. Enfin, Gerda et la corneille entrèrent dans la chambre à coucher. Le dais du lit était figuré par un palier au feuillage d'émeraudes. À sa tige étaient suspendus deux lits ayant chacun la forme d'un lis ; l'un était blanc, c'était celui de la princesse, l'autre était rouge, c'était celui du prince ! La petite Gerda monta sur l'estrade couverte de riches tapis par laquelle on y arrivait. Et, voyant une tête couverte de cheveux noirs bouclés, elle s'écria :

— Oh ! c'est bien mon petit Peters !

Et elle appela :

— Peters ! Peters !

Le prince se réveilla et tourna la tête du côté de Gerda.

Ce n'était point le petit Peters !

Mais, au même instant, au milieu du lit blanc, la princesse leva la tête et demanda ce que c'était.

Alors la petite Gerda se prit à pleurer et, tout en pleurant, raconta son histoire, ainsi que tout ce que les deux corneilles avaient fait pour elle.

— Pauvre petite ! dirent le prince et la princesse.

Et ils louèrent les deux corneilles de ce qu'elles avaient fait, disant qu'ils n'étaient point du tout fâchés, puisque cela leur valait la connaissance d'une si gentille petite fille. Cependant elles ne devaient pas recommencer dorénavant, de peur de ne pas si bien réussir.

Du reste, on les récompenserait.

— Voulez-vous votre liberté, demanda la princesse aux deux oiseaux, ou bien préférez-vous la place de conseillers de la couronne, avec toute la desserte du palais pour appointements ?

Les deux corneilles s'inclinèrent en signe de remerciement, priant le prince et la princesse de leur accorder une position fixe ; car elles songeaient à la vieillesse, ayant déjà, le mâle cent cinquante et la femelle cent quarante ans, et ils se disaient :

— Si nous vivons trois cents ans, c'est-à-dire l'âge ordinaire

des corneilles, il est bon d'avoir quelque chose d'assuré pour nos vieux jours.

Il fut donc convenu qu'à partir du lendemain, les deux corneilles entreraient au conseil d'État.

En attendant, comme on ne savait où coucher la petite Gerda et comme le prince voulait lui céder son lit, la princesse lui fit une place à côté d'elle, lui souhaita une bonne nuit et l'embrassa.

Elle ne pouvait faire davantage.

Gerda joignit ses deux petites mains, fit sa prière et s'endormit en disant :

— Oh ! que les hommes et les bêtes sont bons dans le vaste monde !

Alors les rêves qui étaient entrés pour la petite Gerda vinrent se jouer autour du lit ; ils tiraient un traîneau dans lequel était assis le petit Peters, qui lui faisait signe de la tête ; mais tout cela n'était qu'un rêve, et, par conséquent, tout cela disparut quand elle s'éveilla.

Le jour suivant, la princesse l'habilla de la tête aux pieds de velours et de soie ; elle voulut lui mettre aux pieds de charmantes petites pantoufles de drap d'or avec des fleurs cerise ; mais Gerda dit qu'elle avait fait vœu d'utiliser ses souliers rouges à la poursuite de Peters, et qu'elle ne pouvait manquer à ce vœu.

La princesse voulait la nommer demoiselle d'honneur et lui donner une belle chambre à coucher au château ; mais Gerda refusa, priant qu'on lui donnât seulement une petite voiture avec un petit cheval, car elle désirait se remettre immédiatement à la recherche de son ami Peters.

Comme elle voulait partir sans retard, la princesse donna des ordres, et l'on vit s'arrêter à la porte un petit carrosse doré attelé de deux chevaux, avec un postillon à la Daumont. Les armes du prince et de la princesse brillaient sur les panneaux comme deux étoiles. Le prince et la princesse mirent eux-mêmes la petite Gerda en voiture, lui souhaitant toute sorte de bonheurs. La corneille des bois qui, le matin même, s'était mariée avec sa

fiancée, l'accompagna pendant les trois premiers milles. Elle était assise à ses côtés, ne pouvant supporter d'aller en arrière. Quant à l'autre corneille, elle était restée battant des ailes sur la porte du palais. Elle n'accompagna ni la petite Gerda ni son mari, disant qu'elle avait une forte migraine ; ce qui lui venait de ce qu'elle mangeait trop depuis qu'elle avait une position fixe.

Les corneilles, et même les corbeaux, qui les avaient connus autrefois, prétendaient, non sans raison, que les honneurs avaient tourné la tête aux deux nouveau mariés.

L'intérieur du carrosse était bourré de sucreries, et, dans la caisse du siège, il y avait des fruits et des croquignoles.

— Adieu, et bon voyage ! crièrent le prince et la princesse en essuyant chacun une larme.

La petite Gerda pleurait aussi, et il n'y avait pas jusqu'à la corneille qui ne bâillât de toute la largeur de son bec, ayant le cœur serré.

Ils firent ainsi les trois premiers milles : alors la corneille lui dit adieu à son tour, et cet adieu fut, pour la petite Gerda, le plus pénible de tous.

Quant à la corneille, elle vola jusqu'à la cime de l'arbre le plus élevé, et là battit des ailes tant qu'elle put voir le carrosse qui brillait aux rayons du soleil.

VI

LA PETITE FILLE DES VOLEURS

Lorsque la nuit vint, la petite Gerda se trouva à l'entrée d'un bois sombre, rendu plus sombre encore par la chute du jour.

Le postillon descendit et alluma les lanternes, de sorte que la lumière se refléta sur le carrosse doré.

En le voyant briller ainsi, des voleurs qui étaient embusqués dans le bois se dirent :

— La chose n'est pas possible ! c'est un carrosse d'or massif.

Et ils se précipitèrent sur le carrosse, arrêtaient les chevaux, tuèrent le postillon, et tirèrent hors de la voiture la petite Gerda

tout effrayée.

— Elle est gentille et grassouillette, dit la vieille femme du chef des voleurs, laquelle avait une longue barbe grise et des sourcils qui lui tombaient sur les yeux.

Elle portait sur son dos sa fille, qui était à peu près de l'âge de Gerda.

Et, comme non-seulement elle était voleuse, mais encore ogresse, elle tâta les reins et les bras de Gerda, ajoutant :

— Cela sera aussi bon à manger qu'un agneau gras !

Et elle dégaina un long couteau qui luisait à faire horreur.

— Aïe ! s'écria l'ogresse au même moment.

Sa fille, qu'elle portait sur son dos, venait, par gentillesse, de lui mordre l'oreille jusqu'au sang.

— Méchante bête, s'écria la mère, ce n'est pas pour rien que tu es fille d'ogresse, va !

— Je ne veux pas qu'on la tue, dit la petite fille des voleurs ; elle jouera avec moi, elle me donnera ses beaux habits et ses souliers rouges, et elle dormira dans mon lit avec moi.

— Non pas, dit l'ogresse, non pas, je la garde pour la manger en paillote.

Mais elle n'avait pas achevé, que sa fille la mordit à l'autre oreille, de telle sorte qu'elle en bondit de douleur.

Et tous les brigands riaient et se moquaient d'elle.

— Je veux entrer dans la voiture ! cria la petite fille.

Et il fallut faire sa volonté, tant, en tous ses désirs, elle était opiniâtre.

Là, dit-elle, maintenant, je veux que l'on mette la petite fille auprès de moi.

Et il fallut mettre Gerda près d'elle.

Gerda et la petite fille des voleurs étaient donc assises dans la voiture qui roulait par-dessus les fossés et les racines d'arbres, en s'enfonçant dans la profondeur des bois.

La petite fille des voleurs était, comme nous l'avons déjà dit, de l'âge de Gerda, et à peu près de sa taille ; mais elle était plus

large d'épaules ; elle avait de grands yeux noirs, et une bouche grande aussi, mais belle à cause des dents blanches et aiguës qui la meublaient.

Avec tout cela, elle semblait triste.

Elle prit Gerda par la taille et lui dit :

— Sois tranquille, tant que je ne serai pas fâchée contre toi, on ne te tuera point. Tu dois être au moins une princesse ?

— Non, répondit Gerda, je suis une pauvre petite fille, au contraire, et ce n'est que par hasard que je me trouvais dans une si belle voiture.

Et elle lui raconta toute son histoire et combien elle aimait le petit Peters.

Quand Gerda eut fini, la petite fille des voleurs essuya les larmes qui coulaient de ses yeux, en disant :

— Nous verrons, nous verrons !

Le carrosse s'arrêta. Les deux petites filles étaient arrivées au milieu de la cour du château des brigands. C'était un grand bâtiment tout crevassé du haut en bas ; des corbeaux et des corneilles s'envolaient par les fentes ; mais c'étaient des corbeaux et des corneilles sauvages, qui étaient loin de ressembler aux corneilles du prince et de la princesse ; puis, de tous les coins de la cour, de gros bouledogues, dont chacun pouvait dévorer un homme, s'élançèrent silencieusement.

Ils avaient tous la langue coupée de peur qu'ils n'aboyassent, et qu'en aboyant ils ne dénonçassent le château des voleurs.

— As-tu jamais mangé des langues de chien aux fines herbes ? demanda la fille des voleurs à Gerda.

— Jamais, répondit celle-ci avec un mouvement de répugnance.

— Tu as tort, répondit la petite fille, c'est très-bon.

On entra dans le château.

Au milieu d'une grande salle basse pavée de dalles brûlait un grand feu. La fumée montait au plafond et sortait comme elle pouvait. Dans une grande marmite cuisait la soupe, et à trois bro-

ches cuisaient, d'abord un sanglier, puis un chevreuil tout entier, puis dix ou douze lièvres et quinze ou vingt lapins.

C'était le souper des voleurs.

— Tu dormiras cette nuit avec moi dans mon lit, au milieu de tous mes animaux, dit la petite fille.

La vieille donna à boire et à manger aux deux enfants ; puis ils se retirèrent dans un coin où il y avait de la paille et des tapis.

C'était le lit de la petite fille.

Au-dessus du lit étaient penchés une centaine de pigeons que la petite fille des voleurs engraisait et mangeait sans pitié, quoiqu'elle les connût, les caressât et les nourrît. Les pigeons semblaient tous dormir, cependant ils remuèrent un peu quand les deux petites filles se couchèrent.

— Maintenant, dit la petite fille, voici ma monture habituelle.

Et elle frappa contre un petit enclos de bois treillagé à jour.

Gerda s'attendait à voir se lever soit un petit cheval, soit un petit mulet, soit un petit âne ; mais elle vit bondir sur ses pieds un animal qu'elle ne connaissait pas et qui ressemblait au cerf, si ce n'est que son bois était plus grand proportionnellement et avait une autre forme.

— Oh ! le singulier animal ! dit la petite Gerda ; comment s'appelle-t-il ?

— C'est un renne, répondit la petite fille. Il vient d'un pays où il n'y a pas de chevaux, et les habitants de ce pays les attendent à leurs traîneaux. Il nous le faut sans cesse tenir à la chaîne ; sans quoi, il se sauverait et retournerait dans le royaume des Neiges. Mais, chaque soir, je lui chatouille la gorge avec mon couteau, et comme il est prévenu qu'à sa première tentative de fuite je lui couperai le cou pour boire son sang tout chaud, il se tient assez tranquille.

Et la petite fille des voleurs tira d'une fente de la muraille, comme d'une gaine, un long couteau qu'elle fit passer sur le cou du renne ; la pauvre bête trembla aussitôt de tout son corps, bramant tristement ; mais la petite fille ne faisait que rire à sa

terreur.

Puis elle se mit définitivement au lit avec Gerda.

— Est-ce que tu te couches avec ce long couteau près de toi ? demanda la petite Gerda en jetant sur l'arme un regard inquiet.

— Toujours, répondit la fille des voleurs ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

La fille des voleurs passa un bras autour du cou de Gerda, et, tenant son couteau de l'autre main, elle s'endormit et se mit à ronfler tellement, qu'on eût pu l'entendre de la cour.

Mais la pauvre Gerda ne pouvait dormir, et elle demanda à deux pigeons qui se caressaient :

— N'avez-vous pas vu, par hasard, le petit Peters et son traîneau ?

— Kourrou ! kourrou ! kourroukou ! firent les pigeons ; oui, nous l'avons vu.

— Oh ! alors, mes chers petits pigeons, dit la petite Gerda en joignant les mains comme pour les implorer, dites-moi, que faisait-il, et où allait-il ?

— Il était assis dans le char de la Reine des Neiges, qui passait tout près de nous au-dessus du bois, tandis que nous étions encore dans notre nid. La Reine des Neiges souffla sur les petits ramiers, et, à l'exception de nous deux, continua le pigeon en montrant sa compagne, tous moururent. Kourrou ! kourrou ! kourroukou !

— Et où allait la Reine des Neiges ? demanda Gerda.

— Probablement en Laponie, où il y a toujours de la neige et de la glace. Son petit traîneau le suivait attelé d'un gros poulet blanc.

— Et à qui faut-il que je m'informe pour être sûre qu'il allait en Laponie ? demanda la petite Gerda.

— Au renne, dirent les ramiers, il est de ce pays-là. Kourrou ! kourrou ! kourroukou !

— Là où il y a toujours de la neige et de la glace, soupira le renne ; là, il fait magnifique ; là, on bondit joyeux et libre dans

les grandes vallées luisantes ; là, la Reine des Neiges a dressé sa tente d'été. Mais son château d'hiver est tout près du pôle, dans une île de glace qu'on appelle le Spitzberg.

— Ô Peters, pauvre Peters, soupira Gerda, comme il doit avoir froid !

— Reste tranquille, dit la petite fille des voleurs, et ne parle pas et ne remue pas ainsi, ou bien, pour te faire tenir tranquille, je t'enfonce mon couteau dans le cœur.

Gerda eut grand'peur ; elle se tut et resta sans faire un mouvement.

Le matin, la petite fille des voleurs demanda à Gerda :

— Que disais-tu donc cette nuit à mes pigeons et à mon renne ?

Gerda lui raconta alors que les pigeons avaient vu passer le petit Peters dans son traîneau, avec la Reine des Neiges, qui l'emmenait en Laponie.

La petite fille devint sérieuse. Puis, secouant la tête :

— N'importe, dit-elle.

Et, se tournant vers le renne, elle lui demanda :

— Sais-tu où est la Laponie ?

— Qui pourrait le savoir mieux que moi, répondit l'animal, puisque c'est mon pays ? J'y suis né, j'y ai été élevé et j'ai bondi à travers ses champs de neige.

Et ses yeux brillèrent comme s'il revoyait sa patrie.

— Écoute, dit la petite fille des voleurs à Gerda, tu vois que tous nos hommes sont partis en expédition. Il ne reste ici que ma mère pour faire la cuisine ; mais, vers midi, elle vide une grande gourde qui contient six bouteilles et elle s'endort ; aussitôt qu'elle sera endormie, je ferai quelque chose pour toi.

La petite Gerda attendit midi avec impatience ; à midi, comme le lui avait dit la fille des voleurs, la vieille vida sa gourde tout d'un trait et s'endormit.

Alors la fille des voleurs alla vers le renne et lui dit :

— Je pourrais encore longtemps me donner du plaisir en te

passant mon couteau sur la gorge ; car alors tu as si peur, que j'en crève de rire. Mais n'importe, je vais te détacher et te mettre dehors, afin que tu puisses retourner en Laponie ; mais c'est à la condition que tu porteras cette petite fille au château de la Reine des Neiges, où est son petit compagnon.

Le renne fit un bond de joie.

— Alors tu t'y engages positivement ?

— Foi de renne ! je la descendrai dans la cour même du château.

La fille des voleurs sangla un coussin sur le dos du renne, hissa la petite Gerda sur le coussin, l'attacha avec des courroies, lui mit aux pieds, par-dessus ses petits souliers rouges tout cirés, des bottines en poil de lapin, aux mains des gants de même poil appartenant à sa mère et dans lesquels les bras de la petite Gerda entraient jusqu'au coude, puis elle l'embrassa.

La petite Gerda versait des larmes de joie.

— Ah ! je ne puis souffrir que tu pleurniches ainsi, lui dit son amie ; tu dois maintenant avoir la mine joyeuse, puisque tu vas retrouver ton petit compagnon.

Puis elle ajouta :

— Tiens, voici deux pains et un jambonneau, pour que tu ne meures pas de faim.

Et elle les attacha sur le dos du renne.

Puis elle sortit la première, attacha les bouledogues dans leurs niches, revint près de Gerda, et, coupant avec son couteau le licou du renne, elle lui dit :

— Pars maintenant, mais prends bien garde à la petite fille.

Gerda étendit les mains vers la fille des voleurs en signe d'adieu, et le renne s'élança hors du château, puis hors de la cour, puis à travers les bois. À peine si on eût pu le suivre des yeux ; il traversait les vallées, les fleuves, les steppes, comme s'il eût eu des ailes ; les loups hurlaient derrière lui, les corbeaux croassaient au-dessus de lui. Le renne volait plutôt qu'il ne galopait ; le feu lui sortait des naseaux.

— Ah ! voilà mes étoiles du pôle, dit le renne ; regarde comme elles brillent !

Et, à cette vue, le renne redoublait encore de vitesse.

Il courut ainsi huit jours et huit nuits, les deux pains étaient mangés, et aussi le jambonneau.

Mais ils étaient en Laponie !

VII

LA LAPONNE ET LA FINNOISE

Le renne ne s'arrêta que devant une petite maison ; nous eussions dû dire une chaumière, et même une chaumière des plus pauvres ; c'était triste à voir : le toit touchait la terre et la porte était si basse, que ceux qui habitaient ce triste réduit devaient, pour en sortir et pour y rentrer, ramper sur le ventre.

Dans la chaumière, il y avait une vieille Laponne qui faisait cuire du poisson à la lueur d'une lampe où brûlait de l'huile de baleine.

Elle était seule à la maison.

Le renne raconta l'histoire de Gerda, après avoir toutefois raconté la sienne, qui lui paraissait bien autrement intéressante ; quant à Gerda, elle était tellement prise par le froid, qu'elle ne pouvait parler.

— Ah ! mes pauvres enfants, dit la Laponne, confondant l'animal et l'enfant sous la même dénomination, vous avez encore loin à courir. Il vous faut encore aller à trois cents milles au moins dans la Finlande. C'est là que demeure la Reine des Neiges. Je vais vous écrire deux mots sur un hareng saur bien sec, attendu que je n'ai ni encre, ni plume, ni papier. Vous le remettrez à une sorcière finlandaise de mes amies. Elle saura vous renseigner mieux que moi.

Elle prit son couteau par la lame, et, avec la pointe, grava deux petits mots sur le hareng saur.

Puis, quand la petite Gerda se fut réchauffée et eut bu et mangé, elle la lia de nouveau sur sa monture, qui partit aussitôt

et qui, toute la nuit, courut à la lumière d'une de ces aurores boréales qui font du ciel une véritable tenture de flamme.

Enfin, le matin venu, ils arrivèrent en Finlande, et, comme le renne avait reçu tous les renseignements nécessaires pour ne pas se tromper, il s'arrêta juste à la chaumière de la sorcière.

On frappa à la porte de la hutte ; la Finnoise ouvrit la porte, y fit entrer le renne et la petite Gerda, qui lui remit le hareng saur de la Laponne. La Finnoise lut par trois fois les deux mots qui y étaient écrits, et, comme ils lui étaient bien entrés dans la mémoire, elle mit le hareng sur les braises, car c'était une sorcière fort économe que la Finnoise, et qui ne laissait rien perdre.

Puis elle s'occupa de la petite Gerda, la détacha de dessus le renne, et, comme il faisait horriblement chaud dans sa hutte, elle lui ôta ses gants et ses bottes fourrées.

Après quoi, elle demanda à l'animal et à l'enfant, qui lui étaient si chaudement recommandés par son amie, qui ils étaient.

Alors le renne, comme il avait fait chez la Laponne, raconta d'abord son histoire, puis celle de la petite Gerda ; et la Finnoise, tout en écoutant, clignait de son œil intelligent, mais ne disait rien.

— Je sais que tu es sorcière, dit le renne, et une sorcière si savante, que tu peux lier les quatre vents avec le même fil. Si le pilote habile défait un nœud seulement, il a le zéphir ; s'il en défait un second, il a le zéphir et borée ; mais, s'il a l'imprudence de défaire les deux autres, il a notus et aquilon, c'est-à-dire l'ouragan complet, la tempête dans toutes les règles. Ne veux-tu pas faire quelque chose pour la petite Gerda, comme, par exemple, de lui faire avaler une boisson qui lui donnerait la force de douze hommes, et un souffle plus puissant que celui de la Reine des Neiges.

— Pourquoi faire ? demanda la Finnoise.

— Pour que la petite Gerda puisse enlever son ami Peters à la Reine des Neiges.

— Il faut d'abord savoir, dit la Finnoise, s'il est réellement

chez elle.

— Mais comment allez-vous savoir cela ? demanda Gerda.

— Par la puissance de mon art, répondit la sorcière.

Et elle entoura le renne et la petite Gerda d'un cercle tracé par sa baguette ; après quoi, elle alla droit à une planche, y prit une grande peau roulée et la déroula.

La peau était couverte de caractères étranges ; cependant la Finnoise lut, lut, lut tant et si longtemps et avec tant d'ardeur, que la sueur lui coulait le long du visage et ruisselait jusqu'à terre.

Puis elle rentra dans le cercle où elle avait enfermé le renne et la petite Gerda, et se penchant à l'oreille du renne :

— Le petit Peters est, en effet, chez la Reine des Neiges, où il trouve tout à son goût et se figure qu'il habite le plus charmant endroit du monde ; mais cela provient de ce qu'il a reçu dans l'œil un éclat du miroir du diable qui a pénétré jusqu'au cœur. Il faut d'abord que l'éclat de verre soit sorti de là ; sans quoi, la Reine des Neiges conservera éternellement son empire sur lui.

— Mais, dit le renne, ne pourrais-tu pas donner à Gerda quelque talisman qui lui fasse prendre empire sur la Reine des Neiges et le Petit Peters ?

— Je ne saurais, répondit la sorcière, lui donner un plus grand pouvoir que celui qu'elle a déjà. Ne vois-tu pas combien il est grand ? ne vois-tu pas comment hommes et animaux lui obéissent ? comment, avec de pauvres petits souliers rouges, elle a fait autant de chemin que le Juif errant ? Ce n'est pas de nous qu'elle peut obtenir ce pouvoir. Elle l'a ; il lui vient de Dieu, il est dans son cœur : il consiste en ce qu'elle est une enfant douce et pieuse. Si elle ne peut point pénétrer par elle-même chez la Reine des Neiges et tirer elle-même le verre du cœur de Peters, nous n'y saurions que faire, nous autres. Or, à deux milles d'ici commence le jardin de la Reine des Neiges ; portes-y la petite Gerda, dépose-la près d'un grand arbuste qui porte des baies rouges. Ne t'amuse point à bavarder et dépêche-toi de revenir.

Et la Finnoise hissa la petite Gerda sur le renne, qui se mit à

courir tant qu'il put.

— Oh ! s'écria la petite Gerda dès qu'elle fut dehors et qu'elle sentit l'impression du froid ; oh ! je n'ai plus mes gants, je n'ai plus mes bottines de poil, je n'ai plus que mes pauvres petits souliers rouges, qui sont tout déchirés et dont les semelles ne tiennent plus aux quartiers. Arrête, bon renne, arrête !

Mais le renne avait reçu ses instructions ; il ne se hasarda point à s'arrêter et à retourner chez la Finnoise ; il courut jusqu'à ce qu'il arrivât à l'arbuste aux fruits rouges ; il déposa Gerda, lui lécha les deux joues, et s'en retourna en courant et en versant de grosses larmes.

Et la pauvre petite Gerda demeura là sans gants et avec ses souliers tout usés, au bout de la Finlande, au milieu des glaces impitoyables et des neiges mortelles.

Elle marcha devant elle aussi vite qu'elle put ; mais voilà que tout à coup une armée de flocons de neige arriva, s'appêtant non-seulement à lui disputer le passage, mais à l'envelopper et à la faire périr. Seulement, ce qu'il y avait d'extraordinaire, c'est que ces flocons de neige ne tombaient point du ciel, qui était pur et tout brillant d'étoiles quoique l'on dût être ailleurs en plein jour ; mais ils marchaient, ou plutôt roulaient sur la terre, et plus ils roulaient, plus ils grossissaient, comme c'est l'habitude des pelotes de neige, et, en grossissant, ils s'animaient et prenaient des formes effrayantes, tout en restant blancs et glacés. Ils avaient les formes les plus bizarres ; les uns ressemblaient à des porcs-épics, les autres à des serpents à plusieurs têtes, les autres à des ours, les autres, enfin, à des chiens et à des loups ; c'était l'avant-garde de la Reine des Neiges, – des flocons de neige vivants !

Alors la petite Gerda, se voyant en danger d'être dévorée par tous ces monstres dont elle n'avait jamais entendu parler et de l'existence desquels elle ne se faisait pas même l'idée, commença de dire son *Notre-Père* ; et le froid était si grand, qu'à mesure qu'elle le disait, elle pouvait voir sa propre haleine lui sortant de

la bouche comme une fumée ; mais son haleine devint de plus en plus épaisse et, à son grand étonnement, se décomposa en une foule de petits anges qui grandissaient, grandissaient au fur et à mesure qu'ils touchaient la terre ; et tous avaient le casque sur la tête, la lance à la main gauche et le bouclier au bras droit. Le casque, la lance et le bouclier étaient d'or pur, et le nombre des anges augmentait toujours au fur et à mesure que Gerda disait sa prière, et, quand la prière fut finie, elle se trouva à son tour entourée de toute une légion.

Alors les anges se serrèrent autour de Gerda et frappèrent de leurs lances d'or les affreux flocons de neige, qui, aussitôt qu'ils étaient touchés par les armes divines, éclataient en cent morceaux. À cette vue, la petite Gerda reprit courage et marcha en avant, entourée de ses anges, qui caressaient et réchauffaient du bout de leurs ailes ses mains et ses pieds.

Bientôt elle aperçut une masse blanche qu'elle comprit être le palais de la Reine des Neiges.

Mais, à cette heure, il nous faut abandonner la petite Gerda, sur laquelle nous voilà un peu rassurés, et voir ce que faisait Peters. Peut-être pensait-il à sa petite amie ; mais à coup sûr, il ne se doutait guère qu'elle fût si proche de lui.

VIII

DU CHÂTEAU DE LA REINE DES NEIGES ET DE CE QUI S'Y PASSA

Les murs du château étaient formés par la neige qui chasse, et les portes et les fenêtres par le vent qui coupe ; il contenait plus de cent salles, toutes formées de neige, tombant comme un rideau blanc, mais sans jamais s'amasser. La plus vaste de ces chambres avait à elle seule plus de trois milles : la blanche lumière du Nord les éclairait, et elles étaient toutes si grandes, si vides, si blanches, si glaciales, qu'elles étaient mortellement tristes à regarder. Jamais, dans ce palais, le moindre plaisir ni la moindre animation. Pas un pauvre petit bal où les femmes des ours blancs pussent déployer, en se balançant, leurs grâces naturelles, tandis

que la tempête eût servi d'orchestre ; jamais la plus petite soirée de jeu, entre loups et blaireaux ; jamais la plus petite invitation à prendre le thé ou le café aux femmes et aux filles des renards bleus et des martres. Non, les salles de la Reine des Neiges étaient éternellement vides, vastes et calmes. Au milieu de ces salles interminables, et dans la plus grande de toutes, était un lac gelé au milieu duquel s'élevait un trône de glace ; c'était là que se tenait la Reine des Neiges quand elle était au logis, et alors elle prétendait être assise sur le miroir de l'esprit, le plus grand et le meilleur qu'il y eût au monde.

Le petit Peters était devenu tout bleu de froid ; mais il ne s'en apercevait point, parce que la Reine des Neiges lui avait enlevé la crainte du froid par ses baisers et que, grâce à l'éclat de verre qui avait pénétré jusqu'à son cœur, il était devenu pareil à un glaçon. Il passait sa vie à assembler des éclats de glace sur lesquels il y avait des lettres, comme on fait quand on joue à un jeu que vous connaissez bien, c'est-à-dire au casse-tête chinois, afin d'en former soit une figure, soit un mot, et jamais il ne parvenait à former la figure qu'il voulait et qui était un soleil, jamais à écrire le mot qu'il cherchait et qui était le mot *éternité* ; car la Reine des Neiges lui avait dit :

— Quand, de tous ces glaçons qui ont chacun une forme différente, et qui portent chacun une lettre, tu auras formé un soleil, ayant à son centre le mot *éternité*, tu redeviendras ton maître et je te donnerai le monde entier avec une paire de patins neufs.

Mais il ne venait point à bout de former son soleil et d'écrire le mot *éternité*.

En attendant, il dessinait les figures les plus bizarres et les plus incohérentes, qui lui semblaient magnifiques et qui lui faisaient passer le temps sans qu'il s'aperçût que le temps passait.

Un jour, la Reine des Neiges lui dit :

— Je vais partir pour les pays chauds. Je veux aller regarder ce qui se passe au fond des marmites noires que fait bouillir le

feu éternel (c'est ainsi que la Reine des Neiges appelait l'Etna, le Vésuve, le Stromboli et les autres volcans) ; je vais les blanchir un peu, cela fera du bien aux citrons et aux raisins.

Et la Reine des Neiges s'envola, et Peters resta seul à assembler ses morceaux de glace, dans la grande salle vide et glacée. Tout à coup quelque chose craqua en lui, et il demeura roide et immobile. On eût pu le croire gelé.

C'était juste en ce moment que la petite Gerda entra au château. La grande porte était fermée par le vent qui coupait, mais elle dit un *Ave*, et le vent tomba comme s'il allait se coucher. Alors elle traversa la cour, où elle laissa le reste de ses pauvres petits souliers rouges, entra dans les grandes salles vides et froides, et parvint enfin à celle où était le lac glacé et où se tenait le petit Peters.

Dès la porte, elle le reconnut, et, courant à lui, lui sauta au cou et le serra entre ses bras en criant :

— Peters, mon cher petit Peters, je t'ai donc enfin retrouvé !
Mais lui continua de demeurer immobile, roide et froid.

La petite Gerda se mit à pleurer, et, de même qu'une fois déjà, chez la vieille fée aux fleurs, ses larmes avaient pénétré dans la terre et en avaient fait sortir les rosiers, cette fois ses larmes pénétrèrent jusqu'au fond de la poitrine de Peters, et firent fondre son cœur.

Il ne parlait pas encore ; mais déjà il la regardait avec des yeux qui s'animaient de plus en plus.

Alors Gerda se mit à chanter la chanson qu'ils chantaient ensemble près de la fenêtre, quand allait venir la Noël :

Les roses déjà se fanent et tombent ;
Nous allons revoir le petit Jésus.

Alors la sensibilité revint tout à fait au petit Peters. Il fondit en larmes et pleura tant, tant, tant, que le grain de verre qu'il avait dans le cœur lui sortit par l'œil avec une larme plus grosse que les autres.

Aussitôt il reconnut Gerda et s'écria, dans un transport de joie qui depuis longtemps lui était inconnu :

— Gerda, ma bonne petite Gerda, où as-tu été si longtemps ?

Il oubliait que c'était lui *qui avait été*, et non Gerda.

Et il regardait de tous côtés avec étonnement.

— Ah ! qu'il fait froid ici ! continua-t-il ; comme c'est vaste et vide !

Et il se cramponnait à Gerda, qui pleurait de joie, en souriant, tant il avait peur que Gerda ne s'en allât, l'abandonnant dans le palais de la Reine des Neiges.

Et sa satisfaction et sa crainte, mêlées l'une à l'autre, étaient si douces et si touchantes, que les glaçons se mirent à danser de bonheur et les murs de neige à pleurer de joie.

Pendant ce temps-là, les fragments de glace avec lesquels Peters avait joué pendant si longtemps s'agitaient de leur côté, et, en s'agitant, ils finirent par former d'eux-même un soleil au milieu duquel était écrit le mot *éternité*.

Au même instant, toutes les portes du palais s'ouvrirent : chaque porte par laquelle devaient passer Gerda et Peters était gardée par deux anges.

Gerda baisa les joues de Peters, et elles devinrent roses, de bleues qu'elles étaient.

Elle baisa ses yeux, et ils devinrent aussi brillants que les siens.

Elle baisa ses mains et ses pieds, et l'immobilité qui les enchaînait disparut.

Maintenant la Reine des Neiges pouvait rentrer si elle voulait ; le soleil de glace brillait à terre, et, au milieu du soleil, le mot *éternité*.

Alors les deux enfants se prirent par la main et sortirent du château, escortés des anges et parlant de la grand'mère et des roses qui fleurissaient à la fenêtre, et, partout où ils passaient, les vents se taisaient et le soleil brillait.

Quand ils arrivèrent à l'arbuste aux fruits rouges, ils virent le

renne qui les attendait.

Il était accompagné d'une renne femelle dont les pis étaient pleins de lait. Les deux enfants burent de ce lait et se trouvèrent tout réchauffés.

Alors, comme Gerda et le petit Peters n'avaient plus besoin des anges, ceux-ci prirent congé des deux enfants en leur disant qu'ils se reverraient un jour au ciel ; et ils disparurent en laissant l'air tiède et parfumé.

Gerda remonta sur son renne et Peters sur l'autre, et les deux animaux se mirent à galoper jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la chaumière de la Finnoise, où ils se réchauffèrent tout à fait et où Gerda, qui était nu-pieds, ses souliers rouges ayant été usés à la recherche de Peters, retrouva ses bottines et ses gants de poils.

C'était là qu'était resté le petit traîneau de Peters.

Les deux rennes s'y attelèrent ; les deux enfants s'y assirent, se rapprochant et se tenant chaud l'un l'autre. La Finnoise les couvrit d'une peau d'ours blanc, et les deux rennes s'élancèrent dans la direction de la hutte de la Laponne.

Pendant leur absence, la bonne femme leur avait fait des pelisses de renard bleu, dont ils avaient grand besoin ; car les vêtements des deux enfants n'avaient guère moins souffert que les souliers rouges de la petite Gerda.

Ils ne prirent que le temps de manger un morceau et de revêtir leurs pelisses, et partirent en remerciant de tout leur cœur la bonne femme.

Trois jours après, ils étaient à la frontière des Neiges ; là commençaient à ramper les premières mousses et les premiers lichens.

Là, les rennes les quittèrent.

La séparation fut triste, on pleura beaucoup de part et d'autre ; mais les rennes n'osaient point se hasarder dans un autre pays que le leur. Celui qui avait du lait aurait bien été plus loin ; mais celui qui avait été prisonnier retint sa compagne en lui disant ce qu'il avait souffert pendant sa captivité.

Les deux enfants furent forcés d'abandonner le traîneau du petit Peters et s'en allèrent se tenant par la main. Peu à peu, aux mousses et aux lichens succédèrent des bruyères et des rhododendrons ; puis aux bruyères et aux rhododendrons des buissons épineux ; puis aux buissons épineux de maigres sapins tout rabougris, puis de beaux sapins, puis des chênes verts, puis enfin ils entendirent chanter les petits oiseaux, ils trouvèrent les premières fleurs, enfin ils aperçurent une grande forêt de hêtres et de marronniers.

De cette forêt sortit, sur un magnifique cheval que Gerda reconnut aussitôt pour un des deux chevaux qui avaient été attelés à son carrosse doré une belle jeune fille coiffée d'un bonnet écarlate et portant deux pistolets à sa ceinture.

C'était la fille des voleurs.

Gerda la reconnut et elle reconnut Gerda ; toutes deux coururent l'une à l'autre et s'embrassèrent tendrement.

La fière amazone s'était ennuyée de la vie qu'elle menait au château de la forêt. Elle avait pris une grosse somme en or au château des voleurs, en avait bourré ses poches, avait tiré un des deux chevaux donnés par la princesse à Gerda, avait sauté sur son dos et était partie.

Ce fut une grande joie pour les deux jeunes filles.

— Et qu'est-ce que ce petit garçon ? demanda la fille des voleurs en montrant Peters.

Gerda lui dit que c'était le petit compagnon qu'elle cherchait avec tant d'anxiété, quand elle avait été arrêtée par les voleurs.

Alors, se tournant vers le petit Peters :

— Tu es un rude voyageur, lui dit-elle, et je voudrais bien savoir si tu mérites réellement que l'on aille te chercher au bout du monde.

Gerda lui frappa doucement sur la joue, et s'informa du prince et de la princesse.

— Ils voyagent à l'étranger, répondit la fille des voleurs.

— Et les corneilles ? demanda Gerda.

— La corneille sauvage est morte d'indigestion, de sorte que la corneille apprivoisée est veuve. Elle porte un crêpe à la patte gauche, et se lamente horriblement. C'est tout ce que je sais. Maintenant, raconte-moi à ton tour ce qui est arrivé, et comment tu as retrouvé ton fugitif.

Gerda et le petit Peters lui racontèrent tout.

— Bon ! dit-elle, tout est pour le mieux ; retournez à la grande ville, et, si j'y passe jamais, j'irai vous faire une petite visite.

Et, les ayant embrassés tous deux sans mettre pied à terre, elle lança son cheval au galop et disparut.

Peters et Gerda se remirent en route, s'en allant la main dans la main, et, après avoir traversé des pays couverts de verdure et de fleurs qui leur fit oublier cette affreuse Laponie, tant vantée par les Russes, ils entendirent le son des cloches et finirent par distinguer à l'horizon la grande ville où ils étaient nés.

Le petit Peters reconnut encore la porte par laquelle il était sorti, les rues par lesquelles il avait passé, et enfin ils se retrouvèrent au seuil des deux maisons.

Ils montèrent l'escalier de la maison de Gerda et entrèrent dans la chambre de la grand'mère. Tout était encore à la même place. L'horloge faisait tic tac et marquait l'heure ; seulement, en arrivant en face de la glace, ils s'aperçurent que Peters était devenu un beau jeune homme et Gerda une belle jeune fille. Les roses fleurissaient toujours dans leurs caisses, et, près de la fenêtre, on voyait encore les petites chaises d'enfants.

Peters et Gerda s'y assirent. Ils avaient oublié le passé comme on oublie un mauvais rêve, et il leur semblait n'avoir jamais quitté la maison.

En ce moment, la vieille grand'mère rentra de la messe, tenant son livre d'images à la main. Elle salua le beau jeune homme et la belle jeune fille, et, comme elle ne les reconnaissait pas, tant ils étaient changés, elle leur demanda leur nom.

Alors ils chantèrent tous deux le cantique qu'autrefois elle leur avait appris :

Les roses déjà se fanent et tombent ;
Nous allons revoir le petit Jésus.

La vieille grand'mère poussa un cri de joie ; dans le beau jeune garçon et dans la belle jeune fille elle avait reconnu Peters et Gerda.

Un mois après, les cloches, dont ils avaient reconnu le son bien avant qu'ils vissent la ville, sonnaient pour leur mariage.

Dix mois après, les mêmes cloches sonnaient pour le baptême de deux jolis petits jumeaux, dont l'un s'appela Peters, comme son père, et l'autre Gerda, comme sa mère.

V Les deux frères

I

Il y avait une fois deux frères, l'un riche et l'autre pauvre.

Celui qui était riche était orfèvre et avait le cœur aussi dur que la pierre sur laquelle il touchait son or.

Celui qui était pauvre gagnait sa vie à faire des balais ; celui-là était bon et honnête.

Le pauvre avait deux enfants, deux fils ; le riche n'en avait pas.

Ces deux fils étaient jumeaux et se ressemblaient au point que, dans leur enfance, leurs parents avaient dû adopter un signe pour les reconnaître.

Ils allaient et venaient souvent dans la maison du riche, et ils attrapaient parfois quelques miettes de sa table.

Or, il arriva que le pauvre, allant un jour au bois pour chercher de la bruyère, vit un oiseau d'or si beau, que jamais il n'en avait vu de semblable. Il ramassa une pierre, la lui jeta et atteignit l'oiseau.

Mais, comme il l'avait atteint au bout de l'aile, et au moment où l'oiseau étendait cette aile pour s'envoler, il n'en tomba qu'une plume. Seulement cette plume était d'or.

Le pauvre faiseur de balais la ramassa et la porta chez son frère, qui l'examina, la toucha à la pierre d'épreuve, et dit :

— Elle est d'or pur, sans aucun alliage !

Et il lui donna beaucoup d'argent pour sa plume.

Le lendemain, le pauvre grimpa sur un bouleau pour en couper quelques branches. Mais voilà que le même oiseau qu'il avait vu la veille s'envola une seconde fois.

Alors il chercha soigneusement dans l'arbre et trouva son nid, lequel contenait un œuf qui était d'or, comme l'oiseau.

Il emporta cet œuf à la maison et le montra à son frère, qui lui dit encore :

— C'est de l'or pur et sans aucun alliage !

Et il lui en donna scrupuleusement la valeur ; seulement il lui dit :

— Je voudrais bien avoir l'oiseau lui-même ; je t'en donnerais un bon prix.

Le pauvre retourna le lendemain au bois et vit l'oiseau d'or perché sur un arbre.

Il prit une pierre, le visa de son mieux, l'atteignit, et, cette fois, le tua roide.

L'oiseau tomba à terre.

Le pauvre faiseur de balais le ramassa et le porta à son frère.

— Tiens, lui dit-il, voici l'oiseau que tu m'as demandé.

L'orfèvre lui en donna vingt pièces d'or.

Le pauvre marchand de balais rentra tout joyeux à la maison : il avait de quoi vivre pendant un an ; aussi ne fit-il pas un seul balai de toute l'année.

L'orfèvre était instruit et rusé ; il connaissait la légende de l'oiseau d'or.

Il appela sa femme et lui dit :

— Fais-moi rôtir l'oiseau d'or et aie soin que rien ne s'en perde. J'ai grande envie de le manger tout entier et à moi tout seul.

L'oiseau, comme vous vous en doutez bien, mes chers enfants, n'était pas un oiseau ordinaire, et celui qui mangeait son foie et son cœur était sûr de trouver, chaque matin en s'éveillant, deux pièces d'or sous son oreiller.

La femme arrangea l'oiseau convenablement, l'embrocha et le fit rôtir.

Or, il arriva que, tandis que l'oiseau rôtissait, la femme ayant été obligée de sortir pour une course nécessaire, les deux enfants du pauvre faiseur de balais vinrent chez leur oncle, entrèrent dans la cuisine et, craignant que l'oiseau de leur oncle ne brûlât, lui

firent faire quelques tours de broche.

Et, comme il tomba, pendant un des tours qu'opérait le rôti, deux morceaux de l'oiseau dans la lèche-frite :

— Bon ! dit le plus âgé au plus jeune ; tout ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat.

Alors chacun des deux enfants prit un morceau et le mangea.

Sur ces entrefaites, la femme rentra et leur vit mâcher quelque chose.

— Qu'avez-vous mangé ? leur demanda-t-elle.

— Deux morceaux qui sont tombés de l'intérieur de l'oiseau, lui répondirent-ils.

— C'est le cœur et le foie ! s'écria la femme fort effrayée.

Et, pour que son mari ne devinât rien, elle tua vite un pigeon et en enferma le cœur et le foie dans l'oiseau d'or.

Dès que l'oiseau fut cuit, elle le porta à l'orfèvre qui le mangea tout entier, sans en rien laisser ; mais, le lendemain matin, lorsqu'il visita son oreiller pour y trouver les deux pièces d'or, à son grand étonnement, il n'y trouva rien de plus que de coutume.

Quant aux deux enfants, ils ignoraient quel bonheur leur était échu en partage. Mais, le lendemain matin du jour où ils avaient mangé, l'un le foie, l'autre le cœur de l'oiseau d'or, ils firent, en se levant, tomber à terre quelque chose qui sonna.

Ils ramassèrent ce qui était tombé, et il se trouva que c'étaient deux pièces d'or.

Ils les apportèrent à leur père, qui s'en étonna et dit :

— Comment cela s'est-il fait ?

Mais quand, le lendemain, ils trouvèrent encore deux pièces d'or, puis le lendemain, puis le surlendemain, et ainsi de suite chaque matin, le marchand de balais alla trouver son frère l'orfèvre et lui raconta cette étrange histoire.

L'orfèvre devina à l'instant même comment la chose avait eu lieu, et que les enfants avaient mangé, l'un le cœur, l'autre le foie de l'oiseau d'or.

Et, pour se venger, et parce qu'il était jaloux et cruel, il dit au

père :

— Tes enfants sont en rapport avec le démon ; cet or te porterait malheur ; ne les garde donc pas plus longtemps chez toi : après s'être attaqué à eux, Satan s'attaquerait à toi.

— Mais que veux-tu que je fasse de ces deux pauvres innocents, frère ? dit-il à l'orfèvre.

— Perds-les dans la forêt. Si le diable n'a rien à faire dans ce qui leur arrive, Dieu saura bien les protéger ; si, au contraire, ils appartiennent à Satan, eh bien, ils débrouilleront leur affaire avec lui.

Quoique ce fût une grande douleur pour lui, le pauvre marchand de balais suivit le conseil de l'orfèvre.

Il conduisit ses enfants dans le bois et les abandonna à l'endroit où le fourré était le plus épais.

Bientôt, les deux enfants s'aperçurent que leur père n'était plus là, et, essayant de regagner la maison, reconnurent qu'ils étaient perdus.

Plus ils marchèrent, plus ils s'enfoncèrent dans la forêt.

Ils marchèrent toute la nuit, appelant et criant ; mais la seule réponse qu'ils obtinrent furent les hurlements des loups, le glapissement des renards et les cris des chats-huants.

Le matin, enfin, ils rencontrèrent un chasseur, qui leur demanda :

— À qui appartenez-vous, mes enfants ?

— Hélas ! monsieur, répondirent-ils, nous sommes les fils d'un pauvre faiseur de balais, qui n'a pas voulu nous garder dans sa maison parce que, chaque matin, nous trouvions, mon frère et moi, une pièce d'or sous notre oreiller.

— Bon ! dit le chasseur, il me semble cependant qu'il n'y a pas grand mal à cela, si toutefois vous restez honnêtes, et que cette pièce d'or ne soit pas cause que chacun de vous couche dans la peau d'un paresseux.

— Monsieur, dirent les deux enfants, nous sommes honnêtes et ne demandons pas mieux que de travailler.

— Eh bien, venez avec moi, dit le brave homme, je serai votre père et vous élèverai.

Et, comme il n'avait pas d'enfants, il les recueillit chez lui et tint la promesse qu'il leur avait faite.

Alors ils apprirent à chasser et devinrent les meilleures tireurs de tout le canton.

En outre, comme tous les matins chacun des deux jeunes gens trouvait une pièce d'or sous son oreiller, le chasseur mettait soigneusement cette pièce d'or de côté, afin qu'un jour, et au besoin, chacun retrouvât son petit trésor.

Quand ils furent grands, et que leur réputation de chasseur fut faite, leur père nourricier les emmena un jour avec lui au bois.

— Aujourd'hui, dit-il, chacun de vous va tirer son coup d'honneur, afin que je puisse vous reconnaître chasseurs et vous donner votre liberté.

Et ils allèrent ensemble à l'affût.

Mais ils attendirent longtemps ; le gibier ne se montra point.

Le vieux chasseur regarda en l'air et aperçut toute une longue bande d'oies sauvages volant sous la forme d'un triangle.

— Allons, dit-il à l'aîné, qui se nommait Wilfrid, abats l'oie qui vole à chaque extrémité.

Wilfrid mit en joue, fit feu, et abattit les deux oies indiquées par le père nourricier.

Ainsi il avait fait son coup d'honneur.

Un instant après, une autre bande d'oies se montra : elle volait sur une seule ligne.

— À ton tour, dit le père nourricier en s'adressant au cadet, qui se nommait Gottlieb, abats-moi la première et la dernière de ces oies.

Et Gottlieb fit deux fois feu, et à chaque fois abattit l'oie désignée.

Lui aussi avait fait son coup d'honneur.

Le père nourricier dit aux deux frères :

— Vous avez terminé votre apprentissage de chasseurs, vous

êtes libres.

Les deux jeunes gens alors s'écartèrent de leur père nourricier et échangèrent quelques mots à voix basse.

Puis ils revinrent avec lui à la maison.

Mais, quand le soir fut venu, et qu'on les appela pour souper, Wilfrid, prenant la parole en son nom et en celui de son frère, dit au vieux chasseur :

— Père, nous ne toucherons à aucun aliment avant que vous nous ayez accordé une demande.

— Et quelle est cette demande ? fit le vieux chasseur.

Wilfrid répondit :

— Voilà que, de votre aveu, nous avons fait notre apprentissage de chasseurs. Nous voulons maintenant voir le monde ; permettez-nous donc, à mon frère et à moi, de partir et de voyager.

Le vieillard eut à peine entendu ces paroles, qu'il s'écria joyusement :

— Vous parlez comme de vrais chasseurs, et ce que vous désirez a été mon propre souhait. Partez donc, et je vous prédis qu'il vous arrivera bonheur.

Alors ils burent et mangèrent joyusement.

Quand le jour désigné pour le départ fut arrivé, le vieux chasseur donna à chacun de ses fils adoptifs un bon fusil à deux coups et lui dit de prendre dans le trésor commun autant de pièces d'or qu'il voudrait.

Puis il les accompagna un bout de chemin ; mais, arrivé à l'endroit où il était décidé à les quitter, il leur donna, avant de prendre congé d'eux, un beau couteau dont la lame était brillante et sans aucune tache, et leur dit :

— Si vous devez vous séparer un jour, mes chers enfants, enfoncez ce couteau dans un arbre, à l'endroit où les routes se sépareront, et, quand l'un de vous reviendra par ce chemin, il pourra voir comment les choses auront été pour son frère, car, si l'un des deux est mort, le côté de la lame tourné vers la route que

celui-là aura suivie sera tout rouillé, tandis qu'au contraire, tant que vous vivrez tous deux, la lame restera pure et brillante.

Wilfrid prit le couteau ; puis tous deux embrassèrent leur père nourricier et continuèrent leur route.

Le soir, ils arrivèrent à une forêt si grande, qu'ils n'eurent pas même l'idée de chercher à la traverser le même jour. Ils s'assirent donc au pied d'un arbre, mangèrent ce qu'ils avaient apporté dans leur carnier et dormirent à la belle étoile.

Le lendemain, ils se remirent en marche ; mais ils eurent beau ne point s'arrêter de la journée, le soir, vers cinq heures, ils n'étaient pas encore arrivés à l'extrémité de la forêt.

Ce jour-là, comme les carniers étaient vides, l'un dit à l'autre :

— Il faut nous décider à tuer un animal quelconque pour nous nourrir, ou nous allons passer une mauvaise nuit.

Il chargea alors son fusil, et, battant les broussailles du pied, il en fit sortir un lièvre.

Il mit le lièvre en joue et allait tirer, quand le lièvre lui cria :

— Mon bon chasseur, laisse-moi la vie et je te donnerai deux levrauts.

C'était un peu lâcher la réalité pour l'ombre ; mais le jeune homme se fia à la parole du lièvre, qui rentra dans le bois, et, un instant après, lui ramena, en effet, deux jeunes lièvres.

Mais ils étaient si gentils et jouaient si gracieusement ensemble, que les chasseurs ne purent se décider à les tuer ; ils les gardèrent donc près d'eux, et les levrauts reconnaissants les suivirent, marchant sur leurs talons, comme deux chiens.

Cependant il fallait manger, et, quoique les deux jeunes gens eussent un peu calmé leur faim avec quelques glands doux, l'un d'eux, ayant fait lever un renard, le mit en joue.

Mais le renard lui cria :

— Oh ! mon bon chasseur, laisse-moi la vie et je te donnera deux renardeaux.

Le chasseur pensa que deux renardeaux seraient meilleurs à manger qu'un vieux renard. Il lui fit signe, en abaissant son fusil,

qu'il consentait à l'échange, et, un instant après, le renard lui amena deux petits.

Mais, au moment de les tuer, le cœur manqua aux jeunes chasseurs, et ils les donnèrent pour compagnons aux deux levrauts, se contentant pour leur souper de quelques châtaignes, qu'ils abattirent d'un arbre.

D'ailleurs, ils étaient bien décidés à tuer le premier animal qu'ils rencontreraient.

Ce premier animal fut un loup.

Un des deux jeunes gens allait le tuer, en effet, quand le loup lui cria :

— Oh ! mon bon chasseur, laisse-moi la vie, et je te donnerai deux louveteaux.

Les jeunes gens acceptèrent l'échange, et les deux louveteaux furent adjoints aux deux levrauts qui les suivaient déjà.

Vint ensuite un ours, qui, se voyant menacé, cria en toute hâte, comme les autres.

— Oh ! mon bon chasseur, laisse-moi la vie, et je te donnerai deux oursons.

Les deux oursons furent amenés et mis avec les autres animaux ; et comme non-seulement ils étaient les plus forts, mais encore qu'ils avaient l'air grand et raisonnable, ils furent chargés par les jeunes gens de veiller sur eux.

À peine venaient-ils de leur faire cette recommandation et entraient-ils en fonction, qu'un lion s'avança vers eux en rugissant et en secouant sa crinière ; mais, sans se laisser effrayer par ces menaces, les deux chasseurs le mirent en joue, et leurs deux coups allaient n'en faire qu'un, lorsque le lion, voyant à qui il avait affaire, leur cria :

— Mes bons chasseurs, laissez-moi la vie, et je vous donnerai deux lionceaux.

Et il alla chercher ses lionceaux, de sorte que les chasseurs avaient deux lions, deux ours, deux loups, deux renards et deux lièvres, qui les suivaient et qui les servaient.

Seulement, ne trouvant que très-peu de chose à manger dans cette forêt, et ayant de plus en plus faim, ils dirent aux deux renards :

— Voyons, vous autres qui êtes des rusés, pouvez-vous nous donner quelque chose à manger ?

Les renards se consultèrent, et, après s'être consultés :

— Tout près d'ici, dirent-ils, il y a un village d'où notre père et notre mère nous apportaient des poules ; nous allons vous en montrer le chemin.

Les renards montrèrent donc le chemin du village aux deux frères ; ceux-ci y achetèrent de quoi manger, et firent aussi donner la pitance à leurs bêtes, puis ils se remirent en route.

Les renards connaissaient, aux environs, une foule de bons poulaillers et pouvaient les indiquer aux jeunes chasseurs, qui, dès ce moment, grâce aux renards, n'eurent plus à souffrir de la faim.

Ils voyagèrent ainsi pendant quelque temps, offrant leurs services aux grands seigneurs dont les châteaux se trouvaient sur leur chemin ; mais partout on leur disait :

— Nous avons besoin d'un chasseur, mais non pas de deux.

Ils résolurent donc de se séparer.

Ils se partagèrent les animaux de manière que chacun eût un lion, un ours, un loup, un renard et un lièvre ; après quoi, ils se dirent adieu, se jurant une amitié fraternelle jusqu'à la mort.

Mais, avant de se séparer, ils plantèrent dans un arbre le coupeau que leur avait donné leur père nourricier, et Wilfrid prit vers l'orient et Gottlieb vers l'occident.

Suivons Gottlieb, le plus jeune des deux, et dont le nom, mes chers enfants, veut dire *aimé de Dieu*.

II

Gottlieb arriva bientôt, avec son lion, son ours, son loup, son renard et son levraut, dans une grande ville qui était toute tendue de noir.

Il demanda au premier venu de lui indiquer une auberge, et le premier venu lui indiqua l'auberge de la *Corne-du-Cerf*, ce qui était une bien mauvaise désignation, mes chers enfants, attendu qu'on ne dit pas la corne d'un cerf, mais le bois d'un cerf.

Il alla donc à la *Corne-du-Cerf*, prit une chambre pour lui et une écurie pour ses bêtes, qui avaient l'habitude de vivre en bonne amitié les unes avec les autres, et couchaient d'habitude sur la même paille, comme si elles eussent toutes été de la même espèce.

L'aubergiste lui donna une bonne chambre pour lui, mais il ne lui restait pour ses animaux qu'une écurie qui avait un trou pratiqué dans le mur.

Le lièvre y passa le premier. Comme il avait les jambes les plus agiles, c'était lui que, d'habitude, on envoyait en éclaireur. Il est vrai que, comme il était d'un caractère fort timide, il lui prenait souvent des peurs paniques, et qu'il rapportait les nouvelles les plus absurdes. Dans ce cas, on envoyait le renard, qui était plein de ruse et de finesse, et il était rare, quand celui-ci revenait, que l'on ne sût point au juste ce qu'il y avait réellement à craindre ou à espérer.

Cette fois, le lièvre allait tout simplement aux provisions, et rapporta un chou.

Le renard y passa à son tour et rapporta une poule.

Le loup, en se faisant petit, suivit le renard et rapporta un agneau.

Mais l'ours et le lion ne purent passer ; et l'aubergiste leur donna une vieille vache avec laquelle ils purent se rassasier pendant trois jours.

Lorsque Gottlieb eut pourvu à l'entretien de ses bêtes, ce qui était toujours son premier soin, il demanda à l'aubergiste pourquoi la ville était tendue de noir.

— Parce que demain, répondit l'aubergiste, la fille de notre roi doit mourir.

— Est-ce qu'elle est malade à ce point ? demanda le jeune

homme.

— Non, répondit l'aubergiste ; tout au contraire elle est jeune, fraîche et bien portante : elle doit mourir et d'une mort bien cruelle.

Et l'aubergiste poussa un gros soupir.

— Comment donc, alors, cela se fait-il ? demanda Gottlieb.

— Là-haut, sur la montagne, répondit l'aubergiste, il y a un dragon à sept têtes qui, tous les ans, dévore une jeune vierge ; sans quoi, il dévasterait le pays. Et, maintenant, il a mangé toutes les vierges ; il ne reste plus que la fille du roi, et, comme il n'y a pas de grâce à attendre du dragon, demain la fille du roi sera exposée, et, après-demain, elle sera morte.

— Mais, demanda le chasseur, pourquoi ne tue-t-on pas le dragon ?

— Hélas ! dit l'aubergiste, déjà beaucoup de chevaliers l'ont tenté, et ils ont payé cette tentative de leur vie.

— C'est bien, dit Gottlieb, laissez-moi réfléchir un instant à ce que vous venez de me dire.

Gottlieb descendit dans l'écurie, assembla son conseil de bêtes, et s'assit, comme président, sur un escabeau.

Lorsqu'il eut exposé la situation, le lion rugit, l'ours grogna, le loup hurla, le renard réfléchit, le lièvre trembla.

Le lion dit :

— Il faut l'attaquer et le mettre en pièces.

L'ours dit :

— Il faut l'attaquer et l'étouffer.

Le loup dit :

— Ce que feront les autres, je le ferai.

Le renard dit :

— Il doit cependant y avoir un moyen de le vaincre sans risquer sa peau.

Le lièvre dit :

— Mon avis est qu'il faut fuir et que le plus tôt sera le mieux.

Le chasseur dit au renard :

— Je suis de ton avis ; sors et informe-toi.

Le renard sortit ; deux heures après il rentra.

Il avait conféré de l'événement avec le plus vieux renard des environs.

Le vieux renard lui avait dit :

— Je ne saurais indiquer à ton maître un moyen de vaincre le dragon ; mais il y a, à mi-chemin de la montagne, une petite chapelle dédiée à saint Hubert, patron des chasseurs. Que ton maître aille y faire sa prière ce soir et y passer la nuit ; peut-être saint Hubert, lui voyant cette dévotion, lui inspirera-t-il quelque bonne idée.

Gottlieb remercia le renard et se décida à suivre le conseil de son vieil ami.

Le soir venu, sans rien dire de ses intentions, il fit sortir ses animaux de l'écurie et s'achemina avec eux vers la chapelle.

Une fois arrivé là, il se mit à genoux et fit sa prière au saint, tandis que les animaux se tenaient respectueusement sur leurs pattes de derrière.

Sa prière faite, il se coucha dans un coin et s'endormit.

Alors saint Hubert lui apparut.

Il était tout resplendissant de lumière.

— Demain, en t'éveillant, lui dit le saint, tu trouveras sur mon autel trois coupes de cristal : l'une remplie d'un vin rouge comme du rubis, l'autre de vin jaune comme de la topaze, la troisième, enfin, de vin blanc limpide comme le diamant. Quiconque videra ces trois coupes deviendra l'homme le plus fort de la terre, et pourra alors lever la pierre qui est sous le porche de la chapelle, et y prendre le glaive de Goliath, qui y est enfoui. À ce glaive seul est réservé de couper les sept têtes du dragon.

Au point du jour, Gottlieb se réveilla. Son rêve était si présent à sa pensée, qu'en ouvrant les yeux il tourna la tête du côté de l'autel.

Sur l'autel, où la veille il n'avait rien vu, il vit les trois

coupes.

Il s'approcha de l'autel, prit les trois coupes l'une après l'autre et les vida.

Alors, et au fur et à mesure qu'il vidait les coupes, il lui sembla que la force de tous les hommes de la création entraît en lui, que, comme Hercule, il pourrait lutter avec le lion de Némée, et que, comme Samson, il tuerait mille Philistins avec une mâchoire d'âne.

Aussitôt il s'en alla sous le porche, et reconnut la pierre sous laquelle était enfoui le glaive.

Il appela l'ours et le lion.

— Levez donc cette pierre, leur dit-il.

L'ours et le lion se mirent à l'œuvre ; mais ils ne purent même parvenir à l'ébranler.

Alors Gottlieb dit :

— À mon tour.

Et, passant les doigts sous la pierre, il la souleva.

Sous cette pierre était un sabre de quatre coudées de long sans compter la poignée, et qui pesait plus de cinq cents livres.

Gottlieb le prit et fit avec lui le moulinet aussi facilement qu'il eût fait avec une batte d'arlequin.

Dès lors, il ne douta plus qu'il ne remportât la victoire, puisqu'il avait pour lui saint Hubert, le patron des chasseurs, et il monta hardiment au sommet de la montagne.

Cependant l'heure était venue de livrer la princesse ; le roi l'accompagna, avec le maréchal et les courtisans, jusqu'au pied de la montagne.

La princesse continua sa route avec le maréchal jusqu'à la chapelle ; là, le maréchal devait rester pour assister au sacrifice, et venir en rendre compte au roi.

La princesse continua sa route jusqu'au sommet, allant bien à contre-cœur et pleurant à chaudes larmes.

En arrivant au haut de la montagne, elle eut grand'peur, car elle crut que le chasseur et ses cinq animaux n'étaient rien autre

chose que le dragon qui devait la dévorer.

Mais le chasseur, au contraire, s'avançant respectueusement au-devant d'elle, suivi de son lion, de son ours, de son loup, de son renard et de son lièvre, à qui il avait recommandé de faire la plus agréable mine possible, la salua et lui dit :

— Belle princesse, ne craignez rien de moi ni des animaux qui me suivent ; bien loin de vouloir vous faire du mal, nous sommes au contraire venus pour combattre le dragon et vous délivrer.

— Beau chasseur, lui dit la princesse, Dieu vous soit en aide, mais je n'ai pas grand espoir ; beaucoup ont déjà essayé ce que vous allez tenter, et tous y ont perdu la vie.

— Eh bien, dit le jeune chasseur encore encouragé par la merveilleuse beauté de la princesse, ou je vous délivrerai, ou je perdrai la vie comme eux ; ce qui fait que je n'aurai pas la douleur de voir périr la plus belle princesse de la terre.

En ce moment, on entendit dans l'air comme une tempête : c'était le battement des ailes du dragon ; puis le jour s'obscurcit sous un nuage de fumée, qui n'était rien autre chose que l'haleine du monstre.

— Mettez-vous sous ce chêne, princesse, dit Gottlieb, et, de là, priez Dieu pour votre dévoué serviteur.

La princesse, toute tremblante, alla se mettre sous le chêne ; le lièvre la suivit. Les quatre autres animaux, c'est-à-dire le lion, l'ours, le loup et le renard, restèrent près de leur maître.

Pendant ce temps, le dragon à sept têtes s'était abaissé peu à peu, et n'était plus qu'à vingt-cinq ou trente coudées de terre.

Le chasseur l'attendait, le glaive de Goliath à la main.

Quand le dragon vit Gottlieb, il lui dit :

— Que viens-tu faire sur cette montagne ? Je ne te veux point de mal ; va-t-en !

Mais Gottlieb lui répondit :

— Si tu ne me veux point de mal, moi, j'ai juré ta mort, et je viens te combattre ; défends-toi donc.

— Je ne me défends jamais, dit le dragon : j'attaque.

Et, à ces mots, il s'éleva jusque dans les nues, au point qu'il ne paraissait pas plus gros qu'une hirondelle, et, en jetant des flammes par ses sept gueules, il se laissa tomber, rapide comme l'éclair, sur le chasseur, croyant le prendre dans ses griffes et l'enlever en l'air comme un milan enlève un passereau.

Mais Gottlieb se jeta de côté, et, du revers de son glaive, il lui abattit une patte.

Le dragon jeta un cri de douleur, remonta en l'air, s'abattit de nouveau, mais sans plus de succès : de son second coup, Gottlieb lui abattit la seconde patte.

Trois fois encore, le dragon essaya de la même manœuvre, et, chaque fois, il perdit deux têtes.

Enfin, il s'affaiblit à ce point, que, ne pouvant plus s'envoler, il rampa ; mais, privé de l'aide de ses pattes, il ne put se garantir de l'attaque de Gottlieb, qui, de deux coups de son glaive, lui coupa encore et la queue et la tête qui lui restaient.

Puis il cria à l'hallali, et livra le cadavre du dragon à ses bêtes pour en faire curée.

Elles mirent le dragon en pièces, à l'exception du lièvre, qui n'osait pas plus s'approcher de l'animal mort que de l'animal vivant.

Le combat terminé, le chasseur alla à la belle princesse, qu'il trouva étendue sans connaissance sous le chêne.

Elle s'était évanouie de terreur.

Le lièvre était près d'elle, les yeux fermés, et, sans le tremblement convulsif qui agitait tout son corps, on eût pu croire qu'il était trépassé.

Gottlieb alla à un ruisseau qui coulait près de là, prit de l'eau dans une large feuille de nymphéa, revint la jeter sur le visage de la princesse.

La fraîcheur de l'aspersion fit revenir la princesse à elle.

Le chasseur lui montra le dragon mort et lui dit :

— Vous n'avez plus rien à craindre, princesse, vous êtes

délivrée.

La princesse commença par remercier Dieu, qui avait donné à son libérateur la force et le courage ; puis, revenant à Gottlieb, elle lui dit :

— Maintenant, beau chasseur, tu vas être mon époux bien-aimé ; car mon père m'a promise pour femme à celui qui tuerait le dragon.

Et, pour récompenser les animaux, elle défit son collier d'émeraudes, qu'elle agrafa autour du cou du lion, ses boucles d'oreilles de diamants qu'elle mit aux oreilles de l'ours, son bracelet de perles qu'elle passa à la patte du loup, et deux bagues d'un grand prix, l'une en saphir, l'autre de rubis, qu'elle donna au renard et au lièvre.

Quant au chasseur, elle lui donna son mouchoir de poche encore tout trempé de ses larmes, et aux quatre coins duquel était son chiffre brodé en or.

Le chasseur coupa les sept langues du dragon, et les mit dans le mouchoir.

Cette opération terminée, comme il était fatigué du combat, il dit à la jeune princesse, non moins brisée par la crainte que lui ne l'était par la fatigue :

— Princesse, nous sommes tellement épuisés tous deux, que nous devrions, pour prendre la force de redescendre jusqu'à la ville, dormir quelques instants.

Elle répondit :

— Oui, mon cher chasseur.

Et tous deux s'étendirent à terre côte à côte.

Seulement, avant de s'endormir, le chasseur dit au lion :

— Lion, tu vas veiller à ce que personne ne nous attaque pendant notre sommeil. Entends-tu ?

— Oui, répondit le lion.

La princesse dormait déjà.

Le chasseur s'endormit à son tour.

Le lion se coucha près d'eux ; mais, comme lui-même était

très-fatigué, il dit à l'ours :

— Ours, fais-moi le plaisir de veiller à ma place. Je suis si fatigué, que j'ai besoin de dormir un peu. Seulement, au moindre danger, éveille-moi.

L'ours se coucha près du lion. Mais il était, de son côté, tellement épuisé par le combat, qu'il appela le loup et lui dit :

— Loup, tu vois que je n'ai pas la force de tenir les yeux ouverts ; si quelque événement survient, réveille-moi.

Le loup se coucha près de l'ours, mais ses yeux se fermaient malgré lui ; il fit donc signe au renard de s'approcher.

— Renard, lui dit-il, je meurs de sommeil ; fais bonne garde à ma place, et réveille-moi au moindre bruit.

Mais le renard sentit bien qu'il ne pourrait pas faire cette bonne garde qui lui était recommandée, tant sa fatigue était grande. Il appela donc le lièvre et lui dit :

— Lièvre, toi qui ne dors jamais que d'un œil, veille à ma place, je te prie, et, si tu vois quelque chose qui t'inquiète, éveille-moi.

Mais le pauvre lièvre avait éprouvé de telles angoisses, qu'il était en réalité le plus fatigué de tous. Ainsi la recommandation ne lui eut pas été plus tôt faite qu'il dormait aussi profondément que tous les autres.

Ainsi donc le chasseur, la fille du roi, le lion, l'ours, le loup, le renard et le lièvre étaient profondément endormis, sans personne qui veillât sur eux.

Si bien que le maréchal, qui était resté dans la chapelle pour observer, ne voyant pas le dragon enlever la fille du roi dans les airs, et remarquant que tout était tranquille sur la montagne, prit courage et s'avança pas à pas, l'œil au guet, dressant l'oreille et prêt à fuir au moindre danger.

La première chose qu'il aperçut en arrivant au sommet fut le dragon mis en pièces.

Alors son regard se porta plus loin.

Il vit la fille du roi, le chasseur et ses animaux, tous plongés

dans le plus profond sommeil, et, comme le maréchal était un homme plein d'envie et d'ambition, il lui vint à l'instant même dans l'esprit de se faire passer pour le vainqueur du dragon et d'épouser la fille du roi.

Mais, pour en arriver là, il fallait d'abord se débarrasser du véritable vainqueur.

Il tira donc son sabre, s'approcha si doucement de Gottlieb, qu'il n'éveilla aucun des animaux, pas même le lièvre, et que, tirant son sabre, il trancha d'un seul coup la tête à Gottlieb.

Puis il réveilla la princesse, qui fut fort effrayée ; mais le maréchal lui dit :

— Tu es dans mes mains, et je vais te couper la tête comme j'ai fait au chasseur, si tu ne me jures pas que tu diras que c'est moi qui ai tué le dragon.

— Je ne puis commettre un si gros mensonge, dit la princesse, car c'est en réalité le chasseur qui a tué le monstre et ses animaux qui l'ont achevé.

— Tu feras cependant à ma volonté, dit le maréchal en faisant tourner autour de la tête de la princesse son sabre tout sanglant, ou je te coupe en morceaux, et je dis que c'est le dragon qui t'a arrangée ainsi.

La princesse eut si grand peur qu'elle jura tout ce que voulait le maréchal.

Ayant donc obtenu ce serment, il la conduisit au roi, qui pensa mourir de joie en revoyant sa chère fille, qu'il tenait pour perdue.

Le maréchal dit au roi :

— C'est moi qui ai tué le dragon et délivré non-seulement la princesse, mais l'empire ; je demande donc qu'elle soit ma femme, ainsi que la promesse a été faite sur votre parole sacrée.

Le roi se tourna vers sa fille, et, comme le maréchal ne passait pas pour un homme courageux :

— Est-ce vrai ce que raconte le maréchal ? lui demanda-t-il.

— Hélas ! oui, répondit-elle, il faut bien que cela soit vrai ; seulement, je tiens à ce que le mariage n'ait lieu que dans un an

et un jour.

Le maréchal insistait pour que le mariage eût lieu tout de suite ; mais la princesse demeura ferme dans son désir, et, comme le maréchal craignait qu'en la brutalisant il ne la poussât à dire tout dans un moment de désespoir, il fallut bien passer par ce délai.

Quant à la princesse, quoiqu'elle eût vu la tête de son beau chasseur séparée du corps, elle espérait que Dieu, qui avait déjà fait un miracle pour elle, daignerait peut-être en faire un second.

III

Cependant, les animaux dormaient toujours sur la montagne du Dragon, autour de leur maître, qui dormait, lui, du sommeil de la mort.

Mais voilà qu'une heure environ après que le maréchal eût commis le crime et emmené la princesse, un gros bourdon vint se poser sur le museau du lièvre.

Le lièvre, tout en dormant, passa sa patte sur son museau et chassa l'importun.

Mais le bourdon vint une seconde fois se poser à la même place.

Le lièvre, avec sa patte, toujours dormant, le chassa une seconde fois.

Alors le bourdon revint une troisième fois, et, cette troisième fois, ne se contenta point de le chatouiller avec ses pattes, mais le piqua de son aiguillon.

— Ouïf ! fit le lièvre en se réveillant.

Une fois réveillé, le lièvre réveilla le renard, le renard réveilla le loup, le loup réveilla l'ours, et l'ours réveilla le lion.

Mais quand le lion vit que la princesse était partie et que son maître avait la tête séparée du corps, il se mit à rugir d'une terrible façon en criant :

— Ours, qui a fait cela ? et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Loup, qui a fait cela ? demanda l'ours, et pourquoi ne

m'as-tu pas réveillé ?

— Renard, qui a fait cela ? demanda le loup, et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

— Lièvre, qui a fait cela ? demanda le renard, et pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ?

Et, comme le lièvre n'avait personne à interroger, ce fut sur lui que tomba la colère des quatre autres animaux.

Tous voulaient le tuer, mais lui prit une posture suppliante et leur dit :

— Ne me tuez pas. Je connais un petit bois, au haut d'une petite colline, dans lequel pousse la racine de vie. Celui à qui l'on met cette racine dans la bouche est guéri de toute maladie et même de toute blessure, et son corps eût-il été séparé en deux tronçons, rien qu'en lui mettant cette racine dans la bouche et en rapprochant les deux tronçons, ils se rejoindraient.

— Où est ce bois ? demanda le lion.

— À deux cents lieues d'ici, répondit le lièvre.

— Je te donne vingt-quatre heures pour aller et revenir, dit le lion, va donc, et rapporte un bon morceau de racine.

Le lièvre se mit à courir de toutes ses forces, et, au bout de vingt-quatre heures, il était de retour avec une racine de la longueur et de la forme d'une rave.

Le lion dit à l'ours :

— Toi qui es adroit, rajuste la tête de notre maître, tandis que je le maintiendrai debout, et que le lièvre, monté sur les épaules du loup, lui introduira la racine dans la bouche.

Les quatre animaux se mirent à l'œuvre avec une grande émotion, car ils aimaient leur maître de tout leur cœur ; aussi furent-ils tous bien joyeux lorsque, le lièvre ayant introduit la racine de vie dans la bouche de Gottlieb, la tête et le corps se rejoignirent, que le cœur battit et que la vie fut revenue.

Seulement une dernière crainte leur restait, c'est que la tête n'eût pas bien repris. Le renard chatouilla le nez de Gottlieb avec sa queue, Gottlieb éternua : la tête ne bougea point.

L'opération avait donc réussi.

Alors le chasseur demanda à ses animaux ce qu'était devenue la princesse et quel événement était arrivé qui les faisait tous si préoccupés.

Les animaux lui racontèrent tout, sans cacher leur faute, que leur dévouement, au reste, venait de racheter.

Tout à coup, le lièvre poussa un cri de terreur.

— Maladroit ! dit-il à l'ours, qu'as-tu fait ?

L'ours regarda Gottlieb et faillit tomber à la renverse.

Il lui avait recollé la tête, mais, dans son émotion, la lui avait recollée à l'envers, de sorte que le pauvre chasseur avait la bouche dans le dos, et la nuque du côté de la poitrine.

Par bonheur, le lion avait recommandé au lièvre de rapporter un bon bout de racine, et le lièvre, comme nous l'avons vu, avait suivi la recommandation.

L'ours plaça le sabre de Goliath, qui coupait comme un rasoir, le tranchant en l'air. Le renard, qui était adroit comme un singe, ajusta sur la lame le cou juste à l'endroit où il avait déjà été coupé. Le lion appuya sur la tête, qui se détacha presque sans douleur, et, cette fois, avec plus de précautions que la première, la tête fut rajustée, mais à l'endroit, et, grâce à la racine de vie, se recolla immédiatement.

Mais Gottlieb était triste, et souvent il disait au lion en soupirant :

— Pourquoi n'as-tu pas laissé ma tête et mon corps séparés l'un de l'autre ?

Et, en effet, il croyait que c'était la princesse qui, pour ne pas l'épouser, lui avait fait couper le cou pendant son sommeil.

Il se mit donc à parcourir le monde, montrant ses animaux, et chacun accourait voir ce lion qui avait un collier d'émeraudes, cet ours qui avait des boucles d'oreilles de diamants, ce loup qui avait un bracelet de perles, et ce renard et ce lièvre qui avaient, l'un une bague de rubis, l'autre une bague de saphir.

Or, il arriva que, juste au bout d'un an, il était de retour dans

la même ville où il avait délivré la fille du roi du dragon à sept têtes.

Seulement, cette fois, toute la ville était tendue d'écarlate.

Il demanda alors à son hôtelier :

— Que signifie cela ? Il y a un an, votre ville était tendue de noir, et aujourd'hui elle l'est de rouge.

L'aubergiste répondit :

— Vous rappelez-vous qu'il y a un an la fille du roi devait être livrée au dragon ?

— Parfaitement, dit Gottlieb.

— Eh bien, le maréchal a combattu et vaincu le monstre, et, demain, on va célébrer son mariage avec la fille du roi ; voilà pourquoi il y a un an la ville était en deuil ; voilà pourquoi aujourd'hui elle est en fête.

Le lendemain, jour de la noce, le chasseur dit à l'aubergiste :

— Voulez-vous parier, mon hôte, qu'aujourd'hui je mangerai du pain de la table du roi ?

— Je parie cent pièces d'or que cela ne sera point, répondit l'aubergiste.

Le chasseur tint le pari et déposa un sac contenant la somme pariée ; puis il appela le lièvre et lui dit :

— Mon bon petit coureur, va vite me chercher du pain dont le roi mange.

Comme le lièvre était le plus petit et le moins important de la troupe, il ne put charger aucun autre de la commission, et force lui fut de la faire lui-même.

— Aïe ! aïe ! pensa-t-il, quand je vais courir tout seul par les rues de la ville, tous les chiens des quartiers par lesquels je passerai vont se mettre à mes trousses.

Ce qu'il avait prévu arriva ; au bout de cinq minutes de course, il eut à sa queue une véritable meute de chiens de toute espèce, dont l'intention bien visible était de lui entamer la peau.

Mais lui courut et sauta si bien, que c'était à peine si on le voyait passer ; enfin, poussé à bout, il finit par se glisser dans une

guérite si adroitement, que le factionnaire ne s'aperçut pas qu'il n'était plus seul.

Les chiens voulurent l'y poursuivre, mais le factionnaire, ne sachant pas à qui cette meute en avait, et croyant que c'était à lui, distribua aux chiens force coups de crosse et même quelques coups de baïonnette.

Les chiens se dispersèrent en hurlant.

Dès que le lièvre vit que le passage était redevenu libre, il s'élança hors de la guérite, au grand étonnement du soldat, et, d'un seul saut arrivant au palais, alla droit à la princesse, et se glissant sous sa chaise, il lui gratta doucement le pied.

La princesse crut que c'était son favori ; mais, comme elle était dans une de ces dispositions d'esprit où tout vous importe :

— Allez-vous-en, Phœnix ! dit-elle, allez-vous-en !

Mais le lièvre gratta de nouveau, et la princesse lui dit encore :

— Veux-tu t'en aller, Phœnix !

Le lièvre continua de gratter. Alors la princesse se pencha et regarda.

Le lièvre lui montra la patte où était sa bague.

La princesse reconnut le rubis qu'elle avait donné au lièvre de son libérateur. Elle prit le lièvre contre sa poitrine et l'emporta dans sa chambre.

— Cher petit lièvre, lui demanda-t-elle, que me veux-tu ?

— Mon maître, qui a tué le dragon, est ici, lui dit-il, et il m'envoie pour chercher un des pains que le roi mange.

Toute joyeuse, la princesse fit venir le boulanger, et lui commanda de faire apporter un des pains de la table du roi.

— Mais il faut aussi, dit le lièvre, que le boulanger me rapporte chez mon maître, afin que les chiens ne mangent pas mon pain, et moi avec.

Le boulanger prit le lièvre et un des pains du roi dans son tablier et les porta jusqu'à la porte de l'auberge.

À la porte de l'auberge, le lièvre prit le pain entre ses pattes de devant, se dressa sur ses pattes de derrière, et porta en sautillant le pain à son maître.

— Voyez, mon hôte, dit le chasseur, les cent pièces d'or sont à moi. Voici le pain que le roi mange, et la preuve, c'est qu'il est à ses armes.

L'hôtelier resta tout étonné ; mais son étonnement redoubla lorsqu'il entendit le chasseur ajouter :

— J'ai le pain du roi, voilà qui est bien, mais maintenant je veux avoir du rôti du roi.

— Ah ! je voudrais bien voir cela, dit l'aubergiste ; seulement, je ne parie plus.

Gottlieb appela son renard et lui dit :

— Mon petit renard chéri, va vite me chercher un peu de rôti dont le roi mange.

Maître renard était bien autrement fin que son ami le lièvre ; il s'élança dans une ruelle, prit des chemins détournés, et fit si bien, que pas un chien ne le vit.

Il pénétra comme le lièvre dans le palais, comme le lièvre se plaça sous la chaise de la fille du roi, et lui gratta le pied.

Elle se pencha et regarda. Le renard passa, entre les bâtons de la chaise, sa patte où était la bague de saphir que la princesse lui avait donnée.

Aussitôt, la princesse l'emmena dans sa chambre, où, à peine entrée, elle lui demanda :

— Mon cher renard, que me veux-tu ?

— Mon maître, répondit le renard, celui qui a tué le dragon, est ici, et m'envoie pour vous prier de me donner du rôti que mange le roi.

Elle fit venir le cuisinier, et lui ordonna de mettre dans un panier le renard et un morceau de rôti du roi, et de porter l'un et l'autre jusqu'à la porte de l'auberge, ce qui fut ponctuellement exécuté.

Là, le renard prit le plat des mains du cuisinier, en chassa les

mouches avec sa queue et l'apporta à Gottlieb.

Tenez, mon hôte, dit le chasseur, voici le pain et le rôti ; maintenant, je vais envoyer chercher des légumes de la table du roi.

Appelant alors le loup, il lui dit :

— Mon bon petit loup, va vite au palais, et rapporte-moi des légumes dont le roi mange.

Le loup courut tout droit au palais, car lui n'avait pas peur d'être attaqué. Il entra jusque dans la chambre de la princesse, et, la tirant par sa robe, il la força de se retourner. Elle le reconnut à son bracelet de perles, le caressa, et, comme elle était seule, elle lui dit :

— Mon cher petit loup, que veux-tu ?

— Mon maître, répondit le loup, celui qui a tué le dragon, vous fait demander quelques légumes dont mange le roi.

Elle fit de nouveau appeler le cuisinier, lui commanda de porter des légumes dont mange le roi jusqu'à la porte de l'auberge.

Le cuisinier se mit en route, suivi du loup comme d'un chien. À la porte de l'hôtellerie, il remit le plat au loup, qui le porta à son maître.

— Voyez, mon cher hôte, dit Gottlieb, voilà déjà du pain de la table du roi, du rôti de la table du roi, des légumes de la table du roi ; mais mon dîner restera incomplet si je n'ai pas de friandises dont mange le roi.

Et appelant son ours :

— Mon petit ours, lui dit-il, toi qui te connais si bien en miel, en bonbons et en gâteaux, va au palais, et apporte-moi quelque bonne friandise de la table du roi.

L'ours partit au petit trot, se cachant encore moins que le loup ; car, bien loin d'être inquiété par qui que ce fût, il faisait fuir tout le monde sur son passage. Arrivé à la porte du palais, la sentinelle croisa la baïonnette devant lui, refusant de le laisser entrer dans le palais ; et, comme l'ours insistait en grognant, la sentinelle appela le poste.

Mais l'ours se redressa sur ses pattes de derrière et distribua

tant et de si vigoureux soufflets à droite et à gauche, que les soldats du poste roulèrent pêle-mêle à terre ; après quoi l'ours entra tranquillement, vit la princesse, se plaça derrière elle et grogna d'une façon tout à fait gentille.

La princesse se retourna à ce grognement, qu'elle se souvenait déjà avoir entendu quelque part et reconnut l'ours à ses boucles d'oreilles en diamant.

Elle le conduisit alors dans sa chambre et lui dit :

— Mon gentil petit ours, que me veux-tu ?

— Mon maître, dit l'ours, celui qui a tué le dragon, m'envoie ici, et vous prie de lui donner des sucreries dont mange le roi.

La princesse fit venir le confiseur, et lui ordonna de porter jusqu'à la porte de l'hôtel un plateau couvert de sucreries de la table du roi.

Arrivé là, l'ours commença de ramasser du bout de la langue tous les bonbons qui étaient tombés à terre, puis, se redressant debout, prit le plateau et le porta à son maître.

— Ah ! ah ! monsieur l'aubergiste, dit Gottlieb, voici nos friandises qui arrivent. J'ai donc maintenant du pain, du rôti, des légumes et du dessert de la table du roi ; maintenant, il me faudrait du vin dont le roi boit, car je ne saurais manger toutes ces bonnes choses sans boire.

Il appela donc son lion et lui dit :

— Mon bon petit lion, va au palais et apporte-moi du vin dont le roi boit à sa table.

Le lion se mit aussitôt en route pour aller au palais ; à sa vue, chacun commença de se sauver à toutes jambes, les boutiquiers fermèrent leurs boutiques, et toutes les portes furent closes. Lorsque le lion parut devant le palais, tout le poste prit les armes et voulut l'empêcher d'entrer ; mais le lion poussa un seul rugissement, et tout le poste prit la fuite.

Il entra donc au palais sans empêchement, arriva à la porte de la fille du roi, et frappa avec sa queue ; la princesse vint ouvrir et fut d'abord si effrayée, à la vue du lion, qu'elle recula ; mais elle

le reconnut bientôt au collier d'émeraudes qu'il portait au cou et qui venait d'elle ; elle fit entrer et lui dit :

— Mon cher lion, que veux-tu ?

— Mon maître, répondit le lion, celui qui a tué le dragon, m'envoie à vous pour vous prier de lui envoyer du vin dont boit le roi.

La princesse fit aussitôt venir le sommelier, et lui dit d'aller à la cave tirer du vin du roi, et de le porter jusqu'à l'auberge.

Le sommelier descendit à la cave ; mais le lion dit :

— Un instant, ami sommelier, je connais les gens de ton espèce, et je descends à la cave avec toi, afin de voir ce que tu vas me donner.

Il suivit donc le sommelier à la cave, et comme, arrivé là, le sommelier, croyant le tromper facilement, voulait lui tirer du vin que les domestiques buvaient à l'office, le lion lui dit :

— Halte-là, camarade ! il faut que je me montre digne de la confiance que mon maître a eue en moi, et que je déguste le vin avant de le lui porter.

Il en tira donc un demi-broc et l'avala d'un trait ; mais, secouant la tête :

— Ah ! ah ! dit-il, c'est comme cela que tu voulais m'en donner à garder, drôle ? D'autre vin, et lestement ! Celui-là est bon pour les domestiques tout au plus.

Le sommelier regarda le lion de travers, mais n'osa rien dire ; il le conduisit donc à une autre tonne réservée au maréchal du roi.

Mais le lion lui dit :

— Halte-là ! il faut que je déguste.

Et il en tira un autre demi-broc, l'avala d'un trait, fit clapper sa langue, et, un peu plus satisfait, dit :

— Il est meilleur que l'autre, mais ce n'est pas encore le vrai.

Là-dessus le sommelier se fâcha, et dit :

— Que peut comprendre au vin un animal aussi stupide que toi ?

Mais il n'avait pas achevé cette phrase, que le lion lui avait

envoyé un coup de queue et l'avait fait rouler à l'autre extrémité du caveau.

Le sommelier se releva, et, sans souffler mot, le conduisit à un petit caveau où était le vin réservé à Sa Majesté, et dont jamais aucune autre personne n'avait bu.

Le lion, après avoir bu un demi-broc de vin pour le déguster, hocha la tête de haut en bas, en signe de satisfaction, et dit :

— Oui, en effet, celui-là doit être bon.

Il en fit donc remplir six bouteilles ; après quoi il remonta, suivi du sommelier ; mais, quand il fut dans la cour, le grand air agit sur lui, et il commença d'aller tellement de travers, que le sommelier fut obligé de porter le panier jusqu'à l'auberge, dans la crainte que le lion ne cassât les bouteilles ou ne se les laissât voler.

Là, le sommelier lui mit le panier dans la gueule, et le lion le porta à son maître.

Alors le chasseur dit :

— Voyez, monsieur l'aubergiste, j'ai là du pain, du vin, du rôti, des légumes, du dessert de la table du roi. Je vais donc dîner comme un roi avec mes bêtes.

Et, ce disant, il se mit à table, donnant au lion, à l'ours, au loup, au renard et au lièvre chacun sa part du dîner, et il mangea bien, but bien, étant de joyeuse humeur, car il avait pu reconnaître, à la promptitude qu'elle avait mise à remplir ses souhaits, que la princesse l'aimait toujours.

Le repas terminé, il dit à l'aubergiste :

— Monsieur l'aubergiste, maintenant que j'ai mangé et bu de ce que le roi mange et boit, je veux aller au palais et épouser la fille du roi.

— Comment cela se pourrait-il ? demanda l'aubergiste. La princesse est déjà fiancée, et, aujourd'hui même, le mariage doit se célébrer.

Alors le chasseur tira de sa poche le mouchoir de la princesse, qui contenait les sept têtes du dragon.

— Ce que j'ai là dedans, dit-il à l'aubergiste, m'aidera dans mon projet, si fou qu'il vous paraisse.

L'aubergiste ouvrit de grands yeux et dit :

— Je crois volontiers à tout ce que l'on me raconte ; mais, quant à épouser la fille du roi, je parierais bien ma maison et mon jardin que vous ne l'épouserez pas.

Le chasseur prit un sac contenant mille pièces d'or et dit :

— Voici mon enjeu contre votre propriété.

Pendant que ce que nous venons de raconter se passait à l'auberge, le roi, étant à table, dit à sa fille :

— Que te voulaient donc toutes ces bêtes qui sont venues vers toi, sont entrées dans mon palais et en sont sorties ?

— Je ne puis le dire, répliqua la princesse ; mais envoyez chercher leur maître, vous ferez bien.

Le roi envoya aussitôt un des domestiques dire au chasseur de venir au palais.

Le domestique arriva à l'auberge juste au moment où le chasseur venait de conclure le pari avec l'aubergiste.

Alors le chasseur dit à l'aubergiste :

— Tenez, mon cher hôte, voici déjà le roi qui m'envoie un de ses serviteurs pour m'inviter à l'aller voir ; mais je ne vais pas voir le roi si facilement.

Et, se retournant vers le messenger :

— Retourne et dis au roi, répondit-il, qu'il veuille bien m'envoyer des habits de gala, une voiture attelée de six chevaux, et une escorte pour me faire honneur.

Lorsque cette réponse fut transmise au roi par le messenger, le roi demanda à sa fille :

— Que dois-je faire ?

— Faites ce qu'il vous demande, répondit-elle, et vous ferez bien.

Alors le roi envoya au chasseur des habits de gala, une voiture attelée de six chevaux et une escorte.

Lorsque Gottlieb aperçut la voiture royale :

— Tenez, mon hôte, dit-il, voici que l'on vient me chercher comme je le désirais.

Et il endossa les habits de gala, monta dans la voiture et se rendit au palais.

Lorsque le roi le vit venir, il dit à sa fille :

— Comment dois-je le recevoir ?

— Allez au-devant de lui, mon père, dit la princesse ; vous ferez bien.

Le roi alla donc au-devant du chasseur et l'introduisit dans le palais, lui et ses bêtes.

Comme on était en grande assemblée, le roi le fit placer entre lui et sa fille, en face du maréchal ; mais celui-ci ne le reconnut pas, bien qu'il lui eût coupé la tête.

Ce fut alors que l'on exposa aux regards des convives les sept têtes du dragon.

Le roi dit :

— Ces sept têtes sont celles du dragon que le maréchal a tué ; c'est pourquoi, aujourd'hui, je lui donne ma fille en mariage.

Alors le chasseur se leva, ouvrit les sept gueules, et dit :

— Voilà bien les sept têtes du dragon, mais où sont les sept langues ?

Le maréchal, qui n'avait pas remarqué l'absence des langues, parce que jamais il n'avait osé ouvrir les gueules du dragon, pâlit, et répondit en balbutiant :

— Les dragons n'ont pas de langue.

Le chasseur regarda fixement le maréchal, et dit :

— Ce sont les menteurs qui n'en devraient pas avoir ; mais les dragons en ont, et ce sont les sept langues du dragon qui sont le témoignage du triomphe du vainqueur.

Et, dénouant le mouchoir que lui avait donné la princesse, il montra les sept langues ; puis, les prenant les unes après les autres, il plaça chacune d'elles dans la gueule à laquelle elle appartenait, et toutes ses langues s'ajustèrent parfaitement.

Puis, secouant le mouchoir, il demanda à la princesse si elle se rappelait l'avoir donné à quelqu'un.

— Je l'ai donné à celui qui a tué le dragon, répondit la princesse.

Alors le chasseur appela le lion, et lui ôta son collier d'émeraudes ; l'ours, et lui ôta ses boucles d'oreilles de diamants ; le loup, et lui ôta son bracelet de perles ; le renard et le lièvre, et leur ôta leurs bagues.

Puis, montrant tous ces bijoux à la princesse :

— Connaissez-vous ces bijoux ? lui demanda-t-il.

— Certainement, répondit la princesse, puisque c'est moi qui les ai partagés entre les animaux qui ont aidé dans sa lutte celui qui a tué le dragon.

— Et quel est celui qui a tué le dragon ? demanda enfin Gottlieb.

— C'est vous, répondit la princesse.

— Mais comment cela s'est-il fait que vous ne vous soyez point vanté de la victoire, et que vous n'ayez pas réclamé la main de ma fille ? demanda le roi.

— Comme j'étais fatigué, je me suis couché et endormi, répondit Gottlieb, et alors le maréchal est venu et m'a coupé la tête. Puis il a entraîné la princesse et s'est fait passer pour le vainqueur du dragon. Mais le véritable vainqueur, c'est moi, et je le prouve par les langues, le mouchoir et les bijoux.

Puis, comme quelques incrédules s'étonnaient qu'ayant eu la tête coupée par le maréchal, il se portât si bien, il raconta de quelle façon ses animaux l'avaient ressuscité, comme il avait couru le monde pendant un an avec eux, et comment enfin, il était revenu dans la capitale du royaume, où il avait appris de son hôte la fourberie du maréchal.

Alors le roi demanda à sa fille :

— Est-il vrai que ce soit ce jeune homme qui ait tué le dragon ?

— Oui, c'est vrai, répondit celle-ci. J'avais juré, j'ai donc dû

me taire ; mais, aujourd'hui que, sans ma participation, l'infamie du maréchal est connue, je puis parler. Oui, ajouta-t-elle en montrant Gottlieb, oui, voilà le vainqueur du dragon, et c'est bien à lui que j'ai donné mon mouchoir, et c'est bien à ses animaux que j'ai donné mes bijoux. Voilà pourquoi j'avais demandé un an et un jour avant d'épouser le maréchal, espérant que, dans l'espace d'un an et un jour, la lumière se ferait.

Alors le roi assembla un conseil composé de douze conseillers, pour juger le maréchal, lequel fut condamné à être écartelé par quatre bœufs.

Le jugement fut exécuté, à la grande satisfaction des sujets du roi, qui détestaient le maréchal.

Le roi donna sa fille en mariage au chasseur, et le nomma gouverneur en chef de tout le royaume.

Les noces furent célébrées avec une grande magnificence, et le jeune gouverneur fit venir près de lui son père et son père adoptif.

Il n'oublia pas non plus l'hôtelier, et, l'ayant appelé à la cour, il lui dit :

— Eh bien, mon hôte, voici que j'ai épousé la fille du roi et que, par conséquent, votre jardin et votre maison m'appartiennent.

— Oui, dit l'hôtelier, c'est selon la justice.

— Non, dit le jeune gouverneur, cela sera selon la clémence. Garde ta maison et ton jardin, et, par-dessus le marché, prends encore les mille pièces d'or.

Peut-être croyez-vous, mes chers petits enfants, que mon histoire finit ainsi ; détrompez-vous. Plus tard, vous apprendrez une vérité bien triste : c'est que, quand on croit toucher au suprême bonheur, on est souvent près de tomber dans la plus cruelle infortune.

IV

Le jeune prince et son épouse vivaient fort heureux, et,

comme Gottlieb, tout prince qu'il était, n'avait point oublié son ancien métier, il allait souvent à la chasse, et prenait toujours à cet exercice un extrême plaisir.

Il va sans dire que, chaque fois qu'il allait à la chasse, ses bêtes l'y accompagnaient.

Seulement, il y avait, à quelques lieues de la ville, une forêt qui passait pour giboyeuse, et qui en même temps jouissait du plus mauvais renom ; on y avait vu entrer beaucoup de chasseurs, jamais on n'en avait vu sortir un seul ; ce qu'ils étaient devenus, personne ne le pouvait dire.

Cependant, chaque fois que le jeune prince passait en vue de cette forêt, il s'arrêtait, secouant la tête en disant :

— Je ne serai pas content que je n'aie pénétré dans cette forêt, et que je ne sache par moi-même ce qui s'y passe.

Cette envie devint si grande, que Gottlieb ne laissa aucun repos au vieux roi que celui-ci ne lui eût accordé la permission qu'il sollicitait.

Un matin, il partit donc à cheval, accompagné d'une nombreuse escorte ; arrivé à la lisière du bois, il y aperçut une biche blanche comme la neige.

— Attendez-moi ici, dit-il à son escorte, je veux chasser cette magnifique bête.

Et il entra dans le bois, suivi seulement de ses fidèles animaux.

Ses gens l'attendirent jusqu'au soir ; mais, ne le voyant point revenir, ils retournèrent au palais, et racontèrent à la jeune reine ce qui s'était passé.

La pauvre princesse, qui adorait son Gottlieb, tomba dans une effroyable tristesse.

Le jeune prince cependant avait poursuivi la biche blanche, ne la perdant pas de vue, mais ne pouvant pas l'atteindre. Depuis cinq heures déjà cette poursuite durait, quand, tout à coup, l'animal s'évanouit comme une fumée.

Alors seulement il s'aperçut qu'il était bien avant dans la

forêt. Il prit son cor, en sonna de toutes ses forces ; mais il eut beau écouter, il n'entendit que l'écho qui lui répondait. Dans cette situation, et comme la nuit tombait, il résolut de demeurer dans la forêt jusqu'au lendemain matin, pensant qu'il lui serait impossible de retrouver sa route. Il descendit donc de cheval, alluma du feu au pied d'un arbre, et s'apprêta à bivouaquer.

Il s'était déjà étendu près de son feu, ainsi que ses bêtes, et il ne voyait plus que dans le rayon de lumière projeté par ce feu, lorsqu'il crut entendre comme une voix humaine qui se plaignait. Il jeta les yeux tout autour de lui, mais n'aperçut âme qui vive.

Un second gémissement se fit entendre : celui-là venait positivement d'en haut.

Gottlieb leva la tête, regarda en l'air et vit une vieille femme perchée au haut d'un arbre.

— Hou ! hou ! hou ! disait la vieille ; hou ! hou ! hou ! que j'ai froid !

Le jeune prince la regarda avec étonnement, et, quoiqu'elle eût plutôt l'air d'un hibou que d'une femme, il en eut pitié.

— Si vous avez si froid que cela, la mère, lui dit-il, descendez et venez vous chauffer.

— Non, répondit la vieille, vos bêtes me mordraient.

Puis elle répéta

— Hou ! hou ! hou ! Je gèle ici.

— Mes bêtes ne font de mal à personne, répondit Gottlieb ; ne les craignez donc aucunement, et venez vous asseoir près de mon feu.

Mais la vieille, qui était une sorcière, lui dit :

— Non, j'ai trop peur, je ne descendrai pas, à moins cependant que vous ne vouliez toucher le dos de vos animaux avec la branche que je vais vous jeter, auquel cas je descendrai.

Gottlieb se mit à rire, et, comme il ne voyait aucun inconvénient à faire ce que lui demandait la vieille, qu'il prenait pour une folle :

— Cassez votre branche, envoyez-la-moi, et j'en toucherai le

dos de mes animaux, lui répondit-il.

Il n'avait pas achevé ces paroles que la branche tombait à ses pieds.

Il la ramassa sans défiance et en toucha ses animaux, qui, à ce contact, demeurèrent complètement immobiles ; ils étaient changés en pierre.

Pendant que Gottlieb regardait avec stupéfaction le prodige qui venait de s'opérer, la vieille se laissa glisser le long du tronc de l'arbre, et vint par derrière toucher de sa baguette le jeune prince, qui fut à l'instant même pétrifié comme ses animaux.

Puis elle le traîna, lui et ses cinq animaux, dans une caverne, où se trouvaient déjà beaucoup d'autres personnes changées en pierres par ses maléfices.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et la jeune princesse, ne voyant pas revenir son mari, devenait de plus en plus triste.

Ceci se passait, par bonheur, juste au moment où le frère du prince, celui qui avait pris vers l'orient, rentrait dans le royaume. Il avait cherché du service, et, n'en ayant pas trouvé, il avait promené ses bêtes en les faisant danser dans les marchés et les foires.

Mais enfin, comme par une inspiration du ciel, il lui prit envie d'aller consulter le couteau qu'ils avaient planté dans un arbre, et quand il arriva à cet arbre, il vit que la lame du couteau était luisante du côté où il arrivait et rouillée du côté par lequel avait pris son frère.

Seulement, elle n'était rouillée qu'à moitié.

Il fut effrayé et se dit :

— Il faut qu'il soit arrivé un grand malheur à mon frère ; mais peut-être puis-je encore le sauver, puisque la moitié de la lame est restée blanche.

Il prit donc aussitôt, sans perdre une minute, la route de l'occident ; et lorsqu'il arriva à la porte de la capitale, l'officier de garde à cette porte lui demanda s'il désirait que l'on fît prévenir sa femme de son arrivée, la princesse étant depuis quelques jours

dans une inquiétude mortelle, persuadée qu'elle était qu'il avait péri dans la forêt enchantée.

L'officier, en effet, croyait avoir affaire au jeune prince lui-même, tant la ressemblance était grande entre les deux frères. Ajoutez à cela que, comme le jeune prince, il était suivi d'un lion, d'un ours, d'un loup, d'un renard et d'un lièvre.

Le nouveau venu comprit qu'il était, selon toute probabilité, question de son frère ; il pensa que mieux valait se faire passer pour lui, et que cette erreur contribuerait probablement à sauver Gottlieb.

Il se fit donc accompagner et conduire au palais, où il fut reçu avec une grande joie.

La jeune princesse, de son côté, crut fermement que c'était son mari et lui demanda pourquoi il était resté si longtemps absent.

— Je m'étais égaré dans la forêt, lui répondit-il, et j'ai été jusqu'à aujourd'hui sans pouvoir retrouver mon chemin.

Le soir, on le conduisit à la chambre à coucher de son frère, et on l'invita à se coucher dans le lit royal ; mais, en s'y couchant, il mit entre lui et la jeune princesse une épée à double tranchant ; elle ne savait point ce que cela voulait dire, et n'osa pas le demander.

Pendant deux jours, Wilfrid s'enquit de tout ce que l'on racontait du bois enchanté, et le troisième, il dit :

— Décidément, il faut que je retourne chasser dans la forêt.

Le vieux roi et la jeune princesse firent tout ce qu'ils purent pour l'en dissuader ; mais il persista, et le lendemain, il partit, suivi de la même escorte qui avait accompagné son frère.

Pendant toute la route, il causa adroitement avec l'officier qui la commandait, de sorte que, quoique l'officier crût parler au jeune prince, il avait dit à Wilfrid tout ce que celui-ci voulait savoir.

Arrivé au bois, il vit la biche blanche qu'avait vue son frère, et, comme son frère, il dit à son escorte :

— Restez là, je veux chasser seul ce bel animal.

Et il entra dans la forêt, suivi de ses bêtes seulement, poursuivit la biche sans pouvoir l'attendre, la vit s'évanouir au moment où il la croyait la forcer, et, la nuit venant, il se trouva forcé, comme son frère, de bivaquer dans le bois.

Ayant, comme son frère, allumé du feu, comme lui il entendit, au-dessus de sa tête, des gémissements.

— Aïe ! aïe ! aïe ! disait une voix, qu'il fait froid ici !

Il leva la tête, et vit la vieille sorcière aux yeux de hibou.

— Si tu as froid là-haut, bonne mère, lui dit-il, descends et viens te chauffer.

— Je n'ai garde, répondit la sorcière, tes bêtes me mangeraient.

— Mes bêtes ne sont pas méchantes, elles ne te feront rien ; descends.

— Je vais te jeter une baguette, dit-elle ; et, en effet, si tu les frappes avec cette baguette, elles ne me feront rien.

En entendant ces paroles, le chasseur témoigna quelque surprise et dit :

— Quand je te réponds de mes bêtes, cela doit te suffire ; descends, ou sinon je vais aller te chercher.

— Bah ! dit la vieille, venir me chercher ; quand tu le voudrais, tu ne le pourrais pas.

— C'est ce que nous allons voir, dit le chasseur ; et, pour commencer, je vais t'envoyer une balle.

— Je me moque de tes balles, dit la sorcière ; essaye, et tu verras.

Le chasseur la coucha en joue et lui envoya une balle.

Mais, comme sorcière, elle était à l'épreuve des balles de plomb !

— Tu n'es guère adroit ! dit la sorcière en ricanant.

Et elle lui rejeta sa balle de plomb.

En voyant cet échec, le chasseur, qui manquait si rarement son coup, n'eut plus de doute sur celle à qui il avait affaire.

Mais il essaya d'un autre moyen, et, rechargeant son fusil, il

glissa dans le canon un des boutons d'argent de son habit, et comme la sorcière n'était pas à l'épreuve des balles d'argent, il lui cassa la cuisse, si bien que la sorcière dégringola du haut en bas de l'arbre.

Le chasseur lui mit le pied sur la poitrine et lui dit :

— Vieille coquine, si tu ne me dis pas à l'instant ce que tu as fait de mon frère, je te prends de mes mains et je te jette au feu.

Elle eut peur et demanda grâce.

— Où est mon frère ? demanda plus impérativement encore que la première fois le chasseur.

— Ton frère est dans une caverne, répondit-elle ; il est changé en pierre, lui et ses bêtes.

Il força la sorcière de le conduire à la caverne, ce qu'elle fit en sautillant sur sa jambe ; et, lorsqu'ils y furent arrivés :

— Maintenant, vieille sorcière, dit-il, tu vas non-seulement rappeler à la vie mon frère et ses bêtes, mais encore toutes les personnes qui sont ici pétrifiées.

La sorcière, voyant qu'il fallait obéir, prit une baguette et en toucha chaque pierre, et le jeune prince et ses bêtes se levèrent, ainsi qu'une foule de personnes, voyageurs, marchands, artisans, soldats, qui remercièrent chaudement leur libérateur. et s'en allèrent chacun chez soi.

Quand les deux jumeaux se reconnurent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se réjouissant de tout leur cœur de s'être si miraculeusement retrouvés.

Puis ils saisirent la sorcière, et, pour qu'elle ne fit plus à d'autres ce qu'elle leur avait fait, ils la jetèrent dans le feu, où elle fut brûlée comme une magicienne qu'elle était.

À peine eut-elle rendu le dernier soupir, que la forêt enchantée disparut comme une vapeur, et que de l'endroit où ils étaient, les deux frères purent voir non-seulement la ville, mais encore le palais du roi.

Ils prirent à l'instant même le chemin du château, et, tout en marchant, se racontèrent leurs aventures. Gottlieb raconta à son

frère comment il était devenu gendre du roi et gouverneur général de tout le royaume.

Lorsqu'il eut fini son récit, son frère prit la parole à son tour :

— Je m'en suis bien aperçu, dit-il en souriant ; car, lorsque je suis entré dans la ville, tout le monde m'a pris pour toi, et m'a rendu les honneurs royaux ; il n'y a point jusqu'à ta femme qui ne s'y soit trompée, de sorte que j'ai dû me mettre à table à ses côtés et dormir dans son lit.

Quand le jeune prince entendit cela, la jalousie s'empara de lui, et l'aveugla à tel point, qu'il tira son sabre et, d'un coup, abattit la tête de son frère.

Mais à peine ce meurtre eut-il été commis, qu'il se jeta sur le corps décapité, s'arrachant les cheveux et donnant les marques du plus profond désespoir.

Alors, l'ours, qui, dans les circonstances les plus graves, ne perdait point sa présence d'esprit, s'approcha de lui et lui dit :

— Ne te désole pas, maître, tout peut se réparer ; la tête est très-proprement coupée et peut reprendre. Le lièvre connaît la racine de vie avec laquelle nous t'avons recollé la tienne, et il ne demandera certes pas mieux que de te rendre le service de l'aller chercher.

— Oh ! mon petit lièvre ! dit Gottlieb en joignant les mains.

Mais le lièvre était déjà loin ; il courait si vite, qu'à peine le pouvait-on suivre des yeux.

Au bout de vingt heures, il revint, tant il avait fait diligence.

Le corps fut mis debout, la tête replacée sur le cou, la racine de vie placée entre les dents, et la tête reprit si complètement, que le frère aîné ignora toujours ce qui s'était passé et crut être tombé dans un sommeil qu'il attribua à la grande fatigue qu'il avait prise.

Mais, comme il était parfaitement frais et dispos, il se remit à l'instant même en route, et, deux heures après, ils arrivèrent aux environs de la ville.

Alors Gottlieb dit à son frère :

— Tu me ressembles à s’y méprendre ; tu as comme moi des habits royaux, comme moi tes bêtes te suivent. Entrons dans la ville chacun par une porte opposée, et arrivons en même temps au château royal.

Cette proposition sourit à l’aîné ; ils se séparèrent donc.

Arrivés à la ville, chacun se présenta, comme il était convenu, à la porte opposée.

Aussitôt l’officier de garde se mit en route, et, comme il y en avait un à la porte où se montrait le jeune prince, et un autre à celle où se montrait son frère, tous deux se présentèrent au palais en même temps, annonçant chacun l’arrivée du jeune prince avec ses bêtes.

— Oh ! pour cela, ce n’est point possible, dit le vieux roi. Comment mon gendre peut-il être à la fois à la porte du Nord et à la porte du Midi ? Les deux portes sont à une lieue l’une de l’autre.

En ce moment, et des deux côtés opposés, arrivèrent les deux frères. Ils descendirent de cheval dans la cour, chacun d’un côté du perron, et montèrent ensemble à la salle de réception.

— Ma foi, ma fille, dit le vieux roi à la princesse, vois lequel des deux est ton mari : quant à moi, je m’y perds.

La jeune princesse demeurait dans une grande perplexité, quand, tout à coup, elle pensa aux cadeaux qu’elle avait faits aux bêtes.

Derrière Gottlieb était le lion avec son collier d’émeraudes, l’ours avec ses boucles d’oreilles de diamants, le loup avec son bracelet de perles, le renard et le lièvre avec leurs bagues, l’une de saphir, l’autre de rubis.

Elle étendit la main vers Gottlieb et dit :

— Voilà mon mari.

— C’est vrai, dit le jeune prince en riant.

Et tout le monde se mit à table. Le repas fut joyeux, et, lorsque le soir vint, et que Gottlieb accompagna sa femme dans la chambre à coucher :

— Pourquoi donc, lui demanda la jeune princesse, as-tu mis entre nous, pendant la dernière nuit, un glaive à double tranchant ? J'ai eu grand'peur d'abord, croyant que tu me voulais tuer.

Alors le jeune prince reconnut combien son frère lui avait été fidèle.

VI Le vaillant petit tailleur

I

Par une belle matinée d'été, un petit tailleur de Biberich était assis sur son établi devant sa fenêtre. Il était de belle humeur, et, tout en tirant son aiguille, il chantait de toutes ses forces une vieille ballade, où il était question d'un pauvre pâtre qui avait épousé la fille d'un empereur.

Comme il en était au dernier couplet de sa chanson, voici qu'une paysanne vint à passer en criant :

— Bonne marmelade à vendre ! bonne marmelade !

Cela sonnait bien à l'oreille du petit tailleur. Il ouvrit un carreau, passa sa tête par l'ouverture, et cria à son tour :

— Par ici, bonne femme, par ici ! et l'on vous débarrassera de votre marchandise.

La femme monta les trois étages du tailleur quatre à quatre, croyant qu'en effet elle avait trouvé un débouché pour son commerce.

Cette croyance se confirma quand il lui eut fait ouvrir tous ses pots les uns après les autres : marmelade de prunes, marmelade d'abricots, marmelade de pommes, marmelade de poires, etc., etc.

Le petit tailleur, s'arrêtant à la marmelade d'abricots, s'en alla couper une large et longue tranche de pain, et dit à la paysanne :

— Étendez-moi là-dessus une bonne couche de marmelade d'abricots, et, quand il y en aurait une once, bah ! la journée a été bonne, cela ne ferait rien.

La bonne femme, qui avait pris au sérieux les paroles du petit tailleur, et qui avait cru être débarrassée de la moitié de sa marchandise au moins, fouilla dans le pot à la marmelade d'abricots avec sa cuiller de bois, et, comme l'avait demandé le petit tailleur, couvrit grassement la tartine d'un bout à l'autre.

— Là ! dit-elle, en voilà pour un kreutzer.

Le petit tailleur marchanda un instant, mais enfin se décida, et paya son kreutzer.

La paysanne s'en alla tout en grommelant, mais le petit tailleur n'y fit pas attention.

— Cela sera un peu agréable à manger, dit-il ; mais, avant d'y mordre, il s'agit de finir ma veste.

Et, en vertu de cette bonne résolution, il posa sa tartine près de lui, et continua de coudre ; mais comme la tartine lui tirait l'œil, il fit des points de plus en plus grands.

Pendant ce temps, l'odeur de la marmelade se répandit dans la chambre et attira les mouches, qui volaient par centaines ; si bien qu'au risque de ce qui pouvait leur arriver, les gourmandes s'abattirent en masse sur la tartine.

— Eh bien, qui donc vous a invitées, drôlesses ? dit le petit tailleur.

Et il essaya de les chasser d'un revers de main.

Mais les mouches, effarouchées un instant, ne quittèrent la tartine que pour revenir plus nombreuses.

Le petit tailleur craignit que, s'il finissait sa veste, si grands qu'il fit les points, et s'il laissait faire les mouches, si peu que chacune mangeât de marmelade, il ne trouverait plus que le pain lorsque la veste serait finie.

— Attendez, attendez, dit-il en tirant son mouchoir, je vais vous en donner de la marmelade, moi !

Et il frappa sur les pillardes sans miséricorde.

Lorsqu'il eut cessé de frapper, et que toutes les mouches qui avaient survécu à la bataille furent remontées au plafond, il compta les morts : il n'y en avait pas moins de sept étendues sur le flanc, dont trois ou quatre gigotaient encore.

— Décidément, tu es un fier gaillard ! dit le petit tailleur en extase devant sa propre vaillance. Par ma foi ! il faut que toute la ville sache ce que tu viens de faire !

Et aussitôt le petit tailleur se coupa une ceinture à même une

pièce de drap dont il devait faire habit, veste et culotte au curé, et, sur cette ceinture, il piqua en gros caractères avec du fil rouge : *Sept d'un coup !*

La ceinture faite, il la boucla autour de sa taille, et trouva qu'il avait ainsi l'air si vaillant et si tapageur, qu'il s'écria :

— Ce n'est point la ville seule qui doit savoir ce que je suis, c'est le monde tout entier !

Alors, laissant là son habit inachevé et la pièce de drap intacte, sauf la ceinture qu'il lui avait empruntée, il mangea la tartine qui avait été la cause première de toute cette exaltation, et visita la maison pour voir s'il ne pouvait rien emporter.

Il ne trouva rien qu'un vieux fromage rond, deux fois gros comme un œuf ; si vieux, qu'il ressemblait à une pierre ; il le mit néanmoins dans sa poche.

En sortant de la ville, il aperçut une alouette qui se débattait dans un buisson. Il courut à l'oiseau, s'aperçut qu'il était pris au collet, le dégagea à temps pour lui sauver la vie, et le mit tout vivant dans son autre poche, en la fermant au bouton par-dessus lui.

Alors il se lança bravement par le chemin, et, comme il était léger et joyeux, il ne ressentit pas de fatigue.

Son chemin le conduisit au haut d'une montagne ; sur le plateau le plus élevé de cette montagne était assis un géant.

Ce géant était si grand, qu'il semblait une statue vivante dont la montagne n'était que le piédestal.

Un autre que le vaillant petit tailleur se fût sauvé ; lui, au contraire, alla droit au géant.

— Bonjour, camarade ! lui dit-il en se renversant en arrière pour tâcher de voir son visage. Je parie que tu es monté sur cette montagne pour voir le vaste monde. Moi, je suis en route pour le visiter ; veux-tu venir avec moi ?

Le géant baissa la tête, chercha des yeux le petit tailleur, finit par le trouver, et, le regardant d'un air méprisant :

— Niais ! lui dit-il, moi aller avec un infime de ton espèce !

— Ah ! c'est comme cela ! dit le petit tailleur.

Et, ouvrant son pourpoint, il montra fièrement au colosse sa ceinture, sur laquelle étaient écrits ces mots : *Sept d'un coup !*

Le géant les lut, crut que c'étaient sept hommes que le petit tailleur avait d'un seul coup mis à mort, et se sentit pour lui une certaine considération.

Cependant il voulut le mettre à l'épreuve, et prenant une pierre dans sa main :

— Tiens, fait cela, dit-il.

Et il l'écrasa de manière que des gouttes d'eau en sortirent.

— Bon ! dit le petit tailleur, n'est-ce que cela ? Chez nous, cela s'appelle un jeu d'enfant.

Et, tirant de sa poche son fromage, il le serra si bien, que l'eau en sortit entre tous ses doigts.

Le géant, vu la couleur, avait pris le fromage pour une pierre.

Il ne savait que dire, n'ayant pas cru qu'un être si chétif fût capable d'une pareille prouesse.

Alors le géant se baissa, ramassa un caillou et le lança à une telle hauteur, que l'œil le perdait presque de vue.

— Allons, petit bout d'homme, dit-il, tâche d'en faire autant.

— Bien lancé ! dit le nain. Mais, si haut qu'ait monté ta pierre, il lui a fallu retomber. Eh bien, regarde cela. Je vais en lancer une, moi, qui ne retombera pas.

Et, faisant semblant de se baisser et de ramasser un caillou à terre, il fouilla dans sa poche, y prit l'alouette, la lança en l'air, et celle-ci, heureuse de se retrouver libre, monta, monta encore, monta toujours, et ne redescendit point.

— Ah ! ah ! fit le tailleur, eh bien, qu'en dis-tu, camarade ?

— Bravo ! dit le géant ; mais nous allons voir maintenant si tu es en état de porter un certain poids.

— Mets le monde sur mon épaule, dit le petit tailleur, et je ne le changerai de côté que dans une heure.

Le géant conduisit le petit tailleur auprès d'un énorme chêne déraciné et couché sur le sol.

— Aide-moi à porter cet arbre hors du bois, si tu es de taille, lui dit-il.

— Volontiers, répondit le petit tailleur : mets le tronc sur ton épaule ; moi, je porterai le bout avec toutes les branches. Tu ne nieras pas que ce ne soit le plus lourd, j'espère ?

Le géant ne nia point, mit le tronc sur son épaule, tandis que le petit tailleur s'assit tranquillement sur une branche ; et, comme le géant ne pouvait point se retourner pour regarder derrière lui, il dut porter à lui seul le chêne et le tailleur par-dessus le marché, suant sang et eau, tandis que le tailleur sifflait gaiement :

Trois compagnons passaient le Rhin,
Gais et portant la tête haute !...

absolument comme si porter cet énorme chêne était une bagatelle.

Après avoir cheminé ainsi pendant quelque temps, traînant ce lourd fardeau, le géant, tout essoufflé, s'arrêta.

— Écoute, dit-il, il faut que je laisse tomber l'arbre ; je ne puis aller plus loin.

Le tailleur sauta prestement à terre, prit l'extrémité de la dernière branche entre ses bras, comme s'il l'avait portée toujours et la portait encore, et dit au géant :

— Tu es pourtant un gaillard de solide apparence, et néanmoins tu ne peux porter ta part de cet arbre ? Allons, allons, tu n'es pas fort, mon brave homme.

Ils continuèrent leur chemin. Le géant tout honteux de sa déconvenue, muet et silencieux, tandis que le petit tailleur, alerte et joyeux, allait le nez au vent, tout fier de sa supériorité sur le colosse.

Ils passèrent devant un cerisier.

Le géant prit l'arbre par la cime, où pendaient les fruits les plus mûrs, courba cette cime et la mit dans la main du petit tailleur, en lui disant :

— Tiens cette branche et mangeons des cerises.

Mais le petit tailleur était bien trop faible pour tenir l'arbre

plié, de sorte que, lorsque la branche, en se redressant, fit ressort, elle enleva le petit tailleur, qui passa par-dessus la cime de l'arbre et alla, par bonheur, retomber de l'autre côté dans des terres labourées où il ne se fit aucun mal.

— Qu'est-ce à dire ? fit le géant. N'as-tu pas la force de retenir ce faible arbuste ?

— Bon ! répliqua le petit tailleur, il s'agit bien, quand on a broyé une pierre que l'eau en est sortie, jeté un caillou si haut qu'il n'est point retombé sur la terre, porté un chêne si lourd qu'il a failli t'écraser, il s'agit bien de plier un malheureux cerisier ! Non ; j'au sauté par-dessus, comme tu as pu voir ; tâche d'en faire autant, toi.

Le géant essaya ; mais, comme il s'accrocha les pieds dans les branches, il s'en alla tomber lourdement et tout de son long dans le champ où le petit tailleur était retombé sur ses pieds.

— Ah ! pardieu ! dit-il, puisque tu es un si brave compagnon, viens un peu passer la nuit dans notre caverne.

— Volontiers, dit le petit tailleur sans hésiter.

Et il suivit le géant.

En entrant dans la caverne, le petit tailleur vit une douzaine de géants qui soupaient. Chacun tenait, par les pattes de derrière, soit un daim, soit un chevreuil rôti, et y mordait à belles dents.

Le petit tailleur regarda autour de lui, et, voyant l'immense caverne, se dit :

— Peste ! voilà quelque chose d'un peu plus vaste que mon atelier.

Puis, prenant un morceau de pain et une tranche de venaison, il soupa à son tour, alla boire à la source, et rentra tranquillement à la caverne, en disant au géant :

— Ça, où coucherai-je ?

Le géant lui montra un lit qui était grand comme douze ou quinze billards mis à la suite les uns des autres.

Le petit tailleur commença par s'y fourrer ; mais, trouvant le lit trop grand pour lui, il descendit de l'autre côté et se coucha

dans la ruelle.

Quand vint minuit, le géant qui l'avait introduit parmi ses compagnons se leva sans bruit, et, le croyant plongé dans un profond sommeil, prit une barre de fer, et, d'un seul coup, brisa le lit en deux.

— Bon ! dit-il après cette belle prouesse, je crois bien pour cette fois en avoir fini avec cette sauterelle.

Au point du jour, les géants partirent pour la forêt, et ils avaient déjà complètement oublié le petit tailleur, lorsqu'ils virent celui-ci qui venait à eux joyeux et chantant.

— *Sept d'un coup !* dirent-ils en l'apercevant ; nous ne sommes que douze, il n'en aurait pas même pour deux coups !

Et ils s'enfuirent comme s'ils eussent eu le diable lui-même à leurs trousses !

II

Le vaillant petit tailleur ne s'amusa point à courir après les géants, de la société desquels il ne se souciait pas trop de son côté, et continua seul sa route, marchant tout droit devant lui ; car peu lui importait où il allait.

Après avoir marché depuis le point du jour jusqu'à midi, il arriva dans le jardin d'un beau palais, qui lui parut être celui du roi du pays, et, comme il était fatigué, il s'étendit sur le gazon et s'endormit.

Pendant ce temps des gens qui passaient l'examinèrent, car ils le reconnaissaient pour étranger, et ils lurent sur sa ceinture : *Sept d'un coup !*

— Dieu du ciel ! se dirent-ils, que vient faire ici, au milieu de la paix, un pareil pourfendeur ? Il faut que ce soit quelque héros de haute renommée !

Ils allèrent l'annoncer au roi, lui disant que, si quelque guerre venait à éclater, ce serait là un homme utile et qu'il était par conséquent important de ne pas le laisser partir.

Ce conseil parut bon au monarque, qui dépêcha vers le dor-

meur un de ses courtisans, chargé de lui faire des offres pour entrer à son service.

L'envoyé n'osa point réveiller un homme qui paraissait si terrible, de peur qu'il n'eût le réveil mauvais, et il resta debout devant lui, attendant qu'il voulût bien ouvrir les yeux.

Le tailleur, après avoir fait attendre le messenger du roi une bonne heure, commença enfin à se détirer, à se gratter l'oreille et à cligner de l'œil.

Le courtisan fit alors sa commission, lui offrant, de la part du roi, toutes sortes d'avantages, s'il consentait à accepter un grade dans l'armée.

— Pardieu ! répondit le petit tailleur, je ne suis venu que pour cela ; mais je vous préviens que je n'accepterai point de grade au-dessous de celui de général en chef.

— Je crois bien que c'est celui que le roi a l'intention d'offrir à Votre Excellence, répondit le courtisan ; au reste, si vous voulez me suivre au palais, où Sa Majesté vous attend, vous ne tarderez pas à être renseigné là-dessus.

Le petit tailleur, sur cette promesse, suivit le courtisan au palais.

Le roi l'attendait ; il le reçut avec les plus grands honneurs, lui donna le titre de général en chef provisoire, lui assigna un traitement de vingt mille florins et le logea dans un de ses châteaux.

Mais tous les autres officiers de la couronne était fort indisposés contre lui ; ils jalouaient cette fortune rapide, et l'eussent voulu à tous les diables.

— Qu'allons-nous devenir ? se disaient-ils entre eux. Si jamais nous avons une querelle avec un pareil gaillard, il est capable, s'il frappe, de tuer à chaque coup sept d'entre nous ; c'est ce qu'aucun de nous ne peut permettre.

Ils résolurent alors de se rendre tous près du roi, et de donner à Sa Majesté une démission collective.

— Nous ne sommes pas faits, lui dirent-ils, pour vivre avec un homme dont la devise est : *Sept d'un coup !*

Le roi fut fort affligé de voir que, pour un homme de si grande valeur sans doute, mais en somme de si médiocre apparence, il allait perdre ses plus fidèles serviteurs ; il maudit la facilité avec laquelle il s'était engoué du nouveau venu, et avoua tout haut qu'il eût bien voulu en être débarrassé ; mais il n'osa lui donner son congé, car il craignait qu'il ne mît son armée en déroute, n'assommât son peuple et ne lui enlevât son trône.

Après bien des hésitations, il lui vint enfin une idée.

Il fit dire au petit tailleur que, puisqu'il était un si grand héros, l'état de paix dans lequel on vivait devait lui être fastidieux, et que, s'il en était ainsi, il avait une proposition à lui faire.

— Par ma foi, dit le petit tailleur, je commençais à être las moi-même de ma paresse et honteux de mon oisiveté. Dites au roi que je vais aller, aussitôt mon déjeuner pris, écouter la proposition qu'il a à me faire.

Mais le roi ne se soucia point de se trouver en face d'un homme si terrible.

Il lui fit dire de ne point se déranger, et qu'il allait recevoir sa proposition à domicile.

En effet, le même courtisan qui était venu la première fois chercher le petit tailleur reparut devant lui.

Il était chargé de la proposition du roi.

Le roi faisait savoir à son général en chef que dans une forêt de son royaume dont il lui envoyait le plan demeuraient deux énormes géants qui ne vivaient que de sang et de rapines, de feu et de sac, et qui causaient enfin les plus grands ravages dans le pays.

Ils étaient si redoutés, que personne n'osait plus traverser cette forêt, ou que, si quelqu'un la traversait par hasard, il regardait sa vie comme en danger pendant tout le temps qu'il n'en était pas sorti.

S'il tuait ces deux géants, il lui donnerait sa fille unique en mariage, et elle lui apporterait en dot la moitié de son royaume.

Au reste, le roi offrait au vaillant petit tailleur cent cavaliers

pour aide et pour escorte.

— Oh ! oh ! dit celui à qui l'on faisait cette proposition, voici quelque chose qui me convient à merveille ! Je connais les géants, j'ai eu affaire à eux et je m'en soucie comme de cela.

Le petit tailleur fit claquer son pouce.

— Et la preuve, continua-t-il, c'est que je n'ai aucun besoin des cent cavaliers que le roi me fait offrir. J'irai trouver les géants seul, je les combattrai seul et les tuerai seul : celui qui en tue sept d'un coup ne s'effraye pas de deux géants.

Le petit tailleur partit donc, et, comme le roi avait insisté sur les cent cavaliers, il laissa ceux-ci à la lisière de la forêt, leur disant :

— Restez ici ; je vais expédier les deux drôles, et, quand ce sera fini, je reviendrai vous le dire.

Les cent cavaliers, qui ne demandaient pas mieux que leur général en chef fit la besogne à lui tout seul, restèrent à la lisière de la forêt, tandis que celui-ci s'élançait bravement au plus épais du fourré.

Mais, au fur et à mesure qu'il avançait dans la forêt, il ralentit le pas, regardant avec précaution autour de lui ; si bien qu'il finit par apercevoir les deux géants, qui étaient couchés endormis sous un arbre et qui ronflaient à qui mieux mieux.

Le petit tailleur, qui n'était point paresseux, ne perdit pas un instant ; il bourra ses poches de pierres et grimpa sur l'arbre au pied duquel étaient couchés ses ennemis, arbre qui, par chance, était si branchu, qu'il était presque impossible de l'apercevoir au milieu du feuillage.

Arrivé à la moitié de la hauteur de l'arbre, le petit tailleur rampa sur une branche et s'arrêta juste au-dessus du visage des dormeurs, et, de là, laissa tomber une pierre, puis deux, puis trois sur l'œil de l'un des géants.

Celui-ci, à la première, ne sentit rien ; à la seconde, presque rien ; mais à la troisième qui était un peu plus grosse, il ouvrit l'œil et poussa son voisin, en lui disant :

— Pourquoi t’amuses-tu à me chatouiller le nez pendant que je dors ? Cela m’ennuie.

— Tu rêves, lui répondit l’autre. Je dors les poings fermés et ne songe point à te chatouiller.

Et les deux géants se rendormirent.

Alors le petit tailleur lança sur la poitrine du second géant une pierre, puis deux, puis trois.

— Qu’est-ce à dire, demanda celui-ci, et que me fais-tu à la poitrine ?

— En vérité, répondit l’autre, je ne m’occupais plus de toi que du Grand Turc.

Et ils échangèrent encore quelques paroles acerbes ; mais, comme ils étaient fatigués tous deux, ils se rendormirent une seconde fois.

Le petit tailleur alors choisit sa plus grosse pierre et la lança de sa plus grande force sur le nez du premier géant.

— Ah ! c’est trop fort ! s’écria celui-ci en sautant sur ses pieds comme un furieux, et, cette fois, tu ne diras point que ce n’est pas toi !

Et il tomba à bras raccourci sur son compagnon, qui, déjà de mauvaise humeur lui-même, lui rendit ses coups sans explication, de sorte qu’à force de se frapper l’un l’autre, ils entrèrent bientôt dans une telle rage, qu’ils arrachèrent les arbres pour s’en faire des massues, et s’assommèrent l’un l’autre, jusqu’à ce que tous deux tombassent morts.

Alors le petit tailleur, sautant prestement à bas de son arbre :

— J’ai une fière chance, se dit-il à lui-même, qu’ils n’aient point arraché l’arbre sur lequel j’étais perché. Il m’eût fallu sauter comme un écureuil sur l’arbre voisin ; mais bah ! je suis si leste !

Il tira son sabre, donna à chacun des deux géants une paire d’énormes estocades dans la poitrine, puis il s’en alla rejoindre son escorte.

— Là ! dit-il aux cavaliers, voilà qui est fait. J’ai expédié

mes deux gredins ; il y faisait chaud ; mais que pouvaient-ils contre un homme comme moi, qui en tue sept d'un coup ?

— N'êtes-vous point blessé, général ? demandèrent les cavaliers.

— Bon ! il ne manquerait plus que cela, répondit le vaillant petit tailleur ; ils n'ont, Dieu merci, pas touché à un seul de mes cheveux.

Les cavaliers ne pouvaient croire ce qu'ils entendaient ; mais, sur les instances du petit tailleur, qui marchait à leur tête, ils entrèrent dans la forêt, où ils trouvèrent les deux géants baignés dans leur sang, et tout autour d'eux les arbres déracinés et la terre toute bouleversée.

Les cavaliers se regardèrent les uns les autres en se disant de l'œil :

— Peste, il paraît qu'il y faisait chaud. Quel gaillard que notre général en chef !

Le petit tailleur coupa les deux têtes des deux géants, les attacha à l'arçon de sa selle et rentra en triomphe dans la ville, suivi de ses cent cavaliers.

Le roi, apprenant son retour par un messenger que le tailleur lui avait envoyé pour le saluer et lui annoncer la victoire, vint au-devant de lui jusqu'à la lisière de la forêt.

Là, le petit tailleur exigea de lui l'accomplissement de sa promesse, c'est-à-dire la main de sa fille et l'abandon de la moitié de son royaume ; mais, comme le roi regrettait d'avoir fait cette promesse :

— Avant de te donner ma fille et la moitié de mon royaume, lui dit-il, il faut que tu accomplisses encore une action d'éclat.

— Laquelle ? demanda le petit tailleur.

— Dans une autre de mes forêts, répondit le roi, il y a une licorne qui cause d'énormes ravages ; il faut que tu me l'amènes vivante pour ma ménagerie.

— Je me moque de la licorne, ni plus ni moins que des deux géants : *sept d'un coup* ! c'est ma devise, dit le petit tailleur.

Il prit deux cordes d'égale longueur et un chariot, attelé de deux bœufs, pour y mettre la licorne quand elle serait prise, et garda ses cent cavaliers, non pas pour l'aider à prendre la licorne, mais pour le guider seulement jusqu'à la forêt où il espérait la rencontrer.

Une fois dans la forêt, il n'eut pas besoin de la chercher longtemps.

Celle-ci, en l'apercevant, courut sur lui pour le transpercer.

— Tout doux, tout doux, la belle ! dit le petit tailleur, n'allons pas si vite.

Et il s'arrêta contre un arbre, attendit que la licorne ne fût plus qu'à dix pas de lui et passa prestement de l'autre côté de l'arbre.

La licorne, qui venait sur lui pour le percer, enfonça sa corne si profondément dans l'arbre, qu'avant qu'elle eût eu le temps de la retirer, le petit tailleur lui avait lié les quatre jambes avec ses deux cordes.

— Ah ! je tiens l'oiseau, dit-il en sortant de derrière son arbre.

Et, avec la pointe de son sabre, il dégagait la corne de l'arbre.

La licorne, sentant sa corne dégagée, voulut s'enfuir ; mais, comme elle avait les quatre pattes solidement liées, elle tomba à terre et ne put se relever.

Alors le petit tailleur retourna vers ses cavaliers et leur dit :

— Amenez le chariot, la bête est prise.

Et l'on mit la licorne dans le chariot, et le petit tailleur la ramena au roi.

Cependant, celui-ci ne voulut point encore donner au vainqueur le salaire doublement gagné et il y mit une troisième condition.

Avant de célébrer son mariage, le petit tailleur devait se rendre maître d'un énorme sanglier qui ne le cédait en rien à celui de Calydon.

Ce sanglier faisait de grands dégâts dans une troisième forêt appartenant au roi.

Le roi fit en hésitant cette proposition au petit tailleur ; car il sentait bien que celui-ci, pour peu qu'il fût de mauvaise volonté, était en droit de la refuser ; mais le petit tailleur, toujours vaillant, répondit :

— Volontiers, sire ; par ma foi, c'est un jeu d'enfant que de prendre les sangliers.

Le roi lui donna les cent cavaliers ; mais, comme pour la licorne, comme pour les deux géants, le petit tailleur ne permit point qu'ils entrassent dans le bois. Il y pénétra seul, à leur grande satisfaction, car ils connaissaient le sanglier : autrefois ils avaient tenté de le prendre et il les avait reçus de façon à leur ôter l'envie d'y revenir.

Le vaillant petit tailleur, qui pensait que le courage n'exclut aucunement la prudence, commença par prendre connaissance des lieux.

Il se trouva qu'à une centaine de pas de la bauge du sanglier, il y avait une petite chapelle gothique dont les fenêtres étaient si étroites, qu'il fallait être mince et svelte comme il était pour y passer.

Une entrée fermée par une bonne porte de chêne se trouvait en face des fenêtres.

— Bon ! dit le petit tailleur, voici une souricière toute trouvée.

Et, du seuil de la chapelle, il se mit à lancer de toutes ses forces des pierres dans le roncier où se tenait le sanglier.

Une de ces pierres atteignit le monstre.

Il se leva sur ses pattes de derrière, et alors il parut au petit tailleur que son ennemi avait bien quatre pieds de haut.

Quant à sa grosseur, elle était en proportion.

Mais rien de tout cela n'effraya le petit tailleur, qui continua d'attaquer l'animal, tout en le provoquant par ses cris.

Le sanglier regarda de tous côtés avec ses petits yeux recouverts de longs poils, mais brillant sous ces longs poils comme des escarboucles.

Puis, apercevant le petit tailleur, il fondit sur lui en faisant claquer ses dents.

Mais, au moment où le sanglier entrait par la porte, le petit tailleur sortait par la fenêtre.

Le sanglier essaya d'en faire autant, mais la fenêtre était trop étroite.

Tandis qu'il s'obstinait inutilement à passer par l'ouverture, le petit tailleur fit rapidement le tour de la chapelle et revint fermer la porte à double tour, de sorte que le sanglier, comme l'avait dit le petit tailleur, se trouva effectivement pris ainsi que dans une souricière.

Alors, le petit tailleur conduisit ses cent cavaliers à la chapelle, afin qu'ils vissent bien son prisonnier.

Puis il se rendit avec eux près du roi en lui disant qu'il n'avait plus à s'inquiéter du sanglier, et que, dans huit jours, le monstre serait mort de faim, à moins qu'il n'aimât mieux aller le fusiller lui-même, pour son plaisir, à travers les fenêtres de la chapelle.

Cette fois, il fallut bien que le roi se rendît, et il donna enfin sa fille au vaillant petit tailleur, avec la moitié de son royaume.

Il va sans dire qu'il ne fit pas la chose sans regret ; mais, s'il eût su que, au lieu d'être un grand guerrier, son gendre n'était qu'un pauvre petit tailleur, il en aurait bien eu un autre regret encore !

Le mariage se fit avec une grande magnificence, mais avec peu de joie, de la part de la fiancée et du beau-père du moins ; car, pour le peuple, il était fort satisfait de se voir protégé par un si vaillant défenseur.

Quelque temps après, la jeune reine entendit dans la nuit son époux qui rêvait tout haut.

— Garçon, disait-il, achève-moi cette veste et raccommode-moi cette culotte, sinon je te donnerai de mon aune sur les oreilles.

Elle vit par là dans quelle ruelle était né son mari, et, le lendemain, elle alla tout raconter à son père, en le priant de la

débarrasser d'un époux si indigne d'elle.

Le roi la consola.

— Laisse la porte de ta chambre à coucher ouverte la nuit prochaine, lui dit-il ; mes serviteurs se tiendront dans le corridor, et, lorsque ton mari sera endormi, ils le garrotteront, et nous l'embarquerons sur un navire qui le portera à l'autre bout du monde.

Cette parole rendit la jeune femme fort contente, car elle n'avait épousé le petit tailleur que contrainte et forcée.

Mais l'écuyer du roi, qui avait tout entendu et qui avait pris en amitié le petit tailleur, à cause de son courage, raconta à celui-ci tout le complot.

— C'est bien, se contenta de dire le vaillant petit tailleur.

Et, le soir, il se coucha, comme d'habitude, à côté de sa femme.

Lorsque celle-ci le crut endormi, elle se leva, ouvrit tout doucement la porte et vint se recoucher sans bruit.

Le petit tailleur, qui faisait semblant de dormir, dit alors à haute voix :

— Garçon, achève-moi vite cette culotte, et raccommode-moi ce gilet, sinon je te donne de mon aune sur les oreilles ; moi, pendant ce temps, je vais donner une bonne volée à ceux qui viennent pour m'arrêter. Mordieu ! j'en ai bien tué sept d'un coup ! j'ai bien exterminé deux géants ! j'ai bien garrotté la licorne ! j'ai bien pris le sanglier ! et j'aurais peur de ce tas de mirmidons qui est devant ma porte ! Allons, sept d'un coup, criait-il, sept d'un coup !

En entendant ces paroles terribles et qui leur promettaient une mort prompte et inévitable, surtout d'après ce qu'ils savaient, ou plutôt ce qu'ils croyaient savoir de la force et du courage du petit tailleur, ceux qui étaient venus pour l'arrêter s'enfuirent en toute hâte et comme s'ils eussent eu une armée à leurs trousses, si bien que, dans l'avenir, personne n'osa plus se froter au roi Sept-d'un-coup, car c'était ainsi que le peuple l'appelait.

Un an après, le vieux roi mourut, et, au grand contentement du peuple, le roi Sept-d'un-coup hérita de l'autre moitié du royaume.

Je sais où règne cet excellent roi, mes chers enfants ; seulement, je ne veux pas le dire, attendu que l'on vit si heureux sous ses lois, que si sa résidence était connue, tous les autres peuples déserteraient leur royaume pour aller dans le sien.

VII

Les mains géantes

Un pauvre petit garçon revenait de la forêt, chargé d'autant de bois qu'un enfant de son âge pouvait en porter.

Il se nommait Willie, et avait onze ans.

Il était fatigué, la faim se faisait sentir, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Mais ce qui faisait couler ses larmes, ce n'était ni la faim, ni la fatigue ; c'était le souvenir de son père, qu'il avait perdu au printemps dernier ; c'était l'idée qu'il allait rentrer et trouver la maison vide, sa mère travaillant sans doute de son côté à quelque labeur aussi rude que le sien.

En effet, la maison était vide, mais en même temps si pauvre, que sa mère n'avait pas eu l'idée, en sortant, d'en fermer la porte à la clef, rien ne pouvant tenter les voleurs dans une si misérable habitation.

Il entra dans la pièce qui eût été la cuisine dans une maison où l'on eût mangé, et jeta une ou deux poignées de son bois sur les cendres du foyer. Bientôt il s'en éleva une flamme éclatante, à laquelle il réchauffa ses pieds nus et enflés. Alors, tout en regardant la fumée qui dessinait des figures fantastiques dans la large cheminée et qui cachait sous ses nuages les solives du toit, il poussa un gros soupir, car il ne voyait pas sur le feu la marmite qui, à cette heure, eût dû s'y trouver.

Un chat maigre était assis sur l'âtre et semblait faire les mêmes réflexions que lui.

— Il est impossible que cela dure plus longtemps, pensa l'enfant ; car voilà que je commence à devenir grand et fort, et Dieu m'a donné dans sa bonté des bras assez solides pour ne pas les laisser oisifs ; ma pauvre mère, au contraire, s'affaiblit de jour en jour. Jusqu'ici, c'est elle qui a travaillé pour moi ; aujour-

d'hui, c'est à moi de travailler pour elle. Quand je serai tout à fait un homme, elle ne travaillera plus du tout, mais elle restera au coin du feu à faire le dîner, qui manque aujourd'hui, et qui alors ne manquera point, grâce à mon travail.

Willie avait raison de parler ainsi, car il était naturellement laborieux et ne restait point inactif dès qu'il pouvait utiliser ses petites forces.

Il attendit donc, plus tranquille de sa résolution prise, le retour de sa mère ; il était sûr qu'elle rentrerait épuisée de labeur, pour partager avec lui son repas, si maigre qu'il fût.

Il n'eut pas longtemps à attendre ; le loquet se souleva, et la bonne femme parut sur la porte. Elle embrassa Willie, puis se laissa tomber en pleurant sur une chaise.

Elle était fatiguée, presque anéantie, et ne rapportait qu'un morceau de pain...

L'enfant l'embrassa à son tour, et lui dit alors tout bas :

— Mère, j'ai pris la ferme résolution de m'en aller courir le monde pour chercher de l'ouvrage, afin de ne plus être à ta charge.

La bonne femme éclata en sanglots.

— Je sais bien que c'est dur, continua le petit Willie ; mais tu conviendras, bonne mère, qu'il n'y a que ce moyen d'éviter la famine. Quand tu seras seule, tu gagneras suffisamment pour toi, et, quand je serai seul à mon tour, il faudra bien que je me tire d'affaire ; puis je grandirai, je deviendrai fort, je ferai fortune, et tu me reverras riche pour avoir soin de ta vieillesse, et te soigner à mon tour, sans que tu aies plus besoin de rien faire.

La mère de Willie avait le cœur navré ; mais elle comprenait comme l'intelligent petit garçon que c'était le seul moyen de se tirer d'affaire.

Le jour se leva brillant et gai, comme s'il eût voulu encourager la vaillante résolution de l'enfant. La vieille armoire de noyer fut ouverte, et l'on en tira les uniques souliers du petit garçon, soigneusement conservés pour les jours de fête. Ils furent

brossés, ainsi que les vêtements des dimanches, qui, en vérité, ne valaient guère mieux que ceux de tous les jours, raccommodés avec tant d'obstination par la pauvre mère. Néanmoins Willie se trouva fort élégant, et fut convaincu qu'une pareille toilette parlerait fort en sa faveur.

La mère et le fils mangèrent tristement le reste de leur morceau de pain de la veille, évitant les regards l'un de l'autre pour se cacher les larmes qui roulaient dans leurs yeux.

Oh ! croyez-le, chers petits enfants qui aimez vos mères et qui êtes adorés par elles, il fallut beaucoup de courage au pauvre petit Willie pour dire adieu à la sienne.

— Allons, chère mère, balbutia-t-il enfin, il faut que je parte ; vois, le temps est beau, le soleil me sourit, le chemin semble se dérouler devant moi comme une immense pelouse de gazon.

Sa mère le regarda avec des yeux égarés, comme si, pour la première fois, elle entendait parler de ce projet ; sa douleur éclata avec une violence sans pareille, et elle jeta ses bras autour du cou de son fils en sanglotant, comme une mère tendre peut seule le faire.

L'enfant essaya de la consoler et de sourire à travers ses pleurs, et, mettant enfin son chapeau sur sa tête avec un geste résolu, il saisit son bâton et son bissac, embrassa sa mère une dernière fois et fit, en s'élançant courageusement loin d'elle, son premier pas dans ce monde qui lui était complètement inconnu.

Mais sa mère jeta un cri de douleur ; Willie se retourna, et la pauvre femme vint se suspendre à son bras pour traverser avec lui le petit jardin qui était leur seule joie, et qui se trouvait sur la route de l'enfant.

Là, ils ralentirent un peu le pas. Chaque fleur était une amie qui, à son tour, semblait, en s'inclinant sur leur passage, demander que l'on prît congé d'elle. Enfin, la petite grille en bois fut ouverte toute grande, et Willie en franchit courageusement le seuil.

Là encore, il y eut des larmes et des baisers ; enfin, la bonne

femme, comprenant que cette situation ne pouvait durer, tant elle était douloureuse pour tous deux, se couvrit le visage et pleura silencieusement. L'enfant se retourna, car il sentait combien il lui était difficile de quitter une affection si chère et si dévouée ; cependant son devoir était tracé par sa volonté, son cœur devait obéir : aussi, jetant un dernier adieu à sa mère, s'éloigna-t-il en pleurant.

L'alouette s'élançait dans l'azur du matin en chantant sa joyeuse chanson ; l'air doux et embaumé des premières heures du jour rafraîchissait la tête en feu de Willie ; ses larmes cessèrent peu à peu de couler, mais sa petite poitrine, oppressée de sanglots, se soulevait encore de temps à autre, car, au fond, sa douleur était toujours la même ; seulement, plus il s'éloignait de la maison, plus sa marche était alerte. Devant lui était la terre promise, et son imagination d'enfant était remplie de rêves de succès. Il pensait à la joie qui inonderait son cœur quand son pied foulerait, au retour, les mêmes prairies qu'il foulait en partant, et qu'il reviendrait chargé de richesses qu'il mettrait aux pieds de sa mère.

À mesure que ces pensées se pressaient dans son esprit, elles le consolait, et il se mit à fredonner en marchant pour se prouver à lui-même qu'il était plein de courage et de volonté.

Tout à coup, en traversant une vallée jonchée de tous côtés de fleurs sauvages qui exhalaient de délicieux parfums, il aperçut, à travers le sentier qu'il suivait, un nuage vapoureux et diaphane, d'où sortaient deux mains géantes. Il n'y avait point à s'en effrayer, car elles étaient étendues ouvertes devant lui sur le gazon, et leur attitude ne trahissait pas la moindre intention de menace.

Il s'était arrêté, les regardant avec surprise, lorsqu'une voix, qui paraissait partir du nuage, lui dit :

— Willie, ne crains rien, je connais tes projets et je suis venu pour te protéger. Persévère dans ton intention d'être laborieux et nous serons toujours prêtes à t'aider. Nous serons invisibles à

tous les yeux, excepté aux tiens, et nous nous mettrons à l'œuvre toutes les fois que tu auras besoin de nous. Marche donc, sans rien redouter ; le chemin du succès est ouvert devant toi, comme il l'est toujours pour ceux qui sont sincèrement industriels.

— Je vous remercie, bonnes grandes mains, dit Willie en leur ôtant son chapeau. Je suis sûr que vous me voulez du bien. Je suis trop petit pour que vous me souhaitiez du mal ou pour que vous m'en fassiez ; et j'ai toujours vu, même chez les animaux, les grands et les forts protéger les petits.

Les deux mains disparurent, et Willie continua son chemin.

Le gentil garçon se sentait si rassuré par cette aventure si extraordinaire et qui promettait tant pour ses succès futurs, que, tout en marchant, il sautait et dansait avec une joie qu'il n'avait jamais ressentie, même au milieu de ses jeux. Il lui semblait, d'après une telle promesse, qu'aucun obstacle ne pouvait plus entraver sa carrière, et il se réjouissait tout en continuant son chemin.

Cependant, la journée avançait et le petit Willie ralentissait le pas, car la fatigue commençait à se faire sentir. Il se coucha sur le gazon, regarda le ciel bleu, suivit dans l'azur la marche des nuages floconneux qui fuyaient les uns devant les autres dans l'immensité du firmament ; mais, tandis qu'il était étendu ainsi, prenant un peu de repos, il lui sembla entendre quelque chose de pareil au roulement du tonnerre ; il redoubla d'attention ; le bruit n'était pas très-éloigné et, à coup sûr, ne venait point du ciel. Willie se leva et marcha dans la direction du bruit, qui, à mesure que le petit garçon marchait, devenait de plus en plus fort. Enfin, il arriva au bord d'un précipice et vit une grande et imposante chute d'eau écumante qui se précipitait d'une hauteur de cinquante pieds au moins avec un fracas étourdissant.

Willie regarda à droite et à gauche, mais le formidable obstacle lui barrait complètement le passage. Il lui fallait remonter la rivière, car c'était une véritable rivière, jusqu'à ce qu'il trouvât un pont. Ce pont, le trouverait-il ? existait-il même ? C'était

douteux.

Le cœur manqua au pauvre enfant ; il s'assit près de la cataracte, épuisé de forces, et versa des pleurs.

Il y avait une minute à peine qu'il s'abandonnait ainsi à son chagrin, lorsqu'il se sentit soulevé doucement de terre par une main gigantesque, qui l'éleva au-dessus des eaux menaçantes, et le déposa sain et sauf sur la rive opposée.

Dès que la main eut mis l'enfant sur ses pieds, elle devint impalpable, puis indistincte ; mais, avant qu'elle se fût évanouie tout à fait, Willie, qui était un enfant bien élevé, avait eu le temps de lever son chapeau et de lui dire :

— Je vous remercie de tout mon cœur, mes grandes et bonnes mains ; vous avez tenu votre promesse, et je vous en suis reconnaissant.

Certain désormais que l'apparition des mains géantes n'était plus un rêve, puisque, par leur aide, il se trouvait transporté d'un côté à l'autre de la cataracte, le courage de Willie s'augmenta avec la certitude de la protection qui veillait sur lui et de l'immense puissance de cette protection.

Il arriva bientôt à un bois épais, où il y avait des arbres prodigieusement élevés avec des troncs noueux et tout enchevêtrés les uns dans les autres, dont les énormes branches s'entrelaçaient de la façon la plus fantastique, sans compter les buissons et les racines qui le bordaient, pareils à des serpents à travers le sentier, comme pour défendre à l'aventureux voyageur l'entrée de ces profondeurs verdoyantes.

Mais Willie considéra ces obstacles comme nuls en se rappelant celui qui lui avait barré le passage et dont il avait triomphé grâce à ses mains géantes. En conséquence, il s'enfonça résolûment dans le fourré, frappant à droite et à gauche pour se frayer un passage avec un bon bâton qu'il avait coupé en entrant dans la forêt. Tandis qu'il cheminait ainsi, marchant de tout cœur, un hurlement féroce se fit entendre à quelques pas de lui.

Il s'arrêta court et tout tremblant de frayeur.

Il jeta les yeux de tous côtés et aperçut avec une véritable consternation un loup énorme qui s'élançait du fourré et s'apprêtait à lui barrer le chemin.

Sa terreur redoubla lorsqu'il vit les dents blanches et les yeux sanglants de la bête sauvage. Il se sentait perdu, car toutes ses forces et tout son courage ne pouvaient lutter contre un pareil adversaire. Il commençait donc à recommander sa pauvre petite âme à Dieu, lorsque, à son inexprimable joie, une des deux grandes mains, sortant de l'épais feuillage d'un arbre voisin, se plaça entre lui et son ennemi, tandis que l'autre main, saisissant le loup par les flancs, lui fit craquer les côtes et l'étouffa.

Willie commença par tomber à genoux et offrir à Dieu, qui bien certainement se tenait caché derrière ces grandes mains-là, de ferventes actions de grâces pour sa délivrance ; puis, lorsqu'il chercha les mains elles-mêmes, il ne les trouva plus ; elles s'étaient évanouies comme le nuage d'où elles sortaient.

Exténué de fatigue, il s'assit sous un arbre, décidé à s'y reposer toute la nuit ; puis il ouvrit le petit bissac où sa pauvre mère avait mis tout ce qu'elle avait pu recueillir de nourriture. Il avait été si préoccupé par les aventures si extraordinaires qui lui étaient arrivées, par l'apparition des mains géantes, qu'à peine avait-il songé à manger de la journée.

Son frugal repas terminé, il songea à ce qu'il allait faire pour se préparer un lit dans l'immense chambre à coucher ; car, depuis que le loup avait été étranglé, il lui semblait avoir la forêt à lui tout seul. Il commença par réunir une quantité suffisante de feuilles sèches pour rendre plus doux son lit de repos. Il se disposait donc à se coucher à la belle étoile, lorsque, à son grand étonnement et à son ravissement suprême, il aperçut les mains gigantesques qui s'étendaient au-dessus de lui avec leurs doigts entrelacés, de manière à former une petite tente, la plus parfaite qu'il fût possible de voir. Son cœur bondissait de reconnaissance envers les grandes mains, car il sentait que, sous une pareille protection, il pouvait dormir en toute sûreté.

— Je vous remercie encore une fois, mes bonnes mains, dit-il, pour tous les soins que vous prenez de moi et tous les services que vous me rendez : mais, avant que je récite mes prières, ne pourriez-vous, puisque vous êtes si puissantes, me dire quelque chose de ma bonne mère ? Est-elle un peu consolée de mon absence, et a-t-elle de quoi manger ?

— Cher Willie, répondit une voix, votre mère n'est pas consolée, parce qu'un cœur de mère ne se console pas ; mais elle n'est plus inquiète, car elle sait que vous êtes sous la protection du bon Dieu, comme tous les bons petits enfants. Elle a et elle aura toujours de quoi manger, parce qu'elle est laborieuse. Ses mains lui ont été envoyées de notre royaume, où jamais mains oisives n'ont été confectionnées. Dormez donc en paix, afin de vous lever reposé et prêt au travail demain.

Willie dit ses prières, puis se coucha et s'endormit.

Comme sa nuit fut bonne, il fut sur pied de bonne heure ; car, suivant l'avertissement des mains, la journée devait être pour lui une journée de labeur qui porterait ses fruits.

Il laissa bientôt le bois derrière lui et se trouva en face d'un grand château.

— Il y aura sûrement quelque chose à gagner ici, pensa-t-il.

Aussi, quoique les marches fussent énormément hautes pour lui, il gravit le perron, et essaya de frapper, mais le marteau était trop haut et trop lourd.

Heureusement, comme il se dressait sur la pointe des pieds pour y atteindre, les mains apparurent et frappèrent un double coup si vigoureux, que le bruit en retentit dans la vallée comme le tonnerre, et se répercuta au loin d'échos en échos.

Presque aussitôt, la porte s'ouvrit avec violence, et la maîtresse de la maison parut sur le seuil. Dès que Willie l'aperçut, il essaya de fuir, car c'était une ogresse de dix pieds de haut et hideuse à voir. Elle regarda avec stupéfaction le petit bonhomme par lequel le vigoureux coup avait été frappé ; puis, d'une voix aussi rauque que le croassement d'un corbeau, elle s'écria :

— Comment as-tu osé, petit misérable, frapper de cette façon à ma porte ? Es-tu fils de roi, de prince ou même de comte, pour faire un pareil bruit en annonçant ta visite ?

Willie s'arrêta tout tremblant aux accents de cette voix terrible, car il comprit que ce serait bien inutilement qu'il tenterait de fuir, et, le chapeau à la main :

— Hélas ! non, princesse, répondit-il, je ne suis rien de tout cela ; je suis un pauvre petit paysan qui désirait savoir si vous n'aviez pas besoin d'un domestique pour vous servir dans votre magnifique château.

— Un domestique, toi ! et que peux-tu faire avec de pareilles mains ? Je te le demande.

— Tout ce qu'il plaira à Votre Altesse, car j'ai grande envie de travailler.

— Oh ! oh ! entre alors ; car mes domestiques m'ont quittée parce qu'ils n'avaient point assez d'ouvrage.

Willie n'avait jamais entendu dire que les domestiques eussent quitté une maison pour n'y avoir point assez à travailler. Il eût donc hésité, si la chose lui avait été possible, mais l'ogresse n'avait qu'à étendre la main pour le prendre et le faire entrer de force.

En effet, il s'aperçut bientôt que, loin qu'il y eût rien à faire dans le château de l'ogresse, il y avait de la besogne pour dix domestiques ; sa première occupation fut de préparer le dîner, et quel dîner ! un dîner de vingt personnes au moins, quoique l'ogresse fût seule.

Ajoutez à cela que, comme chez sa mère, le pauvre Willie ne faisait pas grande chère, il n'avait pas les premières notions de cuisine.

Au reste, rien ne manquait au château ; le garde-manger était garni de gibier et de viandes fraîches, la cave de vins, le fruitier de légumes et de fruits. Puis, dans une office particulière, sur de grandes plaques de marbre, il y avait toute espèce de poissons.

Cette abondance faisait soupirer le pauvre Willie, car elle eût

suffi à faire vivre tout son village.

Ajoutons qu'il était assez embarrassé de savoir par où commencer.

Dans ce moment, les mains géantes parurent et se mirent à l'œuvre.

L'une commença de gratter les carottes et d'éplucher les oignons du pot-au-feu, tandis que l'autre dépouillait les lièvres et les lapins, et plumait les faisans et les perdreaux. Puis, quand cette besogne préparatoire fut finie, elles se mirent à faire farcir ceci ou à faire bouillir cela, à lier les sauces, à pétrir les pâtes, à tailler le pain, à écumer le pot-au-feu, à faire sauter les casseroles, que c'était un plaisir de voir marcher toute une cuisine avec tant d'ensemble.

Willie, de ses petites mains, aidait les grandes tant qu'il pouvait.

La table fut mise comme jamais elle ne l'avait été ; l'ogresse dina, sourit avec complaisance au dessert, et trouva que son domestique était un trésor.

Les égoïstes sont toujours ingrats ; c'est une vérité, chers petits enfants, que vous saurez plus tard ; l'ogresse ne manqua point de l'être ; elle devenait continuellement et de plus en plus exigeante avec le pauvre Willie, qui, malgré l'aide de ses grandes mains, n'avait point une minute pour se reposer.

Un jour qu'elle avait été plus difficile encore que de coutume, il se tourna vers elle et lui dit :

— Princesse, je travaille tant que je puis, et je vous assure qu'un autre y aurait déjà succombé. J'ai à peine le temps de dormir, et encore c'est à peine si j'arrive à satisfaire votre effrayant appétit.

Chers enfants, si vous eussiez pu voir le visage de l'ogresse à cette observation, si simple cependant, vous eussiez été aussi effrayés que le fut le pauvre Willie.

— Petit misérable ! hurla-t-elle, j'ai bonne envie, je te jure, de te déchirer avec mes ongles et mes dents ; mais je te fais grâce

pour cette fois ; seulement, rappelle-toi que si, à partir de ce moment, il manque un radis, je te mange toi-même à la place de ce radis.

— Alors, princesse, dit Willie, ayez la bonté de me donner mon congé.

Le visage de l'ogresse devint pourpre de colère, car elle comprit bien que si le petit Willie la quittait, elle ne pourrait jamais le remplacer. Elle s'élança donc de son fauteuil pour mettre sa menace à exécution ; mais Willie, épouvanté, commença de fuir par la chambre, tournant autour des meubles, puis gagna la porte et s'élança dans le corridor.

L'ogresse l'y poursuivit, faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre, et elle allait bien certainement l'atteindre, lorsque, tout à coup, une énorme main s'étendit, entoura sa taille, et, malgré ses hurlements, passa avec elle à travers une fenêtre donnant sur la mer.

Le petit Willie suivait la main, tout joyeux, en lui rendant mille actions de grâces de ce qu'elle était venue si heureusement à son secours.

Cependant la main tenait l'ogresse suspendue au-dessus des vagues mugissantes.

— Grâce ! grâce ! criait l'ogresse en voyant l'horrible gouffre ouvert au-dessous d'elle.

Mais, comme c'était une méchante femme, la main géante n'en eut pas pitié ; elle se relâcha graduellement, et l'ogresse, en poussant un cri de désespoir, tomba dans la mer avec un tel fracas, que les éclaboussures jaillirent au-dessus de la plus haute tour, et que les poissons épouvantés s'enfuirent à plus de deux lieues.

Il va sans dire que l'ogresse alla au plus profond de la mer et ne reparut jamais à la surface.

Willie se hâta de sortir, et lorsqu'il se trouva sur le bord de la mer, il regarda les flots avec une certaine crainte, s'attendant à voir à chaque instant reparaître la tête de l'abominable ogresse ;

mais, comme nous l'avons dit, rien ne reparut.

Il ne vit que les bonnes mains, qui, comprenant le besoin qu'il avait d'elles, le suivirent. Elles plongèrent dans la mer juste à ses pieds. Il sauta dans la paume de l'une d'elles et s'y assit entre l'index et le pouce. Chaque main, en place de mât, tenait une énorme fourchette de cuisine à laquelle, en guise de voiles, étaient attachés les deux plus beaux mouchoirs de l'ogresse. Les deux mouchoirs s'enflèrent au vent, et, comme le vent était bon, il poussa Willie de l'autre côté de la mer.

Au lever de la lune, il se trouva débarqué en sûreté et confortablement installé sous le toit d'un bon fermier, auquel il s'était adressé, et qui lui avait promis de lui donner autant d'ouvrage qu'il en pourrait faire. Mais, lorsque le fermier lui avait fait cette promesse, il ignorait quel rude travailleur la Providence lui envoyait.

Le matin suivant, le petit Willie alla aux champs ; c'était le temps de commencer la moisson, et le fermier lui montra un grand champ de blé qu'il avait à scier. Willie jeta son habit à terre, prit sa faucille, et commença de moissonner.

Aussitôt, à sa droite et à sa gauche, les deux mains géantes se mirent à la besogne, fauchant le blé avec deux énormes faucilles, et ne s'arrêtant de faucher que pour lier les gerbes.

Le soir, Willie avait fauché et mis en gerbes un champ de dix arpents, c'est-à-dire qu'il avait fait à lui seul la besogne de dix hommes.

Le lendemain, le fermier visita son champ et fut frappé de stupéfaction.

Il regardait alternativement le petit homme et le résultat de ses travaux, se promettant de faire tous les sacrifices possibles pour s'assurer les services d'un domestique si utile.

— Oh ! oh ! se dit le fermier, puisqu'il sait si bien moissonner et si bien mettre en gerbes, sans doute sait-il aussi labourer !

En conséquence, dès que la moisson fut finie, et de même que le petit Willie l'avait commencée seul, il l'acheva seul, – ses

grandes mains l'aidant, bien entendu, – dès que la moisson fut finie, le petit Willie fut converti en laboureur.

On avait voulu lui donner des chevaux ou des bœufs ; mais lui avait répondu qu'il tâcherait de s'en passer ; et, comme le fermier avait grande confiance dans son savoir-faire, il le laissa s'arranger à son caprice.

Vous devinez bien, mes chers enfants, que Willie avait compté sur ses deux bonnes mains géantes, et il n'avait pas eu tort : les deux mains s'attelèrent à la charrue, et, le soir, dix arpents de terre étaient labourés en sillons aussi droits que l'est la ligne suivie par une flèche lancée d'un bras vigoureux.

Le fermier faisait sa tournée à cheval et, sans y rien comprendre, car les grandes mains, visibles pour Willie, étaient invisibles pour lui ; ce qu'il voyait seulement, c'était une charrue marchant toute seule et faisant une besogne comme il n'en avait jamais vu faire à aucune charrue : sa vieille expérience était en défaut à la vue d'un pareil prodige ; mais, comme c'était un homme religieux, il bénissait la Providence, qui lui avait envoyé un petit laboureur si surprenant.

Willie fut admis à la table du bon fermier, qui pensa qu'il ne pouvait trop faire pour lui. Il était veuf et avait une fille de quinze ans qui avait hérité de sa mère le soin de la maison ; elle était jolie, et, comme Willie, elle était née avec l'amour du travail.

Aussi Nancy – c'était le nom de la jeune fille – aimait-elle fort Willie, qui avait deux ans de plus qu'elle, de même que Willie eût fort aimé Nancy, s'il avait cru qu'il lui fût permis de lever les yeux jusqu'à la fille de son patron.

Le temps s'écoulait ainsi doucement, Willie envoyant tout ce qu'il gagnait à sa mère, par ses bonnes mains, qui étaient les messagers les plus prompts et les plus rapides qu'il pût trouver. Le soir, il donnait son argent à la main droite ou à la main gauche indifféremment, et aussitôt, quoiqu'il y eût cent lieues de la ferme à la maison de Willie, la main partait fermée et ne s'ouvrait que pour déposer la somme reçue sur la table de la bonne mère,

où celle-ci la trouvait en s'éveillant.

Pendant ce temps, Willie devenait l'intendant du fermier. C'était un beau garçon de vingt et un ans, et Nancy une belle fille de dix-neuf.

Un jour qu'il était allé dans les montagnes pour rassembler les troupeaux qui y passaient l'été et pour les ramener passer, comme d'habitude, l'hiver à la ferme, où l'on devait les tondre, opération qui était un des revenus du brave fermier, un gros orage survint et des torrents d'eau inondèrent la vallée, entraînant dans leur course furieuse troupeaux et bergers.

Willie, au lieu de s'exposer comme les autres, eut la sagesse de retenir sur le penchant de la montagne les bestiaux qui lui avaient été confiés ; mais il n'en fut pas moins effrayé de voir à quelle hauteur montaient les eaux, devenues une véritable rivière.

Il cherchait le chemin par lequel, au moyen d'un grand détour, il pourrait revenir à la ferme, lorsque, au moment où il s'y attendait le moins, il vit les deux mains géantes s'étendre au-dessus des eaux et former le pont le plus parfait que l'on puisse imaginer.

Comme il était sans crainte, il passa le premier ; ses moutons le suivirent, et, à la grande joie de tout le monde et surtout de Nancy, qui était plus inquiète encore du berger que son père des moutons, il rentra dans la ferme de son maître sans avoir perdu un seul agneau.

Willie reçut, cette fois, double récompense.

Il s'était donc couché plein de joie et songeant que, dans peu de temps, il serait assez riche pour aller retrouver sa bonne mère ; il s'était doucement endormi, remerciant le Seigneur, lorsque, tout à coup, il fut réveillé par des cris de terreur et de désespoir.

Il sauta à bas du lit, et, s'habillant à la hâte, il se précipita dans la cour de la ferme.

Là, à son inexprimable terreur, il trouva son maître se tordant les mains, en proie à la plus terrible angoisse, car les flammes qui dévoraient la ferme venaient d'atteindre la chambre de sa fille.

Nancy s'était bien réfugiée dans le colombier avec les pigeons, ses bons amis ; mais la flamme l'avait suivie et dévorait l'escalier, de sorte qu'elle se trouvait dans une espèce de tour isolée, d'où elle ne pouvait descendre, à moins d'avoir des ailes comme les pigeons qui voletaient autour de sa tête, et où l'on ne pouvait l'aller chercher, aucune échelle n'étant assez haute.

Willie, qui s'était élancé sur le toit le plus voisin, était désolé ; car il ne voyait aucun moyen de délivrer sa chère Nancy, lorsque, tout à coup, les mains géantes apparurent, et, se plaçant le long de la muraille de la maison, formèrent une échelle dont chaque doigt fut un degré ; Willie s'y élança sans la moindre hésitation, arriva jusqu'à la fenêtre d'où Nancy appelait du secours, la prit dans ses bras, descendit le long de la gigantesque échelle avec le même bonheur qu'il y était monté, et déposa Nancy saine et sauve dans les bras de son père.

*
* *

Six mois après l'événement que nous venons de raconter, on entendit gémir, sur la route qui conduisait à la maison de la mère de Willie, les roues d'un chariot pesamment chargé et couvert d'une banne aussi blanche que la neige.

— Que renfermait ce chariot ? demanderez-vous, mes chers enfants.

Jetez-y un coup d'œil, et vous y verrez Willie assis auprès d'une belle jeune femme devenue la sienne.

Cette jeune femme, c'était Nancy, la fille du fermier.

Tous deux revenaient, traînés par les mains géantes, à la maison de la mère de Willie pour lui rapporter tout un mobilier superbe, si elle voulait continuer de demeurer à la maison, ou pour lui dire :

— Mère, voici une place à côté de nous deux, si vous voulez revenir à la ferme.

Enfin, l'on arriva au sentier qui conduisait à la chaumière. La

mère de Willie était sur sa porte, inquiète, et, quoiqu'elle n'eût pas été prévenue, attendant quelque chose d'extraordinaire.

Les mères, chers enfants, ont de ces pressentiments-là.

Willie l'aperçut le premier et sauta à bas du chariot. Sa mère poussa un cri et tous deux se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, tandis que Nancy joignait les mains et remerciait Dieu d'assister à ce doux spectacle de la réunion d'un fils avec sa mère.

Ce soir-là, on veilla tard dans la maison, près d'un feu pétillant et d'une table bien servie.

Pendant cette veillée, et comme Nancy, fatiguée, s'était endormie, Willie raconta tout à sa mère. Il croyait qu'elle allait fort s'étonner au récit merveilleux de l'aide à lui prêtée par les mains géantes, mais point du tout : sa mère se prit à sourire, et, embrassant son fils :

— Cher enfant, lui dit-elle, tu as, en effet, eu du bonheur, mais tu l'as mérité, par ta persistance, ta volonté et ton travail ; ce qui te paraît miraculeux devient pour moi tout naturel. Beaucoup de gens, avant nous, ont connu ces mains géantes, beaucoup les connaîtront après nous ; leur puissance est immense et elles sont toujours prêtes à venir en aide à ceux qui sont bons et courageux. On peut attendre d'elles des récompenses certaines et une fortune assurée ; car ce sont les puissantes mains de l'industrie.

*
* *

La mère de Willie préféra rester avec son fils et sa belle-fille ; elle donna donc sa maison à une femme plus pauvre qu'elle et retourna avec eux à la ferme, où, après une longue vie de joie et de bonheur, elle s'endormit du sommeil des bons et des justes, au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants.

VIII

La chèvre, le tailleur et ses trois fils

I

LA BÊTE MALICIEUSE

Il y avait une fois un vieux tailleur qui avait trois fils et une chèvre.

Comme les yeux du vieux tailleur avaient faibli, et qu'il ne pouvait plus faire grande besogne, la chèvre était devenue la providence des trois jeunes gens et du vieillard, qu'elle nourrissait de son lait.

Mais la maligne bête se lassa d'être obligée de se faire traire deux fois par jour, et elle résolut de se débarrasser de cet esclavage et de conquérir sa liberté.

Or, comme mieux elle était nourrie, plus elle rendait de lait, le vieux tailleur recommandait à ses trois fils, qui avaient charge de la mener paître chacun à son tour, de la conduire dans les plus gras pâturages qu'ils pussent trouver.

Un jour, l'aîné la mena paître dans le cimetière où croissaient des herbes aussi hautes qu'elle, et, là, il lui permit de brouter et de sauter tout à son aise ; ce que la chèvre ne manqua point de faire.

Puis, quand l'heure fut venue, le jeune garçon demanda à la chèvre :

— Chèvre, es-tu rassasiée ?

La chèvre répondit :

— Je crois bien ; jamais je n'ai fait un si bon dîner !... Bê ! bê ! bê !

— Alors, allons-nous-en, dit le jeune homme.

Et, la prenant par son licou, il la ramena à l'étable et l'attacha au râtelier.

— Eh bien, demanda le tailleur en voyant rentrer l'aîné de

ses enfants, la chèvre a-t-elle suffisamment mangé ?

— Ah ! je crois bien, dit le jeune homme ; elle m'a déclaré n'avoir jamais fait un si bon dîner.

Le vieux tailleur voulut s'assurer de la chose par lui-même ; il alla à l'étable, caressa la chèvre et lui demanda :

— Chèvre, es-tu rassasiée ?

La chèvre répondit d'un air de mauvaise humeur :

— Comment serais-je rassasiée ? Je n'ai fait que sauter sur des tombes, et je n'ai pas trouvé le plus petit brin d'herbe à brouter !... Bê ! bê ! bê !

— Ah ! fit le tailleur furieux, c'est comme cela !

Et, courant vers la maison, il dit à son fils aîné :

— Comment ! menteur que tu es, tu viens me dire que la chèvre a eu de l'herbe tout son content, et elle vient de me dire, elle, que tu l'as laissée jeûner !... Attends ! attends !

Et, dans sa colère, il prit son aune, et chassa l'aîné de ses fils en le frappant de toutes ses forces.

Le lendemain, ce fut le tour du cadet.

Instruit de ce qui était arrivé à son frère, celui-ci résolut de prendre ses précautions pour qu'il ne lui en advînt pas autant.

Il choisit donc, au bout du jardin, un endroit bien plantureux, et y lâcha la chèvre.

La chèvre s'en donna à cœur joie, et brouta l'herbe au ras du sol.

Le soir venu, le cadet s'approcha et lui dit :

— Chèvre, es-tu rassasiée ?

— Je crois bien ; jamais je n'ai fait un si bon dîner !... Bê ! bê ! bê !

— Alors, rentrons à la maison, dit le jeune homme.

Et il attacha la chèvre dans l'étable comme avait fait son frère.

— Eh bien ? demanda le vieux tailleur en le voyant rentrer.

— Oh ! dit le jeune homme, elle a mangé à n'en pouvoir plus !

Mais le tailleur, ne voulant pas plus se fier à la parole de son

second fils qu'il n'avait fait à celle du premier, alla lui-même à l'étable, et demanda à la chèvre :

— Chèvre, es-tu rassasiée ?

— Rassasiée de quoi ? je n'ai fait que sauter sur les taupinières, où je n'ai pas trouvé le plus petit brin d'herbe à brouter...
Bê ! bê ! bê !

— Ah ! l'indigne scélérat ! s'écria le tailleur. Une si bonne bête, la laisser jeûner !

Et, là-dessus, rentrant tout furieux à la maison, le tailleur prit son aune, et, le battant, chassa son second fils comme il avait fait du premier.

Le lendemain, ce fut le tour du troisième.

Celui-ci voulut n'avoir rien à se reprocher ; il choisit un endroit où croissaient les plus tendres arbustes et l'herbe la plus parfumée. Là, il fit brouter la chèvre.

Le soir venu, il lui demanda :

— Eh bien, chèvre, es-tu rassasiée ?

La chèvre répondit :

— Je le crois bien ; jamais je n'avais fait un si bon dîner...
Bê ! bê ! bê !

Et, se reposant sur cette réponse, le troisième fils ramena la chèvre, l'attacha au râtelier, et vint dire à son père :

— Ah ! cette, fois, vous pouvez interroger la chèvre ; je vous réponds qu'elle ne se plaindra pas.

Le père ne s'en rapporta pas plus à la parole de son troisième fils qu'il n'avait fait à celle des deux autres.

Il alla lui-même à l'étable et demanda à la bête :

— Eh bien, chèvre, cette fois, est-ce vrai que tu es rassasiée ?

— Bon Dieu ! et de quoi serais-je rassasiée ? répondit la bête. Je n'ai fait que sauter sur des rochers et n'ai pas trouvé un seul brin d'herbe à brouter... Bê ! bê ! bê !

— Ah ! chien de menteur ! s'écria le tailleur ; tu es donc aussi oublieux de ton devoir que les autres ? Eh bien, tu ne te moqueras pas plus longtemps de moi.

Et, transporté de colère, il frappa si rudement l'enfant de son aune, que celui-ci s'enfuit de la maison comme avaient fait ses deux frères.

Le vieux tailleur resta donc seul à la maison.

Quand il se vit ainsi, il trouva la chambre bien grande et se vit bien abandonné.

Il se mit à réfléchir qu'il n'était pas probable que ses trois fils, l'un après l'autre, eussent ainsi manqué à leur devoir et menti de la même façon.

Il soupçonna la chèvre de malice, et voulut voir de ses yeux l'endroit où les enfants l'avaient conduite.

Il commença par le cimetière, et vit l'herbe complètement rasée sur un espace de douze à quinze pieds.

— Ah ! ah ! fit-il, je crois que j'ai eu tort de chasser mon fils aîné, et que la chèvre a menti.

Et, tout pensif, il s'en alla visiter le bout du jardin, où son second fils avait mené paître la chèvre ; la place n'était pas moins bien nettoyée que le cimetière.

— Ah ! méchante bête, dit-il, voilà ce que tu appelles ne pas trouver un brin d'herbe à brouter ? Mais, continua-t-il, voyons un peu avant de nous fâcher tout à fait.

Et il s'en alla à l'endroit du bois où son troisième fils avait mené la chèvre. Un faucheur, avec sa faux nouvellement aiguisée, n'aurait pas fait mieux que la bête avec ses dents.

— Ah ! dit le pauvre vieux tailleur, décidément, mademoiselle Jeannette est une infâme coquine, et elle va avoir affaire à moi.

Et, ce disant, il alla prendre son rasoir, sa savonnette et son fouet.

Puis il entra dans l'étable, et, sans écouter les *bê ! bê ! bê !* de la chèvre, il lui savonna le museau et la tête, et la rasa, de sorte qu'il ne lui resta pas un poil de cette barbe dont elle était si fière !

Après quoi, il lui coupa les deux oreilles aussi au ras de la tête quelle avait tondu l'herbe au ras de la terre.

Puis, enfin, il prit son fouet et lui donna une telle volée de coups, qu'elle s'enfuit en bêlant de douleur.

Et le pauvre vieux tailleur rentra chez lui et se vit plus seul que jamais, car il n'avait plus ni ses enfants ni sa chèvre, et il se trouvait privé de la tendresse de ses fils, qui étaient le pain de son âme, et du lait de sa chèvre, qui était la nourriture de son corps.

Et il s'informa de tous côtés si l'on avait vu ses fils ; mais personne ne savait ni le chemin qu'ils avaient pris, ni ce qu'ils étaient devenus.

Mais, comme nous le savons, nous, mes chers enfants, nous allons vous le raconter, en commençant par l'aîné, en passant de celui-ci au cadet, et du cadet au dernier.

II

TABLE, COUVRE-TOI

L'aîné marcha cinq ou six jours, ne s'arrêtant que pour boire aux fontaines du chemin, et pour manger le pauvre morceau de pain qu'il demandait le long de sa route quand il croyait reconnaître quelque âme charitable à laquelle il osât avouer qu'il avait faim.

Le sixième jour, il entra chez un menuisier qui voulut bien le prendre comme apprenti. Il travailla laborieusement, sans relâche, et lorsque son temps fut fini, le maître, en récompense de ses bons services, lui donna une petite table dont l'aspect n'avait rien de particulier et dont le bois était fort ordinaire.

Mais cette petite table avait une propriété bien rare. Lorsqu'on la posait à terre et qu'on lui disait : « Table, couvre-toi ! » alors la bonne petite table se trouvait tout à coup recouverte d'une nappe bien blanche sur laquelle étaient rangés une assiette, un couteau, une fourchette, un potage, des plats de rôti et des plats de légumes, tant qu'il y avait de la place.

Nous oublions de dire qu'il y avait aussi un verre, et, selon le goût du convive ou des convives, du vin rouge ou blanc qui souriait à l'œil.

Le jeune compagnon fut ravi d'un pareil cadeau, et il se dit :
— Avec une pareille table, mon garçon, tu as ton existence assurée.

Et, sur cette confiance dans l'avenir, il se mit gaiement en route, sans s'inquiéter si les auberges étaient bonnes ou mauvaises, bien ou mal approvisionnées.

Suivant son caprice, en effet, il y entraît ou n'y entraît pas, et souvent, dans les champs, dans les prairies, selon ce qui se présentait sur sa route, selon qu'il était fatigué, qu'il avait faim ou qu'il trouvait l'endroit agréable, il ôtait de son dos la petite table, la posait à terre, et disait :

— Table, couvre-toi !

Et tout ce que son appétit désirait, il le trouvait sur sa table.

Enfin, le désir lui vint de retourner chez son père : la colère de celui-ci devait être apaisée, et, moyennant sa table magique, il était sûr d'être le bienvenu.

Mais, tout en retournant au pays, il arriva un soir à une auberge pleine de voyageurs, qui tous mangeaient avec grand appétit.

Comme notre jeune homme avait la mine d'un joyeux compagnon, quelques-uns l'invitèrent à souper avec eux, lui disant que, s'il refusait, il courait risque de ne rien avoir à mettre sous sa dent.

— Merci, répondit le jeune homme, Dieu me garde de vous ôter de la bouche le peu que vous avez là. Soyez plutôt mes hôtes.

Ils se mirent à rire, et crurent qu'il voulait se moquer d'eux.

Mais lui, sans se fâcher de leur raillerie, posant sa petite table de bois au milieu de la salle :

— Table, couvre-toi ! dit-il.

Et, au même instant, la table se trouva dressée et toute couverte de mets bien mieux assaisonnés qu'on eût pu le faire à la cuisine de l'auberge, et exhalant un parfum qui chatouillait agréablement le nez.

— Allons, mes bons amis, à table ! dit le jeune menuisier, à

table ! à table !

Et les assistants, voyant que c'était bien sérieusement qu'il les invitait, ne se firent pas prier deux fois. Ils s'approchèrent, tirèrent leurs couteaux et se mirent bravement à la besogne ; mais ce qui les étonnait le plus, c'était de voir qu'au fur et à mesure qu'un plat était vide, il était immédiatement remplacé par un autre qui était plein.

L'hôte, retiré dans son coin, regardait tout cela sans y rien comprendre ; mais ce qu'il comprenait, c'est qu'un pareil cuisinier serait une riche acquisition pour son auberge.

Le jeune menuisier et toute la compagnie s'égayèrent fort avant dans la nuit avec la table, qu'on ne se lassait pas de faire manœuvrer, et qui ne se laissait pas de se couvrir. Enfin, vers deux heures du matin, on se retira ; le menuisier accrocha sa table contre la muraille et suivit les autres.

Mais l'aubergiste eut beau se retirer, lui aussi, il ne pouvait dormir. Assis sur son lit, il se rappelait tout ce qu'avait fait la table merveilleuse, et répétait sans cesse :

— Table, couvre-toi ! table, couvre-toi !

Enfin, il se rappela qu'il avait dans son grenier une table de forme tout à fait pareille ; il descendit de son lit sur la pointe du pied, un bougeoir à la main, l'oreille au guet, la langue entre les dents, monta au grenier, prit la table et l'accrocha à la place de l'autre, qu'il cacha soigneusement.

Le lendemain, le jeune menuisier paya sa chambre, prit la table accrochée à la muraille sans se douter de la substitution qui avait été faite, et continua sa route.

À midi, il arriva chez son père, qui le reçut avec une grande joie.

— Eh bien, mon fils, lui demanda le vieux tailleur, qu'as-tu appris ?

— Mon père, répondit-il, je suis devenu menuisier.

— Bon état ! répliqua le vieillard ; mais qu'as-tu rapporté de tes voyages ?

— Mon père, dit le jeune homme, ce que j'ai rapporté de meilleur, c'est une petite table.

Le tailleur examina la table en tous sens, et, secouant la tête :

— Tu n'as pas fait là une fameuse acquisition, dit-il ; c'est une vieille table qui boîte d'un pied.

— C'est possible, dit le jeune homme mais elle s'appelle : *Table, couvre-toi*.

— Ce qui signifie ? demanda le vieillard.

— Ce qui signifie que, quand je la dresse et lui dis de se couvrir, aussitôt elle se couvre du plus délicat service, et, avec cela, elle tire elle-même, et d'une cave inconnue, un vin qui réjouit le cœur. Invite donc tous nos parents et tous nos amis, afin qu'ils se régalent et se réjouissent ; car, grâce à ma petite table, je m'engage à les régaler tous.

Le vieux tailleur fit les invitations, et, de tous côtés, ses parents accoururent pour fêter le retour de son fils.

Quand toute la société fut réunie, le jeune menuisier plaça la table au milieu de la société, et, d'un ton plein de confiance, lui dit :

— Table, couvre-toi !

Mais la petite table ne fit pas mine d'obéir le moins du monde, et le pauvre garçon, tout désappointé, eut beau lui dire, cinq ou six fois de suite et avec un accent de plus en plus impératif : « Table, couvre-toi ! » la table resta vide comme eût fait une table ordinaire qui n'aurait pas compris ce langage.

Alors le pauvre compagnon devina qu'on lui avait changé sa table, et fut tout honteux de passer pour un menteur. Les parents et les amis, de leur côté, se moquèrent de lui, et, comme le vieux tailleur, qui n'avait plus même sa chèvre, était plus pauvre que jamais, ils durent, après avoir été invités à faire un bon repas, s'en aller à jeun.

III

L'ÂNE QUI FAIT DE L'OR

Le père se remit à ses loques, et continua son métier ; le fils entra comme ouvrier chez un maître menuisier des environs.

Le second fils était entré chez un meunier. Quand il eut fini son temps, le maître lui dit :

— Pour te récompenser de ta bonne conduite chez moi, je vais te donner un âne d'une espèce toute particulière. Il ne tire pas la charrette et ne porte pas de sacs.

— À quoi donc est-il bon ? demanda le jeune homme.

— Il fait de l'or, répondit le meunier.

— Diable ! et comment faut-il s'y prendre pour lui en faire faire ?

— Tu n'as qu'à étendre un drap par terre, l'amener au beau milieu de ce drap, et, dès que tu lui auras dit : « Brick-le-brit ! » alors la bonne bête te crachera de l'or par devant et par derrière, en veux-tu, en voilà, et tu n'auras d'autre peine que de le ramasser.

Le jeune meunier se mit en route, et partout où il allait, le meilleur était à peine assez bon pour lui ; plus cela coûtait, mieux cela valait, car il avait toujours ses poches pleines de la monnaie d'or du pays.

Cependant, après avoir parcouru le monde pendant un certain temps, il commença à se sentir las de voyager et résolut de retourner chez son père.

— Quand il me verra revenir avec un âne qui fait de l'or, dit-il, sa colère se calmera, et je serai le bienvenu.

Mais le sort voulut qu'il entrât justement dans la même auberge où l'on avait changé la table de son frère. Or, comme ce qu'il avait de plus précieux, c'était son âne, il conduisait son âne à la main. L'aubergiste, qui était très-officieux, voulut le débarrasser de ce soin et aller l'attacher à l'écurie ; mais le jeune homme lui dit :

— Ne vous donnez pas la peine ; mon âne n'est point un grison comme les autres, et j'aime assez à savoir où il est pour ne pas le perdre de vue.

Cela semblait bizarre à l'aubergiste, et il pensa à part lui qu'un individu qui veut soigner lui-même son âne ne doit pas avoir de quoi faire une grande dépense ; mais, lorsque l'homme à l'âne, ayant tiré deux pièces d'or de sa poche, les lui donna, disant de lui préparer quelque chose de bon, l'hôte ouvrit de grands yeux et courut chercher ce qu'il put trouver de meilleur. Après le souper, le jeune homme demanda ce qu'il devait ; l'aubergiste lui répondit que, moyennant deux autres pièces d'or, ils seraient quittes ; le compagnon mit la main à la poche, mais son or était épuisé.

— Attendez un moment, monsieur l'aubergiste, dit-il, je n'ai plus d'or, c'est vrai, mais je vais en chercher.

Et il sortit, emportant la nappe avec lui.

L'aubergiste était à la fois inquiet et curieux : inquiet de ses deux pièces d'or, et curieux de savoir ce que le voyageur voulait faire de sa nappe.

Il se glissa derrière lui, et, ayant vu que l'étranger verrouillait avec grand soin la porte de l'écurie, il regarda à travers une petite lucarne. Il vit alors que le jeune homme étendait sa nappe sous l'âne, et il entendit qu'il lui criait : « Brick-le-brit ! »

Et aussitôt l'animal commença à cracher des pièces d'or par devant et par derrière, que l'on aurait juré que c'était une véritable pluie de ducats.

— Oh ! saperlote ! s'écria l'aubergiste, voilà de la monnaie lestement frappée ! Un pareil sac à fortune n'est pas à dédaigner.

Le jeune homme paya son écot et alla se coucher.

Mais l'aubergiste, au lieu de regagner son lit, se glissa, vers une heure du matin, dans l'écurie, en fit sortir le grand maître de la monnaie, et attacha à sa place un âne ordinaire.

Le lendemain matin, le jeune meunier quitta l'auberge, emmenant l'âne qu'il croyait être le sien.

À midi, il arriva chez son père, qui le reçut à merveille et se réjouit fort de le revoir.

— Qu'es-tu devenu, mon pauvre enfant ? lui demanda-t-il.

— Je suis devenu meunier, mon cher père, répondit le jeune homme.

— Et qu'as-tu rapporté de tes voyages ?

— Un âne !

— Alors, c'est lui qui t'a rapporté, toi, et non pas toi qui l'as rapporté, lui.

— Si fait, mon père ; attendu que mon âne n'est pas un âne comme un autre.

— C'est donc un âne savant, ton âne ?

— Non, c'est un âne d'or.

— Bon ! et comment cela ?

— C'est bien simple ; quand je lui dis : « Brick-le-brit ! » aussitôt la bonne bête n'a plus rien à elle, et, par devant, par derrière, elle me crache plein un drap de pièces d'or.

— J'avoue, dit le vieillard, que je ne croirai à un pareil prodige que quand je le verrai.

— Eh bien, vous le verrez, mon père.

— Quand cela ?

— Invitez pour demain tous vos parents et tous nos amis, et en un instant j'en ferai des gens riches, à commencer, bien entendu, par vous, mon cher père.

— Cela me va fort, dit le vieillard ; ma vue baisse, ma main tremble, et je n'aurai plus à me tourmenter avec mon aiguille.

Il se mit aussitôt en campagne, et alla inviter ses parents et quelques amis.

Dès que tous les invités furent réunis, le meunier fit faire de la place, étendit un drap par terre, et amena l'âne dans la chambre, en ayant soin de le placer au centre du drap.

— Maintenant, dit-il, attention !

Et il cria :

— Brick-le-brit !

Mais ce qui, à ce cri, tomba sur le drap ne ressemblait en rien à des pièces d'or, et il fut prouvé que l'âne n'entendait absolument rien à la science de la transmutation des substances, science qui, au reste, n'est point donnée à tous les ânes.

Le pauvre meunier faisait longue mine ; il adressa ses excuses aux parents ; il vit bien qu'on l'avait dupé. Les invités s'en retournèrent pauvres comme ils étaient venus, et comme ses espérances étaient perdues, le vieillard dut reprendre son aiguille et se remettre au travail.

Le jeune homme se plaça chez un meunier du voisinage.

IV

GOURDIN, SORS DU SAC

Le troisième frère était entré en apprentissage chez un tourneur, et, comme c'est un métier tant soit peu artiste, l'apprentissage fut plus long que ne l'avait été celui de ses deux frères.

Il était donc encore chez son patron lorsqu'il reçut une lettre de son père, qui lui annonçait le retour de ses deux frères et le mauvais résultat de leur voyage, et comment tous deux avaient inutilement réclamé à l'hôte, l'un sa *table couvre-toi*, l'autre son *âne qui crache de l'or*.

Justement, comme le jeune homme recevait la lettre du vieillard, son apprentissage finissait ; il comprit que, son père étant vieux, infirme et malheureux, il devait retourner près de lui pour l'aider, autant que possible, à son bien-être, et il prit congé de son patron.

Alors, celui-ci, qui avait été on ne peut plus satisfait de lui, lui remit un sac et lui dit :

— Voilà un sac.

— Mais, dit l'apprenti, il me semble qu'il y a quelque chose dans ce sac.

— Oui, il y a un gourdin.

— Le sac peut m'être utile, dit l'apprenti ; mais que voulez-vous que je fasse du gourdin, qui ne me paraît même pas assez

long pour que je m'appuie dessus.

— Écoute, lui dit son maître, si quelqu'un t'a fait du tort, tu n'as qu'à dire : *Gourdin, sors du sac !* et aussitôt le gourdin sautera dehors et dansera une si joyeuse bourrée sur les épaules de celui dont tu auras à te plaindre, que, pendant huit jours il ne pourra bouger ni pieds ni pattes, – sans compter que le gourdin ne cessera de frapper que quand tu lui diras : « Gourdin, rentre dans le sac ! »

Le compagnon remercia son maître, jeta le sac sur son épaule ; et si, pendant la route, quelqu'un le menaçait, il se contentait de dire :

— Gourdin, sors du sac !

Et le gourdin, faisant aussitôt son devoir, sautait du sac et battait les habits ou les vestes jusqu'à ce qu'ils tombassent en loques du dos de celui qui les portait.

Ce fut vers le soir que le jeune homme arriva à l'auberge où ses frères avaient été trompés. Il plaça son sac sur ses genoux et commença de raconter tout ce qu'il avait vu de merveilleux dans le monde.

L'aubergiste alors lui demanda s'il connaissait la *table couvre-toi* et l'*âne qui crache de l'or*.

— Oui, dit le jeune homme, j'en ai entendu parler ; mais ce n'est rien en comparaison de ce que j'ai là dans mon sac.

L'aubergiste n'osa lui demander ce qu'il avait dans son sac.

— Bon ! pensa-t-il, que peut-il donc y avoir dans le sac de ce voyageur ? Il faut qu'il soit rempli de pierres précieuses ! Il est juste que je l'aie, car toute bonne chose se complète par le nombre de trois.

Quand l'heure du coucher arriva, le tourneur s'étendit tout simplement sur un banc et mit son sac sous sa tête en guise d'oreiller.

Or, quand l'aubergiste le crut profondément endormi, il vint tout doucement rôder autour de lui et s'approcha du sac pour voir s'il ne pourrait pas s'en emparer et en mettre un autre à la place,

comme il avait fait de la *table couvre-toi* et de l'*âne qui crache de l'or*.

Mais le tourneur s'attendait à cette visite, et, quand il vit l'hôtelier étendre la main, il cria :

— Gourdin, sors du sac !

Et aussitôt le gourdin obéissant sortit, en effet, du sac, sauta sur le voleur et lui rabattit tellement les coutures de son habit, que les os qu'elles recouvraient en étaient tout aplatis. L'aubergiste criait miséricorde ; mais, plus fort l'aubergiste criait, plus fort le gourdin frappait.

Enfin, épuisé non-seulement des coups qu'il recevait, mais des cris qu'il poussait, le malheureux tomba à demi-mort sur le carreau de la salle.

Alors le tourneur lui dit :

— Je veux bien dire au gourdin de s'arrêter ; mais, si tu ne me rends pas à l'instant même la *table couvre-toi* et l'*âne qui crache de l'or*, la danse va recommencer comme de plus belle.

— Je rendrai tout ! je rendrai tout ! s'écria l'aubergiste, mais, au nom du ciel, faites rentrer ce démon dans son sac.

— Soit ; mais marche droit, et fais attention à ne pas chercher à me tromper, car tu en serais le mauvais marchand.

Alors, il cria :

— Gourdin, rentre dans ton sac !

Le gourdin obéit et laissa l'aubergiste en paix.

Le lendemain matin, fidèle à sa promesse, l'aubergiste remit au compagnon tourneur la *table couvre-toi* et l'*âne qui crache de l'or*.

Celui-ci se mit aussitôt en route, chassant devant lui l'âne qui portait la table et le sac, et, vers midi, il arriva chez son père.

Celui-ci fut fort content de le voir, et, comme à ses autres fils, il lui demanda ce qu'il avait appris dans son compagnonnage.

— Mon cher père, dit le jeune homme, j'ai appris à être tourneur.

— C'est un bel état, dit le vieillard ; et qu'as-tu rapporté de

tes voyages ?

— Un morceau précieux.

— Fais voir, dit le père.

Le jeune homme ouvrit son sac.

— Qu'est-ce que cela ? Un gourdin dans un sac ! Par ma foi, tu as fait là une belle trouvaille ! Tu peux en couper un pareil à chaque coin du bois.

— Oh ! que non, mon cher père, attendu que celui-ci obéit à la parole. Je n'ai qu'à lui dire : « Gourdin, sors du sac ! » il sort aussitôt comme un furieux, et se met à battre la charge sur les épaules de celui que je veux régaler, et, si je ne lui disais pas : « Gourdin, rentre dans le sac ! » il continuerait jusqu'à ce que celui sur les épaules duquel il frappe eût rendu l'âme. Voyez plutôt : grâce à mon gourdin, j'ai recouvré la *table couvre-toi* et l'*âne qui crache de l'or*, qu'un aubergiste infidèle avait volés à mes frères. Maintenant, invitez tous nos parents ; je veux les régaler comme il faut et leur emplir les poches d'or.

Le vieux tailleur ne se fiait pas trop à cette promesse ; cependant il parvint à rassembler les parents qui ne s'y fiaient pas plus que lui.

Les deux frères vinrent avec les parents.

Alors le tourneur étendit un drap dans la chambre, amena l'*âne qui crache de l'or*, et dit à son frère :

— Maintenant, voici ton âne ; tu sais ce que tu as à lui dire.

Le meunier ne dit qu'un mot :

— *Brick-le-brit !*

Et aussitôt – vraiment, mes chers enfants, vous eussiez eu du plaisir à voir cela –, et aussitôt les pièces d'or tombèrent comme une averse, et l'âne ne s'arrêta que quand chacun des assistants en eut tout ce qu'il pouvait porter.

Puis le tourneur alla chercher la petite table et dit :

— À ton tour, mon bon frère, et parle-lui un peu.

Et à peine le menuisier eut-il dit : *Table, couvre-toi !* que la table se trouva servie, et avec la vaisselle la plus précieuse.

Alors commença un festin comme jamais le bon vieux tailleur n'en avait rêvé de sa vie, et toute la parenté resta réunie à se divertir jusqu'au lendemain matin.

À partir de ce jour-là, le bon vieux tailleur serra dans son armoire son fil et ses aiguilles, son aune et ses pose-carreaux, et vécut avec ses trois fils, joyeusement et dans l'abondance.

V

CE QU'ÉTAIT DEVENUE LA CHÈVRE

Mais où donc était passée la chèvre qui avait causé tout ce remue-ménage ?

Je vais vous le dire.

Elle se trouva si honteuse d'avoir la barbe rasée et les oreilles coupées, qu'elle alla se cacher au fond d'un grand trou.

Ce trou servait à la fois de terrier à un renard, de repaire à un ours et de nid à une abeille.

Renard, ours et abeille étaient sortis de chez eux lorsque la chèvre y entra.

Ce fut le renard qui revint le premier au logis.

Mais, comme le renard est un animal de précaution, il commença par regarder dans son trou avant que d'y rentrer, et, au plus profond du trou, il vit une espèce de tête de serpent avec de grands yeux brillant comme des escarboucles.

Le renard fut si effrayé qu'il se sauva.

L'ours rencontra le renard ; celui-ci avait l'air si effaré, que l'ours l'arrêta en lui disant :

— Qu'as-tu donc, ami renard, et que t'est-il arrivé ? Pouah ! la pauvre mine que tu fais.

— Oh ! répondit la bête rousse, imaginez-vous, seigneur ours, qu'il y a dans notre maison un animal effrayant qui m'a regardé avec des yeux de flamme.

— Oh ! oh ! dit l'ours, il faut éclaircir cela tout de suite ; viens avec moi.

Le renard, toujours prudent, se mit à la suite de l'ours et

retourna vers sa tanière.

Arrivé à l'entrée, il passa sa tête par l'ouverture et regarda dans l'intérieur.

Mais, quand il vit les yeux enflammés de la chèvre, la peur le prit également, et, ne voulant rien avoir à démêler avec un animal si terrible, il secoua la tête et s'en retourna.

Chemin faisant, ils rencontrèrent l'abeille, qui revenait à sa ruche.

L'intelligent insecte remarqua que ni l'ours ni le renard n'avaient l'air à l'aise dans leur peau.

— Eh ! l'ours, demanda-t-elle, tu fais terriblement mauvais visage. Où donc est passée ta gaieté ?

— Tu en parles bien à ton aise, répondit l'ours, tandis que le renard appuyait par ses gestes les paroles de son seigneur, il y a dans notre tanière un animal qui n'appartient à aucune race connue et qui nous a regardés avec des yeux flamboyants, et nous n'avons jamais pu le faire déguerpir.

— En vérité, répondit l'abeille, tu me fais de la peine, mon cher ours ; je ne suis qu'une pauvre et frêle créature qu'on ne regarde pas même quand je passe, car à peine m'at-t-on aperçue que l'on me perd de vue. Mais, sans être trop présomptueuse, je crois pouvoir vous offrir mes services dans cette circonstance.

Et elle s'envola du côté de la tanière commune, ayant soin de mesurer son vol de façon que l'ours et le renard pussent la suivre.

En arrivant à l'ouverture, elle y pénétra hardiment, tandis que les deux quadrupèdes, plus circonspects, restaient dehors.

Puis, sans faire attention à ces yeux flamboyants qui avaient si fort épouventé l'ours et le renard, elle alla se poser sur le nez fraîchement rasé de la chèvre et la piqua si impitoyablement, que celle-ci s'élança du trou et se précipita à travers plaines et montagnes comme une insensée.

Personne ne la revit jamais, et nul ne sut ce qu'elle était devenue.

Le renard, l'ours et l'abeille rentrèrent dans leur tanière et y

vécurent en bonne intelligence comme auparavant.

Seulement, l'ours et le renard eurent pour l'insecte un respect qu'ils n'avaient pas songé à lui porter jusque-là.

C'est le respect, mes enfants, que les animaux et même les hommes, les plus curieux de tous les animaux, sont obligés de porter à une intelligence supérieure.

IX

Saint Népomucène & le savetier

Si par hasard, chers lecteurs, il vous arrive de voyager dans la Silésie, vous trouverez dans plusieurs vieilles villes, dans les églises comme sur les ponts, les statues en pierre ou en bois d'un saint fort révééré.

Ce saint se nomme saint Népomucène.

Quant au véritable saint, au saint en chair et en os, né à Népomuck vers 1330, il fut chanoine de Prague et aumônier de l'empereur Wenceslas ; mais ayant refusé de lui révéler la confession de l'impératrice Jeanne, sur la fidélité de laquelle le monarque avait des soupçons, il subit héroïquement la torture et fut jeté dans la Moldau, où il se noya.

Vous voyez qu'il méritait bien la canonisation. Aussi Benoît VIII le canonisa-t-il.

Dans une vieille localité dont je n'ai pas pu savoir le nom, quelques recherches que j'aie faites pour y arriver, se passa une histoire miraculeuse que je vais vous raconter.

Il y avait un savetier dans le genre de celui dont nous parle La Fontaine, seulement, celui-là avait de plus que l'autre d'être profondément dégoûté de son état.

Il est vrai qu'eût-il exercé tout autre état que celui de savetier, il eût pensé de même. Car, à vrai dire, le travail, quel qu'il fût, était pour lui une chose insupportable, et il pensait très-sérieusement que le bon Dieu aurait parfaitement pu donner à un brave homme comme lui assez de fortune pour vivre tranquillement sans rien faire, jusqu'à la fin de ses jours ; pareil à l'Arbogaste de M. Viennet, ou peut-être de Méry, je ne sais plus bien quel était le véritable père,

Qui ne demandait rien pour prix de ses services,
Que de passer ses jours dans le soin des délices.

Vous devez penser, chers lecteurs, qu'avec ce penchant à la paresse, notre savetier ne devait pas avoir en abondance ce qu'il regardait comme les condiments nécessaires d'une existence heureuse, c'est-à-dire la bonne chère et le bon vin. Mais, au contraire, il était, il faut l'avouer, fort misérable, et s'il avait la large part de ce que Dieu dispense, c'est-à-dire d'air et de soleil, il lui manquait, en compensation, ce qui ne se gagne qu'à la sueur du corps : le boire et le manger.

Il en résultait que souvent, ne voulant pas travailler, et n'ayant pas la plus petite croûte à se mettre sous la dent, il se jetait sur son lit, ou plutôt sur son grabat, pour mettre en pratique le proverbe tant soit peu illusoire : Qui dort dîne.

Un jour, au lieu de se coucher, ce qu'il avait fait la veille, et ce qui n'avait pas produit les fruits qu'il en attendait, il résolut de convertir le sommeil en promenade, et sortant de son taudis, passa, vers onze heures du matin, sur le pont de son village.

Sur ce pont il y avait un saint Népomucène de pierre qui le regarda d'un air souriant.

Le savetier prit ce sourire tout bienveillant du saint pour une moquerie.

— Oui, oui ! s'écria le savetier, tu peux bien rire et te moquer de moi, toi, là-haut ! Tu n'as que du bon temps sur ton perchoir : pas faim, pas soif, pas besoin de travailler pour gagner ta vie. Oh ! si j'étais à ta place !

À peine eut-il laissé échapper ces mots, que l'image de pierre lui fit un signe de tête, et d'une voix claire et distincte prononça ces mots :

— Eh bien ! soit, ton vœu sera accompli bientôt ; tu vas prendre ma place, et nous verrons si ce changement fait ton bonheur.

À cette réponse à laquelle il ne s'attendait pas, le savetier eut une peur effroyable et prit tout courant le chemin de sa maison, ni plus ni moins que s'il eût eu le feu au derrière.

— Sa femme était occupée à laver du linge à la fontaine.

— Dépêche-toi, dépêche-toi ! lui cria-t-elle, monsieur le

sacristain t'attend à la maison.

Il entra chez lui et trouva, en effet, le sacristain qui l'attendait avec impatience.

— Ah ! vous voilà enfin ! s'écria-t-il en l'apercevant.

— Oui, me voilà, répondit le savetier tout essoufflé ; que me voulez-vous ?

— Par ma foi, compère, lui répondit celui-ci, j'ai une drôle de besogne à vous confier, mais comme je sais que vous êtes un brave garçon et que pour de l'argent et un bon repas vous ne refuserez pas de me rendre un service, surtout lorsqu'il n'exige pas grand'peine, je n'ai point hésité un instant à m'adresser à vous. Voici, compère, de quoi il s'agit :

» C'est aujourd'hui la fête de saint Népomucène, et par conséquent c'est aujourd'hui qu'aura lieu le pèlerinage annuel à notre chapelle, où se trouve, comme vous le savez, un saint Népomucène sculpté et peint au naturel. Figurez-vous ma frayeur, lorsque ce matin j'ai voulu arranger cette statue pour la fête ; elle est tombée de son piédestal et s'est brisée en vingt morceaux. Pas moyen de la raccommoder ; et cependant la fête doit être célébrée. Mais, vous comprenez, pas de saint, pas de fête. Or, il m'est passé une idée par la tête, et la voici : C'est que, comme le hasard, ou plutôt la Providence, vous a fait ressembler comme deux gouttes d'eau à saint Népomucène, vous ne me refuseriez pas, en bon compère que vous êtes, et d'ailleurs pour récompense honnête, de prendre aujourd'hui, dans la chapelle, la place de saint Népomucène. Voilà tout franc l'object de ma visite ; cela vous va-t-il, compère ?

Mais le savetier ne répondait pas ; il était stupéfait des paroles qu'il avait entendues sur le pont, paroles qui coïncidaient si bien avec celles du sacristain.

Il regarda l'homme d'Église les yeux tout écarquillés et la bouche à moitié ouverte en balbutiant :

— Certainement, certainement, monsieur le sacristain, avec grand plaisir ; mais comment nous prendrons-nous ?

— Oh ! mon Dieu, rien de plus facile, répondit le sacristain ; suivez-moi tout de suite à la maison, et je vous donnerai les explications nécessaires. Si, par hasard, vous n'aviez pas encore dîné, je vous offrirais une excellente soupe à la bière et votre part de ces délicieuses omelettes que ma cuisinière sait si bien préparer. Quant à une bonne bouteille de vin de Hongrie, ne vous en inquiétez point : vous savez que j'en ai quelques-unes en cave.

C'était plus qu'il n'en fallait pour séduire notre savetier, à jeun comme il l'était. Il suivit à grands pas le sacristain, ayant la tête tellement brouillée de ce qui lui arrivait qu'il cria en passant à sa femme :

— Ne t'inquiète pas de moi, Catherine, je vais dîner chez saint Népomucène.

Celle-ci le suivit des yeux avec étonnement. La bonne femme craignait que la faim n'eût monté au cerveau de son mari et ne l'eût rendu fou.

En effet, comme le sacristain le lui avait promis, notre héros trouva le dîner prêt, et la soupe à la bière fumant sur la table. Trois assiettes qu'il se servit successivement de celle-ci et qu'il absorba en moins de trois minutes prouvèrent le cas qu'il en faisait ; puis vint l'omelette, jaune comme de l'or, rissolée à point, pas trop ferme, pas trop baveuse, une véritable omelette d'amateur, dans laquelle entraient quinze œufs et un quart de beurre, et que le futur saint Népomucène mangea presque entièrement à lui seul.

Il va sans dire que, pour son compte, notre homme arrosa de deux bouteilles de vin ce copieux repas.

Aussi, se renversant sur sa chaise, poussa-t-il, lorsqu'il eut terminé, un soupir de satisfaction comme il ne lui en était pas échappé depuis longtemps.

— Eh bien ! lui demanda le sacristain, cela va-t-il mieux ?

— Cela va à merveille, répondit le savetier, et je suis, de corps et d'esprit, compère, disposé à faire tout ce que vous voudrez.

— Alors, vite, vite et vite ! s'écria le sacristain en se levant et obligeant son convive à faire comme lui. Il faut vous habiller promptement, car les cloches commencent déjà à sonner, et les pieux pèlerins ne tarderont pas à venir.

Là-dessus ils se rendirent tout courant à la chapelle. Et là notre savetier fut revêtu des splendides habits et du bonnet pointu de saint Népomucène ; ensuite le sacristain lui colla une longue barbe qui lui emboîta le bas du visage. Et, en effet, habillé de cette façon, notre homme avait une si grande ressemblance avec le saint, que sa femme elle-même eût eu peine à le reconnaître.

— Là ! dit le sacristain lorsque le déguisement fut complet. Montez maintenant sur ce piédestal, au-dessous de ce grand lustre. C'est là votre place. Tenez ce livre dans votre main droite et étendez le bras gauche comme vous me voyez le faire. Là ! maintenant levez un peu la tête et dirigez votre regard ver le ciel, afin de paraître convenablement pieux.

Après avoir instruit de cette façon son compère, et ne trouvant plus rien à lui dire sur l'attitude du corps et l'expression de la figure, le sacristain s'éloigna en disant :

— Pas mal du tout, pas mal, pas mal ! cela ira bien.

Mais, à peine le sacristain, la main placée en abat-jour sur les yeux, avait-il fait quelques pas en arrière en félicitant son compère, que celui-ci poussa un cri terrible qui résonna par toute la chapelle.

— Marie et Joseph ! hurla-t-il, en même temps qu'il saisissait son nez de la main gauche, comme s'il eût eu l'intention de l'allonger jusqu'à sa ceinture.

— Pour l'amour de Dieu, compère, qu'avez-vous donc ? demanda le sacristain en revenant vivement à lui. Est-ce que quelque tarentule vous a piqué, pour que vous criiez si pitoyablement ?

— Non, répondit le savetier, les larmes aux yeux, non, c'est cette maudite bougie du lustre qui coule, et qui, en coulant, me dégoutte tout ardente sur le bout du nez. Que l'on m'appelle

coquin si dans cinq minutes il n'y paraît point une cloche large comme une pièce de vingt sous !

— Voyons ! voyons, dit le sacristain cherchant à l'apaiser, tournez la tête un peu de côté, et ce qui est arrivé une fois n'arrivera plus. Du reste, je ne regarderai pas à quelques pièces de monnaie comme prix de vos douleurs. Seulement, pour l'amour de Dieu, ne faites pas de scandale pendant l'office ; la chose pourrait nous coûter cher à tous deux, car vous comprenez qu'il faut rester muet et immobile comme si vous étiez une vraie statue.

— Soyez tranquille, compère, répondit le savetier alléché par la promesse des quelques pièces de monnaie offertes par le sacristain et en reprenant une meilleure attitude. Je vais tâcher de faire ma besogne en conscience.

Le sacristain s'éloigna tout à fait rassuré, et le nouveau saint demeura seul dans la chapelle.

Notre saint Jean Népomucène par intérim éprouva un véritable sentiment de bien-être en se trouvant seul dans l'église. Cette solitude lui permettait de se mettre à l'abri des gouttes de bougie qui continuaient de couler du lustre et de tomber à l'endroit où un instant auparavant se trouvait son nez.

Mais un instant après, par un phénomène qu'explique le mouvement de rotation de notre globe, il se trouva que les rayons ardents d'un soleil de juin, pénétrant par une fenêtre ouverte, s'avancèrent graduellement sur son visage et finirent par lui donner en plein dans les yeux.

Ce n'était rien tant que le pauvre savetier pouvait rejeter son visage à gauche et à droite et cligner des yeux. Mais cela promettait de devenir insupportable lorsque la chapelle serait pleine de monde et qu'il lui faudrait rester immobile sous ce rayon de soleil qui lui brûlait les yeux et sous cette cascade de bougie qui lui brûlait le nez.

Il n'y pensait qu'en frémissant.

Mais il était trop tard maintenant pour réfléchir, et si critique

que fût sa position, il était forcé de l'accepter, puisque c'était lui qui, par son souhait inconsideré, se l'était faite.

Au reste, le supplice qui lui était promis ne se fit point attendre. La porte de la chapelle venait de s'ouvrir. La foule commençait d'entrer, et bientôt elle fut si grande, que, quoique l'on s'étouffât littéralement dans la chapelle, il y avait encore plus de monde dehors que dedans.

Vous concevez, chers lecteurs, que cette affluence si considérable ne fit qu'augmenter la grande chaleur. Le pauvre savetier, dont le soleil, toujours plus chaud et plus ardent, continuait de brûler le visage, se trouva en peu de temps baigné de sueur, de sorte qu'il soupirait à voix basse :

— Hélas ! hélas ! quel bonheur est celui des gens qui sont indignes de la lumière du soleil.

Et non-seulement il souffrait physiquement, mais à cette souffrance se joignait la crainte que l'on ne s'aperçût de cette sueur qui lui coulait du visage, et de ce tressaillement involontaire qui agitait tout son corps à chaque goutte de cire qui lui tombait sur le nez.

Par bonheur, sa terreur était exagérée. Les pieux campagnards et les sombres mineurs de la Silésie ne pouvaient supposer la substitution, car la ressemblance avec le saint était, grâce à la barbe, si grande, qu'ils croyaient être en face d'une véritable statue ; tous étaient agenouillés autour du faux Népomucène et disaient ardemment leur chapelet, et si quelqu'un d'entre eux levait la tête, ce n'était pas par doute ou curiosité, c'était par dévotion.

Aussi, parmi toute cette foule qui encombrait la chapelle, il n'y avait que le sacristain qui sût à quoi s'en tenir : pour le punir de son imposture sans doute, saint Népomucène lui avait rendu la vue plus perçante encore ; de sorte qu'il comptait chaque goutte de sueur qui tombait de son front, de sorte qu'il tressaillait à chaque goutte de cire qui lui tombait sur le nez.

Il en résultait qu'il tremblait et frissonnait à chaque trem-

blement et à chaque frissonnement du malheureux savetier.

Pour donner quelque soulagement à son confrère, il monta dans le chœur et ouvrit une fenêtre. De cette façon, se disait-il en lui-même, mon pauvre compère pourra respirer, et l'air qui arrivera jusqu'à lui le soulagera.

C'était une bien malheureuse idée qu'avait là le sacristain.

En dehors de la fenêtre se jouait une immense quantité de mouches. Ces pauvres insectes, que la chaleur avait altérés outre mesure, se précipitèrent dans l'église, et plus clairvoyants que les fidèles, virent cette rivière de sueur qui coulait le long du visage de la fausse statue ; en outre, le savetier était si pressé, qu'après avoir mangé la soupe à la bière, soit par faute de temps, soit par sensualité, il avait négligé d'essuyer ses lèvres, de sorte que ce fut particulièrement sur ses lèvres encore sucrées que s'abattit l'essaim bourdonnant.

En quelques secondes, la tête du faux Népomucène eut l'air d'une ruche.

Vous avez éprouvé, chers lecteurs, le chatouillement que vous cause une mouche qui, quoique vous la chassiez, revient obstinément se poser sur votre visage. Ainsi, jugez, si vous avez éprouvé tant d'ennui pour une seule, ce que le savetier devait éprouver d'impatience pour toute une nuée !

Le pauvre diable se croyait dans le purgatoire.

Le supplice devint si grand, que, sans l'influence du vrai Népomucène, influence vraiment miraculeuse, il n'y a aucun doute que les formidables grimaces que faisait le savetier eussent chassé tout le monde de la chapelle.

Les lèvres surtout étaient, à cause de cette malheureuse soupe à la bière dont elles avaient conservé le parfum, dans une agitation continuelle ; d'abord ce fut la lèvre supérieure qui s'agitait convulsivement, tantôt cherchant à atteindre le nez, tantôt cherchant à s'abaisser jusqu'au menton. Puis ce qu'il ne pouvait faire avec la lèvre supérieure, il tenta de le faire avec la lèvre inférieure, et comme il ne réussissait ni avec l'une, ni avec l'autre, il

imprima à sa bouche tout entière un mouvement de va et vient qui semblait avoir pour but de se mordre tantôt l'oreille droite, tantôt l'oreille gauche.

Mais comme si cette torture n'était point assez grande, le faux Népomucène en vit une autre s'apprêter pour lui.

Elle s'approchait sous la forme d'un énorme bourdon, menaçant, grondant, tournoyant. D'abord l'animal parut être entré par hasard et parce qu'il avait trouvé la fenêtre ouverte ; il volait innocemment à droite, à gauche, sans paraître avoir aucun mauvais dessein ; puis son attention parut attirée par l'essaim de mouches qui tournoyait autour du savetier. Il se dirigea du côté où il vit la foule de ses congénères, sans autre but apparent qu'une vague curiosité.

Le faux Népomucène, depuis son entrée dans l'église, ne l'avait point perdu de vue ; ses yeux le suivaient avec inquiétude dans tous les cercles qu'il avait tracés, et c'était avec terreur qu'il s'apercevait que chaque cercle le rapprochait de lui.

Enfin il entendit retentir son bourdonnement à ses oreilles et comprit que ce n'était qu'un choix bien calculé de la place où il devait se reposer qui arrêta le bourdon.

Bientôt tous ses doutes furent fixés. Le bourdon se posa sur le bout extrême de son nez.

Le savetier, à moitié fou, au risque du scandale qu'il allait causer, résolut de sauter de son piédestal au milieu du chœur. Il fit un violent effort, mais ses pieds tenaient au piédestal : impossible à lui de bouger.

En ce moment le chatouillement du bourdon devint tellement insupportable, qu'il essaya de l'écraser avec son livre, mais la main resta immobile.

Comme s'il eût été au courant des mauvaises intentions que le savetier avait à son égard, le bourdon lui enfonça son aiguillon dans le nez.

Oh ! cette fois la douleur lui arracha un cri terrible.

Par bonheur, il n'eut que l'intention de crier ; de même qu'il

était devenu immobile, il était devenu muet.

Alors il comprit qu'il était bien autrement malheureux encore qu'il n'avait pu jusque-là s'en douter. Il était devenu une vraie statue, sans acquérir les privilèges du marbre ni du bois ; c'est-à-dire que muet, immobile, avec l'apparence d'un corps de bois, il avait les tristes privilèges de l'homme, c'est-à-dire de continuer à penser et à souffrir.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il au fond de lui-même en se rappelant la malédiction du Christ sur son confrère le savetier de Jérusalem, me voilà donc devenu le contraire du Juif errant ; lui, une fois en marche, n'a pas pu s'arrêter ; moi, une fois arrêté, je ne puis plus me mettre en marche. Oh ! malheureux, malheureux que je suis, j'en ai pour jusqu'au jour du jugement dernier.

Cette pensée, vous le comprenez bien, chers lecteurs, joignit à ses souffrances corporelles des souffrances morales bien autrement terribles.

En attendant, le chapelain prononça les mots sacramentels :
Ite missa est.

La messe était finie.

Au bout d'un quart d'heure, il ne restait plus dans l'église que le sacristain et le faux Népomucène.

— Ah ! Dieu soit loué ! s'écria le sacristain pour alléger son cœur ; tout est heureusement fini, mais, foi d'honnête homme, cela ne m'arrivera plus, compère. Ah ! si vous saviez, mon brave ami, ce que vos terribles grimaces m'ont fait souffrir ! C'est au point que je ne saurais comprendre comment les autres ne se sont aperçus de rien. Mais tout est fini maintenant ; descendez de votre piédestal, mon ami, descendez. Je n'ai plus besoin de vos services, le ciel en soit béni. Eh bien ! pourquoi donc ne descendez-vous pas ? Êtes-vous devenu sourd ? ajouta-t-il en élevant la voix ; je vous dis de descendre !

Mais le sacristain avait beau parler, élever la voix, crier même, le pauvre savetier demeurait immobile.

— Voyons, voyons, continua-t-il, pas de farce. Peste ! tu es

d'une bonne constitution, toi, d'avoir encore le courage de rire après ce qui vient de se passer. Descends, descends !

Et, joignant le geste à la parole, il le prit par la jambe pour hâter cette descente qu'il réclamait.

Mais à peine l'eut-il touché qu'il poussa un cri.

Il venait de sentir que la jambe du savetier était devenue dure comme du bois.

— Miracle ! épouvantable miracle ! s'écria-t-il plein de terreur. Saint Népomucène me punit de mon imposture. Non-seulement je vais perdre mon emploi et mon pain, mais on va m'accuser d'avoir tué mon compère, que l'on a vu près de moi dans les derniers moments. Ô grand saint Népomucène, ajouta-t-il en se jetant à genoux à demi-mort de frayeur, je ne t'ai offensé que cette fois, mais je te jure de ne plus le faire. Aide-moi donc à me tirer de cette terrible position, ô grand saint Népomucène !

Et en même temps, à cette prière du sacristain le savetier en joignait une autre, muette il est vrai, mais non moins ardente.

« Ô grand saint Népomucène, disait-il au fond de son cœur, toute ma vie je n'ai été qu'un paresseux et un vaurien, mais à partir d'aujourd'hui, je te promets de devenir un tout autre homme et de ne plus obéir à mes mauvais instincts ; aide-moi seulement à quitter cette attitude ; si j'ai tant souffert pour deux heures, que serait-ce donc, bon Dieu, pour l'éternité ! »

À peine cette double invocation était-elle terminée, qu'un effroyable craquement se fit entendre, et que le mur de la chapelle, s'ouvrant, laissa passer le véritable saint Népomucène, celui qui était taillé en pierre sur le pont et dont le savetier avait jaloué la paresse.

— J'ai entendu vos promesses, dit-il, et je viens exaucer vos prières. Toi, sacristain, tu as été suffisamment puni par les angoisses que tu as éprouvées, et tu n'oseras plus, à l'avenir, je le présume, me choisir un si triste remplaçant. Quant à toi, continua-t-il en s'adressant au compère, paresseux et insouciant savetier, je te prédis que si tu ne tiens pas l'engagement que tu

viens de prendre vis-à-vis de moi ; que si, à partir de cette heure, tu ne deviens pas un garçon honnête et laborieux, je reviendrai tout exprès pour te changer en statue, et que statue tu resteras cette fois jusqu'au jour du jugement dernier.

Et quand il eut dit ces paroles, le saint s'éloigna comme il était venu, c'est-à-dire à pas lents et solennels, dont on entendit encore le retentissement même lorsqu'il fut sorti de l'église.

Lorsqu'il eut disparu, il sembla au sacristain et à son compère que pour la seconde fois ils revenaient au monde. Le dernier s'élança au bas de son piédestal et sauta au cou du premier.

Et jamais il n'y eut depuis ce jour-là un savetier plus rangé et plus laborieux, sans compter que jamais fidèle, si pieux qu'il fût, n'a témoigné un plus profond respect à saint Népomucène, n'ayant jamais passé sur le pont non-seulement sans se découvrir, mais encore sans faire sa prière.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
I. Le soldat de plomb et la danseuse de papier	9
II. Petit-Jean et Gros-Jean	23
III. Le roi des taupes & sa fille	52
IV. La Reine des Neiges	69
V. Les deux frères	114
VI. Le vaillant petit tailleur	155
VII. Les mains géantes	172
VIII. La chèvre, le tailleur et ses trois fils	188
IX. Saint Népomucène & le savetier	206